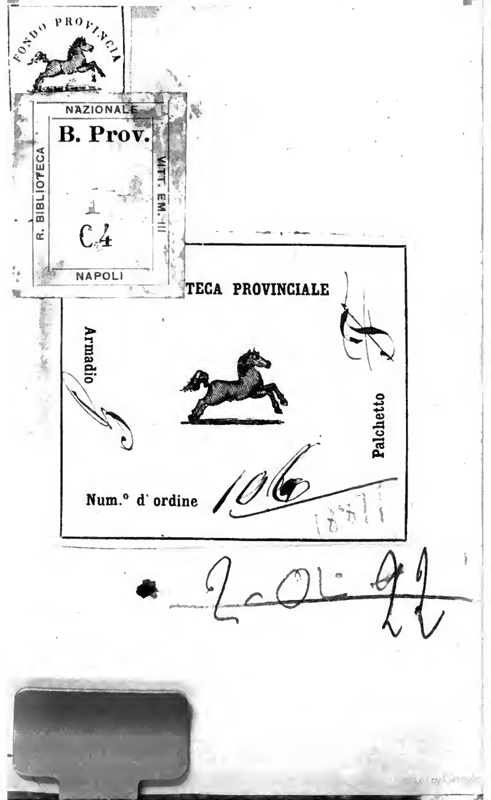
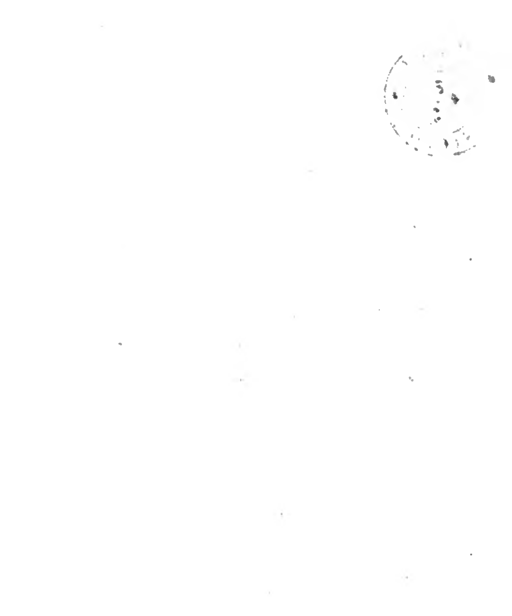


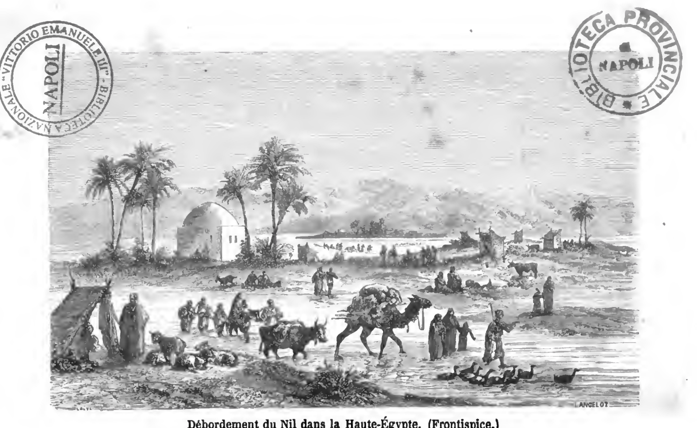


LE NIL

SON BASSIN ET SES SOURCES

10630 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris





Débordement du Nil dans la Haute-Égypte. (Frontispice.)

LE NIL

SON BASSIN ET SES SOURCES

EXPLORATIONS ET RÉCITS
EXTRAITS
DES VOYAGEURS ANCIENS ET MODERNES

PAR

FERDINAND DE LANOYE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 32 GRAVURES SUR BOIS

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869

A

GUILLAUME LEJEAN.

Mon cher ami,

Laissez-moi inscrire votre nom en tête de ce volume. Si votre modestie me demandait pourquoi, je vous rappellerais les paroles mêmes que sir S. W. Baker vous a adressées, au sein de notre Société de géographie, le jour où celle-ci lui décerna, en séance solennelle, sa grande médaille d'or : « Si les Anglais ont découvert les sources du Nil, les Français leur ont frayé la voie, et, parmi ces pionniers de la science, vous avez figuré au premier rang. »

F. de Lanoye.

Paris, le 25 septembre 1869.



LE NIL

SON BASSIN ET SES SOURCES.

CHAPITRE I.

LES GÉOGRAPHES ANCIENS.

Les grands fleuves, artères de l'écorce terrestre. — Leur action sur l'esprit humain. — Le Nil objet d'investigations depuis la plus haute antiquité. — Ce qu'en ont dit Homère, Hérodote, Ératosthène, Strabon, Lucain et Ptolémée.

A toutes les phases de l'existence de notre race, les grands fleuves ont éveillé l'attention, la curiosité, le respect ou la crainte.

Avant d'être des sujets d'études pour l'homme civilisé, ils ont été pour l'homme sauvage des objets de vénération et de culte.

Bien des siècles avant que leurs sources aient fourni des données aux calculs hypothétiques de l'érudition, aux anxieuses investigations de la science,

elles étaient des buts de pèlerinages religieux. Leurs ondes jaillissantes ont été rougies du sang des agneaux et des génisses et plus d'une fois du sang de victimes humaines, longtemps avant que la passion de voir, d'analyser et de décrire les aient consacrées par les souffrances et trop souvent par le martyre des voyageurs de profession.

Il n'y a rien là qui ne soit dans la logique des choses et dans la nature de l'homme.

Pour les sociétés constituées en groupes puissants de cités et de peuples, les grands fleuves, selon l'expression de Pascal, ont été, sont encore des routes qui marchent, des voies facilitant les communications d'homme à homme, les rapports sociaux, les transactions de commerce, de paix ou de guerre. Souvent aussi de leurs flots écumants, de leur nappe large et profonde, ils ont séparé, tenu à distance les antagonismes de races et les haines de populations rivales; ils ont circonscrit et défendu le berceau des nationalités.

Pour les sociétés primitives, ils ont été quelque chose de plus; c'est à leurs flots amis et nourriciers que s'est confiée la première pirogue du sauvage; c'est le long de leur cours qu'ont cheminé les premières migrations de l'humanité vagissante. Véritables artères de l'écorce terrestre, ils ont porté, du centre aux extrémités des con-

tinents, la vie organique avec leurs eaux fécondes et facilité vers toutes les aires de l'horizon la diffusion du genre humain.

On ne saurait donc s'étonner que le Nil, qui, à tous ces titres, tient le premier rang parmi les cours d'eau du vieux monde classique, et qui de plus que tous les autres offrait cette merveille d'un fleuve sortant de son lit chaque année, à époque fixe, pour féconder la terre, ait été, dès l'aube de l'histoire, un objet de vénération profonde pour ses riverains et d'études scientifiques pour les étrangers.

Les Égyptiens cherchèrent son origine dans le ciel et en firent un de leurs dieux.

Les Grecs, ces hérauts de la renommée antique, furent de bonne heure préoccupés de l'éclat de la civilisation égyptienne, de la grandeur du Nil qui semblait l'avoir créée et du mystère planant sur les sources et les débordements de ce fleuve.

Homère, qui le connaît sous son appellation antique d'Egyptus (Aigouptos), place sur son cours supérieur la patrie des Éthiopiens, « les plus vertueux des hommes, dont les fêtes et les banquets sont souvent honorés de la présence de Jupiter lui-même, qui aime à se délasser parmi eux des soins et des labeurs attachés au gouvernement des mortels et des dieux.... »

Quatre siècles après Homère, Hérodote con-

sacre de longues pages au Nil et à ses bords, dont il peut être considéré comme le premier explorateur, les données géographiques recueillies sans aucun doute par les Pharaons au temps de leur splendeur (de la dix-huitième à la vingtième dynastie) n'étant pas parvenues jusqu'à nous.

« ...... Quant à la nature de ce fleuve, » nous dit le père de l'histoire, « je n'en ai pu rien apprendre, ni des prêtres, ni d'aucun autre. J'avais cependant grand désir de connaître par quelle cause les eaux du Nil croissent pendant cent jours, à compter du solstice d'été, et comment ensuite, dans un même nombre de jours, elles se retirent en abandonnant le sol qu'elles ont couvert; enfin pourquoi il demeure, pendant tout l'hiver, sans sortir de son lit, jusqu'au retour du solstice d'été: mais je n'ai rien recueilli de satisfaisant, toutes les fois que je me suis adressé aux Égyptiens, et que j'ai voulu savoir d'eux quelle était la nature de la force qui animait ce fleuve, si opposé à tous les autres dans sa marche. Je les ai vainement interrogés sur ces divers objets; ...... mais j'ai eu occasion de m'instruire de beaucoup d'autres particularités sur le Nil, soit par ce que j'ai vu moi-même dans le voyage que j'ai fait jusqu'à Éléphantinè, soit par les informations que j'y ai prises sur les pays les plus éloignés. Au-dessus d'Éléphantine, la pente du fleuve





Deuxième cataracte du Nil, dite de Ouadi-Alfa. — Page 5.

est si rapide qu'on ne peut avancer qu'en tirant la barque des deux côtés par une corde, et si cette corde vient à manquer, la barque est sur-le-champ entraînée en arrière par la force du courant. On met quatre jours de navigation à franchir ce passage. Le Nil fait en cet endroit autant de sinuosités que le Méandre, et l'espace pendant lequel on est obligé de naviguer de la sorte est de douze schœnes. Ensuite vous entrez dans une plaine unie, au milieu de laquelle le fleuve embrasse une île que l'on nomme Tachompso; et quoique ce soient des Éthiopiens qui habitent déjà le pays situé au-dessus d'Éléphantine, cette île est occupée moitié par des Égyptiens et moitié par des Éthiopiens. Aux environs est un très-grand lac autour duquel vivent les Éthiopiens nomades. Après l'avoir traversé, vous retrouvez le courant du Nil qui se jette dans ce lac; mais on est obligé, à partir de ce point, de faire, en suivant le fleuve, un chemin par terre pendant quarante jours; car le Nil se trouve dans ce long trajet tellement embarrassé de rochers pointus et d'écueils, qu'il cesse d'être navigable. Au bout de ces quarante jours de marche, vous prenez une autre barque, et après une navigation de douze jours, vous arrivez à une grande ville qui se nomme Méroë. Cette ville est, à ce qu'on dit, la métropole du reste de l'Éthiopie. Ceux qui l'habitent n'adorent parmi tous les

dieux que Jupiter et Bacchus (Ammon-ra et Osiris), leur rendent un culte solennel, et ont même un oracle de Jupiter établi chez eux. Ils ne font la guerre que d'après ses avis, et seulement là où il leur ordonne de la porter.

« En continuant à naviguer au-dessus de Méroë, vous atteignez le pays des transfuges égyptiens, dans un temps égal à celui que vous avez mis à vous rendre d'Éléphantine à la métropole des Éthiopiens. Ces transfuges portent dans le pays le nom d'*Asmach*, qui signifie *placés à la gauche du roi.* Ils descendent de la caste militaire cantonnée autour d'Éléphantine au temps de Psammétique, et qui, négligée par ce prince au profit des auxiliaires étrangers, émigra au nombre de deux cent quarante mille hommes et alla s'établir en Éthiopie, dont le roi s'empressa de les accueillir et leur donna les terres de quelques peuples de ses provinces avec lesquels il était en guerre, et qu'il les chargea de soumettre ou d'expulser. Depuis que ces Égyptiens ont fixé leur séjour en Éthiopie, ils ont adouci les mœurs de ses habitants en y portant les institutions de leur patrie.

« Ainsi donc on connaît la navigation du Nil pendant quatre mois de route, indépendamment de son cours en Égypte : on trouvera, en effet, en additionnant toutes les distances que j'ai indiquées, qu'il faut ce nombre de mois pour aller

d'Éléphantine jusqu'au pays des transfuges égyptiens. Du reste, il est certain que le cours du fleuve vient du couchant; mais au delà de ces transfuges on ne sait plus rien de positif, le pays étant entièrement désert par l'excès de la chaleur[1]. »

Bien qu'avant la visite d'Hérodote l'Égypte eût été ouverte aux étrangers, les indigènes mêmes, ainsi que les Chinois d'aujourd'hui avec lesquels ils ont eu beaucoup de points de similitude, semblaient porter un assez faible intérêt à tout ce qui n'était pas de leur pays. Mais la conquête de l'Égypte par Alexandre, la domination des Ptolémées et plus tard celle des Césars, firent naître un autre ordre de choses et d'idées en Égypte dont la capitale, Alexandrie, devint un centre intellectuel. Avec le progrès des sciences et l'amortissement des superstitions locales, le Nil cessa d'être considéré uniquement sous un aspect sacré et son cours en amont du territoire égyptien devint dès lors un sujet de recherches et de discussions parmi les savants des différentes nations.

Nous sommes loin de posséder tous les écrits des anciens à ce sujet et nous devons nous contenter de ce qui en est parvenu jusqu'à nous.

Notre première autorité pour cette période est

1. Hérodote, livre II, ch. 29 à 31.

Ératosthène, qui florissait dans la dernière moitié du troisième siècle avant Jésus-Christ, environ deux cents ans après Hérodote. Dans les fragments de ses écrits qui nous ont été conservés par Strabon, nous trouvons une description de la partie supérieure du Nil; mais, après avoir parlé du principal bras au-dessous de Méroë, il ajoute: — « Il s'y jette deux fleuves qui sortent de quelques lacs à l'est et entourent la grande île de Méroë. L'un de ces cours d'eau, nommé Astaboras, coule à l'orient de l'île. Au couchant est l'Astapus, qu'on nomme également Astasobas. Mais certains auteurs prétendent que ce dernier nom s'applique à un autre fleuve de lacs situés au sud, et formant le principal affluent du Nil qui coule en ligne droite, alimenté par les pluies d'été. Au-dessus du confluent de l'Astaboras avec le Nil, à une distance de 700 stades, se trouve la ville de Méroë, du même nom que l'île, puis au delà de Méroë il y a une autre île occupée par les réfugiés égyptiens qui se sont révoltés du temps de Psammétique et que l'on a surnommés Sembritæ ou étrangers. Ils sont gouvernés par une reine, vassale elle-même du roi de Méroë [1]. ».

Si cette citation d'Ératosthène n'a subi aucune modification de la part des copistes ou des scho-

1. Strabon, livre XVII, chapitre 1er, paragraphe 2.

liastes des âges suivants, elle offre un intérêt tout particulier aux géographes modernes. Car de l'ordre seul dans lequel s'y trouvent inscrits les trois noms d'Astaboras, d'Astapus et d'Astasobas, on pourrait légitimement induire que le Sobat, confondu, naguère encore, par plusieurs de nos contemporains avec le Nil-Blanc, était déjà connu à l'époque du savant bibliothécaire d'Alexandrie.

En admettant en outre, que le mot « Asta », radical des trois noms désignés ci-dessus, signifie branche ou courant, on arrive à trouver ce rapport entre les désignations anciennes et modernes: —Ast' Aboras, l'Atbara; Ast' Apus, l'Abaï; Asta-Sobas, le Sobat.

Si cette hypothèse était fondée, les géographes anciens, dès avant notre ère, auraient possédé sur le bassin supérieur du Nil des données plus exactes que n'en ont eues leurs successeurs jusqu à l'époque actuelle.

Mais en regard de cette supposition nous devons opposer l'état de cette question, tel qu'un grand écrivain du premier siècle, qui lui aussi visait à l'érudition, le fait exposer à Jules César, conquérant de l'Égypte, par le grand prêtre de Memphis.

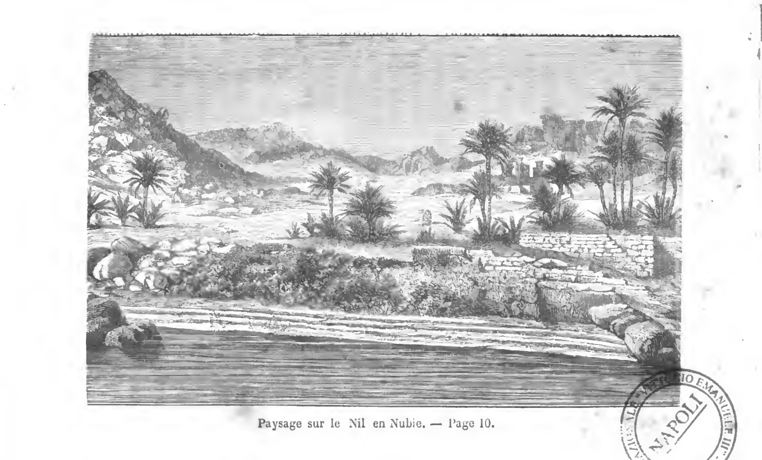
« ... Ton désir, ô César! est de connaître les sources du Nil. Ce fut aussi celui des Pharaons et des tyrans que nous ont envoyés la Perse et la

Macédoine. Aucun siècle n'a voulu laisser cette découverte aux siècles suivants; mais la nature impénétrable garde encore son secret.

« Alexandre, le plus grand des rois que Memphis adore, voulut aussi le lui dérober et envoya dans ce but des Éthiopiens aux extrémités de la terre. La zone brûlante du monde les retint consumés aux bords du Nil bouillant. Avant lui notre Sésostris, qui parcourut la terre du levant au couchant et courba le front de ses rois sous le joug de son char, put se désaltérer aux eaux de vos fleuves, le Rhône et le Pô, mais non à celles du Nil, à sa source. Follement atteint d'un même désir, Cambyse parvint jusque chez des peuples qui ont le privilége d'une longue vieillesse, et là, manquant de vivres et forcé de se nourrir des cadavres des siens, il revint sans avoir soulevé tes voiles, ô Nil![1] »

Presque contemporain de Lucain, le naturaliste Pline nous a aussi laissé une description du Nil, plus difficile à comprendre que celle de Strabon. Plus encore qu'Hérodote il incline à confondre les cours du Nil et du Niger et va chercher leurs sources communes jusque dans la chaîne de l'Atlas!... Mais aujourd'hui, en face des progrès de la science, il serait absurde de rapporter les opinions

1. Lucain, *Pharsale*, livre X.



Paysage sur le Nil en Nubie. — Page 10.

des auteurs anciens ou modernes simplement pour en démontrer les erreurs.

Les hypothèses fantastiques de Pline sont d'autant plus extraordinaires que nous devons à l'un de ses contemporains, au philosophe Sénèque, le récit d'une expédition envoyée par Néron pour découvrir les sources du Nil. Les vers du neveu de ce philosophe, cités plus haut, prouvent surabondamment combien le fleuve égyptien captivait l'attention publique du temps de Néron. On comprend parfaitement comment cet empereur, qui prétendait à l'érudition comme à tant d'autres choses, voulût connaître, lui aussi, les secrets de la géographie africaine. En conséquence il envoya deux centurions à la découverte des sources du Nil. On ignore l'itinéraire suivi par ces officiers, ainsi que les voies et moyens qui leur furent accordés pour remplir leur mission, Tout ce que nous savons, c'est qu'après un long voyage, où ils furent assistés par le roi d'Éthiopie et d'autres princes auxquels ils étaient recommandés par ce monarque, ils arrivèrent enfin à d'immenses marécages dont aucun indigène ne connaissait l'étendue et qui étaient si encombrés de joncs et d'herbages qu'on ne pouvait les traverser que dans de petites pirogues à une seule place.

Cette description s'applique si bien au fleuve

Blanc en amont du lac Nu que l'on peut considérer les deux Romains comme ayant devancé de dix-huit siècles les explorateurs modernes sur le vrai chemin des sources du Nil.

Ainsi il résulte des écrits d'Ératosthène et de Sénèque, qui sont parfaitement confirmés par les récentes explorations, qu'avant le premier siècle de l'ère chrétienne le principal bras du Nil avait été remonté jusqu'au 9e degré de latitude nord et que ses deux grands tributaires de l'Abyssinie, l'Astaboras ou Atbara et l'Astapus ou fleuve Bleu et probablement aussi l'Astasobas ou Sobat, étaient déjà connus. Dès lors aussi les bords du Mareb bifurqué et du Khor-el-Gash, affluent temporaire de l'Astaboras, étaient parcourus et décrits par des expéditions envoyées d'Égypte à la chasse des éléphants. D'après les inductions hypothétiques qu'Hérodote puisa dans le voyage des Nasamons, on doit supposer que le cours du Keilak ou Bahr-el-Ghazal n'était pas ignoré de ses contemporains [1]. En d'autres termes, les connaissances que les Grecs et les Romains ont possédées sur la partie supérieure du Nil au commencement de l'ère chrétienne, étaient plus étendues que les nôtres ne le furent jusqu'à l'époque actuelle.

Au deuxième siècle après Jésus-Christ le géo-

1. Hérodote, livre II, ch. 32 à 34. Voir aussi *Le Niger*, Introduction, p. 3 à 5.

graphe Claude Ptolémée plaçait les sources du Nil dans deux grands lacs situés au delà de l'équateur sur les versants des montagnes de la Lune. Une étude approfondie du texte de Ptolémée, un examen minutieux de ses cartes les plus anciennes ne laissent guère de doute qu'il n'y ait dans les énonciations du premier et dans le tracé des autres des allusions positives aux montagnes neigeuses du pays de Zanguebar et aux deux grands lacs Victoria et Albert. Toutefois on pourrait affirmer avec certitude que les connaissances du géographe grec, à cet égard, étaient moins le résultat d'explorations ou de recherches antérieures que celui de simples renseignements obtenus sur la côte orientale d'Afrique et semblables à ceux que les Portugais ont recueillis aux seizième et dix-septième siècles, et qui, renouvelés de nos jours, ont provoqué les expéditions de Speke et de Baker.

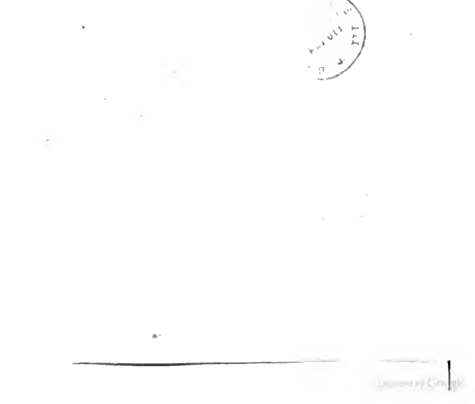
Peu de générations après Ptolémée, la nuit se fit sur la carte du globe. Des ruines du vieux monde gréco-romain, bouleversé par les invasions, s'élevèrent de telles ténèbres, que toutes les conquêtes scientifiques des âges précédents s'y abîmèrent comme dans un nouveau chaos. L'humanité perdit la notion de la terre, son domaine, et, avec cette notion, la conscience de son passé. Pendant de nombreuses générations, au-

cun des groupes épars, entre lesquels elle était tronçonnée, n'étendit ses regards au delà de son horizon borné. La demi-civilisation arabe, avortée en pleine floraison, les croisades mêmes ne réveillèrent dans la mémoire des hommes aucun souvenir de cette grande et antique civilisation de Thèbes et de Méroé, dont le Nil, pendant un parcours de plus de six cents lieues, dispute aux sables du désert les vestiges et les tombeaux; et il faut descendre jusqu'au siècle de la renaissance européenne pour voir agiter de nouveau dans le monde de l'érudition la question des sources du Nil : — *Caput Nili quærere.*





Ruines égyptiennes en Nubie. — Page 14.



CHAPITRE II.

LE FLEUVE BLEU.

LES PORTUGAIS DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Voyages de Covilham, Alvarez, Bermudez, Paëz, Fernandez, Lobo, etc. — De la mer Rouge à la cour d'Abyssinie. — Les Gallas. — La source du Nil-Bleu. — Le Zebé et le Gengiro, etc.

Parmi les mobiles qui poussaient les grands navigateurs du seizième siècle, soit sur les traces de Colomb dans la direction du couchant, soit le le long des côtes occidentales d'Afrique dans les voies ouvertes par les efforts persévérants du prince Henri de Portugal, il faut placer au premier rang le désir de vérifier l'existence d'un prince chrétien imaginaire, appelé le *Prêtre Jean,* vaguement mentionné dans les relations de Marco Polo, et dont la renommée plaçait le royaume dans quelque région éloignée du sud ou de l'o-

rient. Les monarques portugais paraissent avoir conservé ce désir dans toute sa vivacité, même après que le progrès des découvertes leur eût ouvert la brillante perspective de doubler le cap sud du continent africain et de recueillir les trésors de l'Inde. Ce fut cependant par une autre voie qu'on obtint les premiers éclaircissements, sinon sur le *Prêtre Jean*, du moins sur une région d'Afrique habitée par une ancienne secte chrétienne.

En 1499, deux Portugais, Covilham et de Païva, envoyés dans la mer Rouge, par la voie de l'Égypte, recueillirent sur l'Abyssinie des détails qui leur firent naturellement présumer que là devait être le royaume du Prêtre Jean. De Païva demeura dans la mer Rouge, tandis que Covilham fit un voyage dans l'Inde et le long de la côte orientale de l'Afrique. A son retour il apprit la mort de son compagnon, mais n'en forma pas moins le projet de pénétrer en Abyssinie. Il réussit dans sa tentative, parvint jusqu'au Shoa, où l'empereur se trouvait alors, et fut reçu avec cette faveur qu'obtient d'ordinaire un personnage nouveau, lorsqu'il n'inspire ni crainte ni soupçon. Une ancienne loi d'Abyssinie, tombée en désuétude, interdisait à tout étranger la sortie du royaume; on la remit en vigueur pour Covilham, en le comblant de richesses et d'honneurs. Devenu plus grand en Abyssinie que

dans sa patrie, peut-être sollicita-t-il trop faiblement la permission d'y revenir.

Malgré l'espèce de captivité dans laquelle la cour d'Abyssinie retenait Covilham, elle n'en chercha pas moins tous les moyens de contracter une alliance avec le roi de Portugal, dans l'espoir d'obtenir, de son zèle pieux, des secours dans les guerres continuelles qu'elle avait à soutenir contre des invasions musulmanes venues de la contrée d'Adel. Une souveraine du nom d'Hélène, régente pendant la minorité de son fils David, fit choix pour son envoyé d'un marchand arménien, nommé Matthieu, qui, né dans une classe inférieure, lui parut cependant réunir toutes les qualités propres au succès de sa mission. Elle lui adjoignit un jeune seigneur abyssinien, mais celui-ci mourut pendant la traversée. Matthieu, après un long voyage, arriva dans le cours de l'année 1513 en Portugal, dont le roi le reçut avec des transports de joie. Il le combla d'honneurs et nomma, pour l'accompagner à son retour en Abyssinie, une nombreuse et brillante ambassade, à la tête de laquelle il plaça Édouard de Galvan, diplomate recommandable par une grande habileté et une longue expérience acquise dans l'exercice des plus hautes fonctions de l'État, mais que ses quatre-vingt-dix ans auraient dû dispenser d'une mission aussi hasardeuse. L'ambassade

2

partit avec la flotte de l'Inde qui, sous le commandement de Lopez Suarez, cingla vers la mer Rouge. Galvan, évidemment trop âgé pour une expédition si longue et si pénible, succomba à mi-chemin sous les fatigues du voyage. L'amiral lui-même mourut avant d'avoir touché aux rivages d'Abyssinie. Enfin son successeur, Lopez de Sequeira, atteignit Massouah le 16 avril 1520, et y débarqua l'ambassade, alors conduite par Rodriguez de Lima, dont le secrétaire Francisco Alvarez écrivit ensuite une relation des événements survenus et des observations recueillies pendant six années de résidence en Abyssinie. Cet ouvrage[1] est bon à consulter, parce qu'il contient de précieux détails sur les premiers rapports des Européens avec l'Abyssinie et sur les provinces méridionales de ce pays, qui n'ont été revues que de nos jours.

L'ambassadeur, parfaitement accueilli par les habitants de Massouah, apprit dans cette île que le littoral environnant était gouverné, au nom de l'empereur d'Abyssinie, par un grand dignitaire, nommé Baharnagash ou seigneur de la mer, qui désirait avoir une entrevue avec lui. Rodriguez y

1. Publié originairement en portugais, Lisbonne 1540. Il en existe une traduction espagnole, Anvers 1557; une italienne, dans Ramusio; une anglaise, dans Purchas; et une française, édition de 1558.

consentit volontiers : mais de grandes difficultés s'élevèrent au sujet de l'étiquette, aucun des deux ne voulant faire les avances. Enfin il fut convenu qu'on se rencontrerait sur la route. Les Portugais y choisirent une station et firent des dispositions pour recevoir le prince indigène d'une manière commode ; mais celui-ci, l'ayant appris, s'arrêta tout à coup, déclarant que s'avancer jusque-là ce serait réellement rendre visite aux Portugais. L'ambassadeur, instruit de ce scrupule, et voulant complaire *au seigneur de la mer*, ordonna de transporter les préparatifs déjà commencés jusqu'à l'endroit où il s'était arrêté. Cette condescendance ne satisfit point encore l'Ethiopien ; il soutint que le principe restait le même, et refusa de faire un pas de plus. Enfin après une longue discussion, qui menaça de dégénérer en rupture, l'on convint que les deux parties, arrivées en vue l'une de l'autre, s'avanceraient simultanément et du même pas. La rencontre eut donc lieu sans qu'aucune des deux puissances vît sa dignité compromise, et le baharnagash, entouré de son escorte de 400 hommes, mi-partie cavaliers et fantassins, jura, sur la croix, de secourir et de favoriser les Portugais de tout son pouvoir. A la suite de cette entrevue, les Portugais prirent la résolution de se rendre sur-le-champ à la cour de *Prete Janni* (Prètre Jean) ; c'est ainsi qu'Alvarez appelle

le monarque abyssinien. Matthieu, l'envoyé de ce souverain en Europe, leur servait de guide.

L'ambassade commença l'ascension de la haute chaîne de montagnes qui, de ce côté, sert de barrière à l'Abyssinie. Les chemins rudes et dangereux ne leur permirent d'avancer qu'avec difficulté, et souvent d'épouvantables orages les forcèrent à chercher un abri dans des cavernes. Des torrents rapides se précipitaient des montagnes; mais, à peine atteignaient-ils la plaine, qu'ils étaient absorbés, taris, et pas un d'eux, d'après ce qu'on apprit à nos voyageurs, ne portait le tribut de ses eaux à la mer Rouge. Bientôt la nature prit un aspect plus effrayant encore. Il fallut pénétrer à travers des bois si sombres, si terribles, que *des esprits auraient craint d'y établir leur séjour*. Les mules refusaient d'avancer, et *les chameaux s'agitaient et criaient comme s'ils eussent été possédés du démon*. Enfin des troupes d'animaux féroces, paisibles possesseurs de cette triste contrée, rugissaient autour de nos voyageurs et leur causaient de continuelles alarmes. A demi morts d'émotions et de fatigues, ils arrivèrent au monastère de Saint-Michel, situé au sommet d'une des montagnes les plus escarpées. Après quelques jours de repos, ils se mirent en route pour Dobarwa, alors résidence du baharnagash. Ils traversèrent, pour y parvenir, une région semblable

en tout à celle qu'ils avaient parcourue d'abord; seulement les torrents et les ruisseaux se trouvaient alors entièrement à sec, à cause de la cessation des pluies. Ils remarquèrent, sur leurs bords, de beaux et grands arbres dont ils ignoraient le nom. Des singes gros comme des moutons, pourvus d'une crinière comme le lion, se montraient souvent par troupes de deux ou trois cents.

Cette description de la traversée des montagnes à l'ouest de Massouah concorde parfaitement avec celles qu'en ont faites les voyageurs modernes.

Arrivés à Dobarwa, ils ne doutaient pas que le baharnagash ne leur accordât sur-le-champ une audience. Mais un messager les arrêta en chemin, en leur annonçant que le prince dormait et qu'ils ne pouvaient être admis qu'au moment de son réveil. En attendant, on les logea dans une étable à chèvres, si petite qu'il était impossible de s'y tenir debout, et sans autres meubles pour se reposer que quelques peaux de bœuf. Quand on leur permit d'en sortir, on les retint longtemps encore à l'ardeur d'un soleil brûlant, avant de les introduire devant le prince abyssin. Il les reçut assez mal, et, quoiqu'il souffrît d'un mal d'yeux, refusa les remèdes qu'ils lui proposèrent. Après l'audience, on leur servit des gâteaux d'orge à demi cuits et de l'hydromel; mais ils aimèrent mieux s'abstenir de

manger que d'accepter un pareil repas. La mère du prince, pour leur faire oublier cet accueil peu hospitalier, s'empressa de leur envoyer des mets plus convenables.

D'une fertilité extrême, la contrée autour de Dobarwa abondait en bestiaux. De nombreux villages environnaient cette ville, agréablement située sur une élévation. Alvarez fut particulièrement frappé tout à la fois du grand nombre de femmes qu'elle renfermait et des mœurs plus que légères du beau sexe en Abyssinie. Dans cette contrée, l'Église défend, mais le roi et la loi permettent la polygamie, qui n'a par conséquent d'autre pénalité à encourir que l'excommunication. A Dobarwa se tenait un grand marché où, comme dans tout le reste de l'Abyssinie, toutes les transactions se faisaient par échange : les différences se payaient en blé ou en sel; la volaille quelquefois formait l'appoint. Les prêtres, les moines et les religieux étaient les principaux commerçants.

Après une courte résidence à Dobarwa, les voyageurs partirent au milieu de juin. Il fallait toute leur ignorance du climat éthiopien pour choisir une pareille saison, dont chaque jour est marqué par d'affreux orages. Ils trouvèrent le pays désolé par un fléau plus redoutable encore, et trop commun dans toute l'Afrique : les sauterelles, qui, semblables à un incendie, con-

sument tout sur leur passage. Nos voyageurs rencontrèrent une foule de malheureux qui, chassés par la famine, s'en allaient dans d'autres cantons implorer des moyens de subsistance. Les prêtres catholiques qui suivaient l'ambassade entreprirent de délivrer la contrée de ce fléau dévastateur. Ils recueillirent un grand nombre de sauterelles et leur ordonnèrent de partir dans trois heures pour la mer, les montagnes, *ou les pays des Maures*, et de laisser en repos les chrétiens. Mettant ensuite en liberté les insectes exorcisés, ils les envoyèrent transmettre à leurs congénères cette injonction, qui ne fut pas plutôt connue que toute la troupe, au dire de la relation, s'empressa d'obéir, et se mit en mouvement dans la direction ordonnnée. Un violent orage qui éclata dans le même temps, vint en aide à l'exorcisme, et bientôt les sauterelles mortes tombèrent par monceaux dans les campagnes.

En peu de jours l'ambassade arriva à Cuxumo (Axum). La relation décrit sommairement cette ville, ses églises, ses obélisques et ses ruines antiques. Aucun événement remarquable ne signala leur voyage de cette ancienne capitale au royaume d'Angot.

D'innombrables ruisseaux fertilisent le pays et y entretiennent une verdure permanente. « On sème, on récolte, dit l'auteur, en même temps

pendant toute l'année. » Mais ces avantages étaient balancés par le voisinage des Gallas, tribus sauvages, dont le récent prosélytisme musulman surexcitait la cruauté native, et dont les membres regardaient comme une honte de se marier avant d'avoir tué douze chrétiens. Sur leur chemin les voyageurs remarquèrent avec admiration de vastes églises taillées dans le roc; l'une d'elles, appelée Saint-Sauveur, était longue de deux cents palmes et large de cent vingt. Alvarez croit nécessaire de dire ici : « Je prends Dieu à témoin de la sincérité de mon récit; j'ai visité deux fois ce monument extraordinaire, tant était vif mon désir d'en faire connaître l'excellence à l'univers. »

Les Portugais se rendirent ensuite à la résidence de l'Angoteraz, ou vice-roi d'Angot. A peu de distance, ils rencontrèrent une troupe considérable, qu'ils supposèrent envoyée au-devant d'eux pour les recevoir honorablement et transporter leurs bagages; mais ils furent bientôt détrompés par une grêle de pierres. Ils ne purent deviner le motif de cette incivile réception, car ils furent parfaitement bien accueillis par le vice-roi, qu'ils trouvèrent assis avec son épouse, deux autres dames et quelques amis, autour de quatre jattes d'excellent hydromel. Nos voyageurs furent gracieusement invités, par les femmes surtout, à

prendre part au régal, après lequel ils eurent une longue conversation avec l'Angoteraz sur les mystères de la religion, sujet qui paraissait plaire infiniment à ce haut dignitaire; aussi les engagea-t-il à dîner. En guise de siéges, on étendit sur la terre des nattes, on les couvrit de peaux de mouton sur lesquelles on plaça des planchettes d'un bois blanc et poli; ensuite on présenta aux convives de l'eau pour se laver les mains, mais point de linge pour les essuyer; puis on servit plusieurs espèces de gateaux de froment, d'orge, de millet et de teff. A ce service succéda l'*imbandigioni*, dont Alvarez ose à peine parler, consistant en viande crue avec du sang tout chaud, mets réputé si délicat, qu'il est réservé uniquement aux grands du pays. Le raz le savoura avec délices et en offrit à ses hôtes, qui ne purent se déterminer à en goûter. Le vin ne fut pas épargné, et la maîtresse de la maison, cachée derrière un rideau, prit une part très-active à cette partie du repas.

L'ambassade, immédiatement après, se mit en route pour la cour de l'empereur, et passa dans le voisinage d'une montagne célèbre comme lieu de réclusion des cadets de la famille royale. Nos voyageurs s'en étant approchés de trop près, furent salués d'une décharge de pierres qui les força de se retirer précipitamment. Ils surent ensuite qu'on coupait les mains et les pieds, qu'on cre-

vait les yeux à quiconque essayait de pénétrer dans l'intérieur de cette montagne. On leur dit que son pourtour, composé de rochers escarpés et taillés à pic comme une muraille, était si vaste qu'il fallait quinze jours pour le parcourir. Cette montagne formait la base ou le piédestal d'autres cimes, entrecoupées de vallées, de bois et de ruisseaux; et c'était une de ces vallées, si bien gardées par la nature, qui servait de prison aux princes du sang royal; plusieurs avaient maintes fois, mais toujours inutilement, tenté de s'en échapper.

Après avoir traversé une partie des provinces de l'Amhara et du Shoa, l'ambassade arriva au camp de l'empereur, que la relation persiste à désigner sous le nom de *Prete Janni* . A l'entrée de ce camp, composé de tentes innombrables, nos voyageurs furent reçus par l'adrugaz ou maître des cérémonies, qui les conduisit dans une tente commode et s'empressa de fournir abondamment à tous leurs besoins. Le lendemain, ils furent introduits dans l'enceinte du camp impérial. Là toutes les tentes étaient blanches, à l'exception de celle de l'empereur qui était rouge et ne se déployait que dans les grandes occasions. On y arrivait par deux rangs d'arcades couvertes d'étoffes de soie. Un peuple immense, évalué par notre auteur à quarante mille personnes, en-

tourait la tente impériale. Pour maintenir l'ordre parmi cette multitude, une centaine d'hommes armés de fouets parcouraient le front de la ligne en faisant, à tout moment, claquer ces fouets avec un bruit capable de rendre jaloux tous les postillons de l'Europe. A une portée d'arc de la tente impériale, soixante gardes habillés de soie, couverts chacun d'une peau de lion et parés de chaînes d'or, s'avancèrent au-devant de l'ambassade. En la joignant, ils se partagèrent en deux bandes et l'accompagnèrent jusqu'à l'entrée des arcades, où elle s'arrêta. Dans l'intérieur se tenaient le *bitwodded* ou capitaine-général, ainsi que *l'itchagué* dignitaire ecclésiastique réputé la seconde personne de l'État. Ce personnage vint demander aux Portugais d'où ils venaient. Ils répondirent qu'ils étaient envoyés en ambassade par le capitaine-général de l'Inde, au nom du roi de Portugal. L'itchagué par trois fois se rendit auprès de l'empereur et revint réitérer la même question qui reçut toujours la même réponse. Enfin il les invita à faire connaître l'objet de leur mission. L'ambassadeur répliqua par un compliment, assurant qu'ils désiraient baiser la main de l'empereur, et qu'ils se félicitaient d'être les premiers Européens admis à visiter ses États. L'itchagué retourna de nouveau vers l'empereur et reparut bientôt, leur apportant l'assurance qu'ils étaient

les bienvenus, puis il les invita à se retirer dans leur logement. Dans le cours de cette audience, ils n'entrevirent pas même le monarque abyssin.

A l'instant où l'ambassade prit congé, une bande de voleurs leur déroba plusieurs objets précieux et blessa grièvement un des Portugais qui voulut s'opposer à leur tentative. L'ambassadeur ayant demandé quels étaient les moyens d'obtenir réparation d'un tel outrage, apprit avec étonnement que ces bandits avaient une organisation officielle et qu'il y avait des fonctionnaires chargés de prélever une part de leur butin pour le compte de l'empereur. Dès lors l'ambassadeur jugea prudent de s'abstenir de toute plainte. Quelques moments après, l'ambassade reçut en présent trois cents pains de froment, une grande quantité d'hydromel et dix bœufs. Des présents de même nature se succédèrent les jours suivants, et le 1er novembre, deux heures après le coucher du soleil, le soi-disant *Prete Janni* les envoya chercher. On les retint plus d'une heure à l'entrée de la première enceinte, *exposés à un froid très-piquant*. Enfin cinq officiers vinrent les prendre et les conduisirent dans l'intérieur; aussitôt leurs introducteurs, après avoir répété l'un après l'autre : « Seigneur, voici les personnes que vous avez demandées ! » amenèrent les Portugais auprès du lit de l'empereur, placé au milieu d'une vaste

construction en terre, supportée par des piliers de bois de cyprès et éclairée par quatre-vingts torches; cinq rideaux de belle et riche soie, dont un brodé en or, entouraient le lit et cachaient entièrement le monarque, qui s'entretint avec eux sans se montrer. Il manifesta des soupçons sur le but réel de leur mission et il se montra peu disposé à reconnaître le caractère diplomatique de son envoyé Matthieu. Les Portugais s'efforcèrent de le satisfaire sur tous les points et parvinrent à l'adoucir.

L'empereur les manda de nouveau le 3 et reprit la conversation par l'intermédiaire de l'itchagué. Entre autres choses, il leur demanda combien ils avaient d'arquebuses, objet qui lui causait apparemment quelque ombrage. Il demanda aussi comment les Turcs et les Maures avaient appris l'usage des armes à feu et de l'artillerie, et si les Portugais redoutaient les Maures. L'ambassadeur assura que, pleins de confiance en leur religion, les Portugais méprisaient les Maures et ne les redoutaient nullement : assertion sur laquelle l'empereur parut élever des doutes.

Quelques jours après, il y eut une longue conférence et une vive discussion sur les dogmes des églises romaine et abyssinienne. L'empereur se prononça pour le mariage des prêtres, et embar-

rassa plus d'une fois l'ambassadeur en lui citant, à l'appui de son opinion, des décrets de conciles, sur lesquels celui-ci fut obligé d'avouer son ignorance. Cependant l'entrevue se passa paisiblement, et, après quelques autres conférences de la même nature, *Prete Janni* voulut bien accorder à l'ambassade le sublime honneur de le contempler dans *sa gloire*. Une tenture, en se retirant, en laissa voir une autre plus belle; celle ci s'ouvrit également et découvrit aux regards des Portugais des trônes couverts de magnifiques tapis. Derrière ces trônes s'étendait une vaste draperie, plus riche que tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors. Elle se sépara, et les Portugais aperçurent enfin *Prete Janni* assis sur une estrade élevée de six marches; son front était ceint d'une couronne de vermeil; sa main tenait une crosse d'argent, et ses vêtements de soie éclataient d'or. Petit, pas tout à fait noir, *mais de la couleur des pommes rouges*, il paraissait âgé de vingt-trois ans au plus. L'ambassadeur lui présenta la lettre du capitaine-général des Indes, qu'il se fit traduire aussitôt. Il l'écouta avec plaisir: cependant il parut regretter qu'elle ne fût pas écrite par le roi de Portugal lui-même. On parla ensuite théologie, et l'empereur demanda si, dans le cas où le pape donnerait des ordres contraires à ceux des apôtres, les Portugais se croiraient obligés de lui obéir. L'ambassadeur éluda la ques-

tion; mais l'empereur insista, et déclara qu'il préférerait, dans tous les cas, l'autorité des apôtres.

A la suite de cette entrevue, l'empereur se mit immédiatement en voyage, et permit aux Portugais de l'accompagner. Ils visitèrent un grand monastère placé sous l'invocation de la Trinité, et furent témoins des plus augustes cérémonies de la religion abyssinienne. La première fut le baptême, qu'on administrait dans ce lieu tous les ans au milieu d'un lac artificiel, où une suite de dégrés permettait à chaque néophyte de descendre jusqu'à ce que sa tête seule parût au-dessus de l'eau; alors un prêtre, à demi mort de froid par une immersion trop prolongée dans le lac, s'approchait, et plongeait par trois fois la tête du néophyte dans l'eau : telle était la cérémonie du baptême.

L'abouna ou patriarche d'Abyssinie procéda ensuite à l'ordination des candidats qui se présentaient pour entrer dans les rangs ecclésiastiques, et dont le nombre se montait à deux mille trois cent cinquante-six. Il les fit rasssembler dans une grande place, où il déclara excommunié tout homme qui, ayant eu deux femmes ou plus, oserait demander la prêtrise. Les candidats furent alors placés sur trois rangs, et trois prêtres allèrent de l'un à l'autre, pour s'assurer que chacun d'eux

savait lire. A raison du grand nombre, un pareil examen devait être fort court; aussi la plupart des candidats ne lurent pas plus de deux mots. Après les cérémonies, l'empereur demanda au secrétaire d'ambassade son opinion sur cette manière de procéder. Alvarez hasarda deux observations relatives au trop grand nombre de personnes admises à la fois dans les ordres et à l'indécente nudité d'une grande partie des candidats. L'empereur répondit qu'une excuse serait plutôt nécessaire relativement au petit nombre, puisque souvent en pareille occasion il s'élevait à cinq ou six mille, mais qu'il fallait attribuer cette diminution à l'arrivée inattendue de l'abouna; quant à l'absence de vêtements, il avoua franchement que la chose était peu convenable, et témoigna l'intention d'y remédier à l'avenir.

A cette cérémonie succéda celle de l'ordination des clercs. Là, point d'examen : on admettait des personnes de tout âge, et même un grand nombre d'enfants. Parmi ces derniers, on entendait des plaintes continuelles *semblables aux cris des petits chevreaux*, plaintes arrachées par l'absence des mères, qui laissaient leurs nourrissons tout le jour sans les allaiter. Diverses cérémonies eurent lieu : la principale consistait à enlever une touffe de cheveux du front des enfants, mais elle était suivie d'une autre plus dangereuse : c'était de leur faire



avaler l'hostie qui, formée d'une pâte grossière, ne passait qu'avec une extrême difficulté à travers ces gosiers délicats, malgré la grande quantité d'eau dont elle était accompagnée.

L'ambassade, sur le point de retourner en Europe, en fut empêchée par la mauvaise saison, et son séjour en Abyssinie se prolongea pendant plusieurs années, dont les Portugais surent profiter pour se rendre agréables à l'empereur et à son peuple. A leur départ, des relations suivies étaient nouées entre le Portugal et l'Éthiopie.

En 1535, l'Abouna, ou patriarche d'Abyssinie, étant mort, l'empereur se détermina à lui donner pour successeur *Jean Bermudez*, prêtre catholique, alors en mission dans la contrée. Bermudez accepta, sauf l'autorisation du pape, qui l'accorda facilement. Le secret motif d'une pareille distinction ne tarda pas à paraître. L'empereur éthiopien, assailli par une véritable invasion de barbares : Arabes, Gallas, tribus de l'Harrar et de l'Adel, coalisés par le fanatisme musulman, comptait obtenir par ce moyen des secours des Portugais, dont il connaissait parfaitement la supériorité militaire. Il ne se trompa point dans son calcul, et Bermudez se rendit lui-même à Goa, pour appuyer cette demande de toute son éloquence. Il trouva le vice-roi, don Stephen de Gama, peu disposé à s'embarquer dans une pa-

reille entreprise, et craignant de n'être jamais remboursé des sommes nécessaires pour cette expédition, qu'il évaluait à cent mille couronnes. Mais Bermudez l'ayant rassuré sur ce point, en affirmant que cette somme n'était qu'une bagatelle pour l'immense trésor du prêtre Jean, une révolution complète se fit dans l'esprit du gouverneur. Il fit promptement équiper une flotte, la conduisit lui-même jusqu'à Massaouah, d'où, après avoir confié le commandement des troupes à son frère Christophe, il retourna dans l'Inde. Christophe, après des services signalés rendus aux Abyssins dans la guerre contre les envahisseurs musulmans, tomba malheureusement entre les mains des ennemis, qui lui tranchèrent la tête. Malgré ce funeste événement, les soldats continuèrent à combattre avec succès; grâce à leur concours, l'empereur gagna plusieurs batailles, dans l'une desquelles périt le chef des coalisés, le terrible Gragne, roi d'Adel, et il reprit toutes les provinces qu'il avait perdues au commencement de la guerre. Il ne se vit pas plutôt triomphant, qu'il montra moins d'égards pour les Portugais, moins de déférence pour la cour de Rome. Un pareil changement ne pouvait échapper à Bermudez, qui apprit en même temps que l'empereur et ses courtisans nourrissaient le projet de soumettre l'Abyssinie au patriarche d'Alexandrie. A cette nou-

velle, Bermudez indigné se plaignit avec hauteur, éclata en menaces, déclarant qu'il allait partir sur-le-champ avec toutes les troupes portugaises. L'empereur répondit qu'il saurait bien empêcher ce départ, et forcer les Portugais à servir sous un général de son choix; et bientôt ces dissensions dégénérèrent en hostilités ouvertes. Les Portugais, par la supériorité de leur discipline, obtinrent constamment l'avantage, mais sans pouvoir triompher complétement des armées immenses de leurs ennemis. De son côté l'empereur, voyant qu'il ne pouvait réduire les Portugais à force ouverte, eut recours à la ruse. Il envoya de riches présents à Bermudez, offrit une haute paye aux troupes, et promit de célébrer en personne les cérémonies religieuses de Noël conformément aux rites de Rome. Séduits par ces promesses, Bermudez et les chefs portugais se rendirent immédiatement au camp de l'empereur. Il les reçut avec toutes les démonstrations extérieures de la joie et du respect, mais quelques heures après il leur fit signifier l'ordre de se rendre chacun dans diverses provinces de l'Abyssinie, et mit ainsi en pratique la maxime si connue : *diviser pour régner*. Bien qu'en une sorte d'exil, Bermudez reçut le titre de gouverneur de Gaffates (Ifat), province située sur les confins méridionaux de l'Abyssinie ; les grands du pays eurent l'ordre de

traiter le patriarche avec le plus grand respect, de remettre entre ses mains tout le revenu de la province, mais de s'opposer à son évasion. Ce qui peut nous intéresser dans cet événement, ce sont les renseignements donnés par Bermudez sur ces régions lointaines, qui n'ont été visitées de nouveau que par des explorateurs de notre temps.

La province d'Ifat, aujourd'hui partie intégrante du Shoa, forme une vallée profonde. Pour y pénétrer, il faut franchir des montagnes si hautes, si escarpées, que le patriarche croyait, dit-il, *descendre en enfer*. Cette vallée est cependant vaste, fertile et riche en mines d'or. On y fabriquait aussi de très-belles étoffes de coton. Bermudez en peint le peuple comme *barbare et méchant*, et composé, en grande partie, de Juifs : assertion qui dut paraître hasardée à nos érudits, jusqu'aux jours où ils purent pénétrer dans les origines du peuple abyssin.

Notre auteur ne paraît pas, d'après ses propres aveux, avoir fait preuve de douceur dans l'exercice du pouvoir. Un capitaine abyssinien lui ayant déplu, il le fit saisir, charger de fers et souffleter, après quoi il le livra aux soldats portugais qui feignirent de le fusiller et s'amusèrent des frayeurs que ce malheureux témoignait à chaque décharge de mousqueterie. Ce divertissement leur plut tellement qu'ils le renouvelèrent, mais d'une

manière atroce, en tirant au hasard plusieurs coups de canon à travers une multitude, affolée de terreur, à juste titre. Deux hommes périrent frappés *par accident*, dit la relation. L'empereur, très-mécontent de la conduite et des amusements du patriarche, ordonna qu'il fût exposé et abandonné sur la cime d'une montagne entourée de précipices; mais la bravoure de ses compatriotes le préserva d'un châtiment qu'il méritait si bien, et obtint même pour lui d'avantageuses conditions. Bermudez fut à la vérité dépouillé de son autorité, mais on lui assigna des domaines considérables pour son entretien, et on lui conserva le titre de patriarche des Portugais. Le patriarcat d'Abyssinie passa en d'autres mains.

Bermudez séjourna quelque temps dans les provinces frontières du royaume de Zeila, provinces alors bornées au sud-ouest par un royaume chrétien du nom d'Oggi, tributaire de l'empire d'Abyssinie. Ce royaume, dont il faut sans doute chercher l'emplacement dans le bassin de l'Haouach, avait pour voisins méridionaux les Goraques (lisez Gouragués), peuple païen, chez lequel toutes les affaires se règlent par divination, en consultant les entrailles des victimes.

Bermudez parle aussi du Damot, du Gojam et des sources du Nil, mais en termes vagues et diffus. Il mentionne aussi un certain royaume si-

tué au delà du Damot, et qu'il appelle Couche. Le roi, dit-il, s'appelle Axgagee ou Seigneur des trésors, titre parfaitement justifié par l'immense quantité d'or renfermée dans ses États. Il payait un tribut à l'empereur d'Abyssinie, mais sous la condition que celui-ci ne mettrait jamais le pied sur son territoire. Cette contrée est séparée de l'Abyssinie par un large fleuve sur lequel ce prince ne voulut jamais permettre la construction d'un pont, dans la crainte de priver ses États de leur barrière naturelle. Son armée consistait en vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. Mille moulins à bras, manœuvrés par des femmes, étaient employés au service du camp royal. Par égard pour l'empereur d'Abyssinie, il permit à Bermudez de visiter une partie de ses États, dont le prêtre portugais a ridiculement exagéré les richesses, en affirmant que le sol du pays se compose de deux parties d'or et d'une de terre, et qu'il renferme une montagne considérable d'or massif!!!

Après un court séjour dans cette miraculeuse contrée, Bermudez retourna, par le Gojam et le Dembea, à Dobarwa, d où il ne tarda pas à quitter l'Éthiopie.

Bien que les intérêts du Portugal pas plus que ceux de la géographie n'eussent pas tiré grand avantage de la mission de Bermudez, la cour de Portugal ne renonça pas au projet d'amener l'Éthiopie dans le giron de l'Église. Pendant un demi-

siècle, des envoyés de Lisbonne et de Rome, presque tous appartenant à la compagnie de Jésus, se succédèrent en Éthiopie, sans grand profit pour les idées de propagande qui les y attiraient.

On doit signaler comme une heureuse exception la mission que dirigea Pedro Paëz vers la fin du seizième siècle. Pedro Paëz se montra supérieur à ses prédecesseurs, sous tous les rapports. Loin d'employer les menaces ou la violence, il mit tout en usage pour gagner les bonnes grâces de l'empereur. Son instruction rare, ses talents variés, son esprit adroit, lui en fournirent les moyens. Entre autres choses, il entreprit de construire pour l'empereur une habitation dans le genre européen : objet étonnant aux yeux de gens qui n'avaient jamais que des maisons d'un seul étage, bâties en argile et couvertes en chaume. Il pensa que rien ne lui donnerait autant de crédit auprès du monarque et de la nation que le succès d'une telle entreprise, soit par l'admiration qu'il exciterait, soit par l'idée qu'il donnerait des talents des Européens. C'était de plus un moyen pour dissiper l'incrédulité de certains esprits, relativement aux pompeuses merveilles racontées de l'architecture européenne. La plus grande difficulté fut d'instruire les naturels dans la fabrication et le maniement des outils nécessaires à la maçonnerie, à la charpente, à la

serrurerie; cependant le missionnaire en vint à bout et finit par élever un édifice qu'un monarque européen n'aurait pas dédaigné comme résidence. En Abyssinie, cet édifice fut considéré comme une des merveilles du monde, et l'on accourut pour le voir des extrémités de l'empire, dont encore aujourd'hui le *palais de Gondar* est l'unique édifice en pierres de taille et à deux étages.

Un missionnaire tel que Paëz devait acquérir bientôt un grand ascendant sur un prince ignorant et grossier. Aussi obtint-il, en peu de jours, ce que ses prédécesseurs avaient tenté vainement pendant plusieurs années, par la violence; non-seulement l'empereur embrassa lui-même la religion catholique, mais il la déclara religion dominante de ses États, où elle subsista longtemps après son règne. Il est à regretter que nous n'ayons pas le journal d'un missionnaire si supérieur à tous ceux qui l'ont précédé ou suivi dans la même carrière. Ses manuscrits sont, dit-on, entre les mains des jésuites, et peut-être existent-ils encore, quoiqu'ils n'aient jamais été publiés. Quelques-unes de ses observations, recueillies par Almeyda, un de ses compagnons, ont été plus tard publiées par Tellez et peuvent faire juger du mérite de l'œuvre tout entière[1].

1. Tellez et Almeida, *Historia general de Ethiopia*, in-f°, Coimbre, 1650 et 1660.



Rives du Nil bleu. — Page 40.

Paëz trouva l'empereur sur les rives du *fameux Nil*, près de l'endroit où il se jette dans le lac de Dembea. Il tenait sa cour dans un camp, qui pouvait être regardé comme la capitale de l'empire : son enceinte, entourée de deux gros murs de pierre et d'une haie vive très-épaisse, contenait un grand nombre de maisons bâties, les unes en pierre, les autres en argile, mais toutes couvertes en chaume. « Voilà, dit l'écrivain, ces palais magnifiques, ces monuments superbes, ces colonnades de porphyre, ces temples somptueux, que de mensongères relations disaient exister en Éthiopie, où le plus bel édifice ressemble plutôt à la modeste habitation dans laquelle Évandre reçut le chef des Troyens. » Cependant il excuse les monarques abyssiniens, en observant que de pareilles constructions leur deviendraient à peu près inutiles, d'après l'usage qu'ils ont adopté de changer à tout moment de résidence.

Paëz, invité, durant son séjour, à dîner chez l'empereur, a donné une description du repas beaucoup plus détaillée que toutes les autres, celle de Bruce exceptée.

Les pages commencèrent par dresser dans la salle à manger deux tables, une petite pour l'empereur, une plus grande pour les missionnaires. Ils tendirent un rideau entre les deux tables, attendu l'usage inviolable de l'Éthiopie, qui interdit à tout le monde, excepté aux pages de service, la

vue de l'empereur pendant qu'il mange. Dix femmes entrèrent ensuite, chargées de corbeilles remplies de gâteaux de diverses espèces; d'autres les suivirent, portant des écuelles de terre contenant différents potages. Une planche ronde, de cinq à six palmes de diamètre, posée sur un tapis, formait la table, qui fut entièrement couverte de gâteaux. On plaça dessus les potages, de manière que ces gâteaux servirent tout à la fois de nappes, d'assiettes et de nourriture. D'ailleurs, point de couteaux, de fourchettes, de cuillers, de salières, en un mot aucun des instruments utilisés en Europe. Voilà, dit l'écrivain, en quoi consiste tout le luxe de la table impériale; c'est ainsi que se renouvelle chaque jour, en Éthiopie, l'événement arrivé une fois aux Troyens en Italie, l'obligation de manger leurs tables.

A ce premier service succéda le mets favori, la chair crue, qui fut également placée sur les gâteaux. L'empereur la découpa lui-même avec une espèce de couteau attaché à sa ceinture, et en distribua une partie à ses pages, qui la mangèrent ou plutôt la dévorèrent avec une avidité incroyable. Pendant le repas, il ne fut pas question de vin; les Abyssiniens ne boivent ni ne parlent en mangeant; mais aussitôt que les tables furent desservies, on apporta des coupes, et l'on causa gaiement jusqu'à ce qu'elles fussent vidées. Les

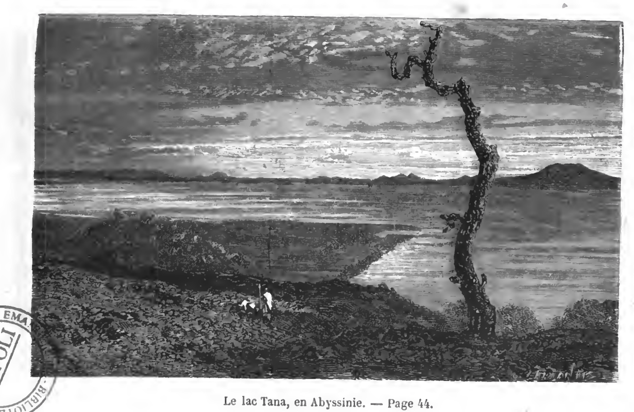
Abyssiniens, assis à la table des missionnaires, se levèrent alors sans leur adresser un seul mot d'invitation, soit pour les accompagner, soit pour rester. Les missionnaires suivirent leur exemple et, quoique peu satisfaits de la civilité de leurs convives, témoignèrent une vive reconnaissance de l'insigne honneur qui leur avait été accordé.

Un autre passage très-intéressant de Paëz, conservé par Kircher, est relatif aux sources d'une rivière qu'il regarde, ainsi que tous les Portugais et les Abyssiniens, comme l'origine du Nil. Des motifs plausibles portant à croire que Paëz fut le premier, le seul Européen qui ait visité ces *précieuses sources*, avant l'Écossais Bruce, nous croyons utile de transcrire en entier ce passage.

« La source du Nil est située dans la partie élevée d'une large vallée, entourée de toute part par une chaîne de hautes montagnes. Pendant mon séjour auprès de l'empereur, je visitai avec soin cet endroit, le **21** avril 1618. Grande fut ma joie de voir ce que Cyrus, Cambyse, Alexandre le Grand et le célèbre César avaient cherché vainement avec tant d'empressement. L'eau pure, limpide, agréable au goût, sortait de deux bassins arrondis, de quatre palmes environ de diamètre chacun. J'essayai d'en sonder la profondeur avec une lance : dans l'un, je ne pus pénétrer à plus de douze palmes, à cause des racines des arbres

voisins qui fermaient le passage; dans l'autre, distant d'un jet de pierre à peu près, j'enfonçai deux lances jointes ensemble, jusqu'à vingt palmes, sans rencontrer d'obstacle. Les habitants prétendent que la montagne est remplie d'eau, et se fondent sur ce que toute la plaine, autour des sources, est molle et tremblante, preuve certaine que l'eau placée au-dessous, et ne dépassant pas les bords des bassins, se fraye avec violence un passage souterrain. Les habitants et l'empereur lui-même m'assurèrent que le sol s'était un peu raffermi cette année, à cause de l'extrême sécheresse; mais que, dans les années ordinaires, on ne pouvait approcher des sources sans danger. A une lieue environ se trouve le village de Geesh, habité par des païens qui, à certain jour de l'année, se rendent aux sources pour y offrir des sacrifices; celui qu'ils appellent prêtre, immole une vache, dont il jette la tête dans le bassin avec diverses cérémonies superstitieuses, qui le font passer pour un grand saint parmi le peuple. »

Paëz décrit ensuite le cours primitif du Nil, les rivières qu'il reçoit, son passage à travers le lac Dembea où il conserve visiblement la couleur de ses eaux, la terrible cataracte d'Alata, la grande courbe qu'il forme ensuite de l'orient au couchant et qui le ramène à deux journées au sud de ses sources. Les régions qu'il arrose ensuite



Le lac Tana, en Abyssinie. — Page 44.

sont si barbares et si peu connues, qu'un empereur d'Abyssinie, en y envoyant une armée, les appelait alors le *nouveau monde*. C'est après avoir traversé d'innombrables régions, franchi d'*épouvantables précipices*, que ce fleuve entre en Égypte.

Au milieu de la situation prospère dont jouissaient les Portugais, grâce aux soins de Paëz, ils éprouvaient le chagrin de ne pouvoir communiquer avec l'Europe. La province de Tigray, la seule qui offrît la possibilité d'arriver à Massouah, s'était révoltée contre l'empereur; cet obstacle surmonté, il fallait d'ailleurs franchir la mer Rouge, infestée par les Turcs, ennemis mortels du nom chrétien. Il ne restait donc d'autre espoir que de pénétrer jusqu'à l'océan Indien par l'extrémité méridionale de l'Abyssinie, et de s'y embarquer pour Goa. Malgré les difficultés et les dangers de cette route, il fut résolu qu'une personne désignée par le sort tenterait l'entreprise.

Le sort tomba sur *Antonio Fernandez*, homme vigoureux et déterminé, qui s'adjoignit un Abyssinien nouvellement converti. Ils commencèrent par traverser le Nil sur un mauvais radeau, et entrèrent dans le pays des Gougas et des Bisamos qu'ils appellent Cafres, peuples païens, à demi sauvages, peu soumis à l'Abyssinie, et dont ils n'obtinrent le passage à travers leur territoire qu'en joignant adroitement les prières et les présents aux menaces.

Ils trouvèrent, après de pénibles recherches, un gué pour traverser le Maleg, et arrivèrent bientôt dans le royaume de Naréa, vaste plateau environné de montagnes, mais fertile, abondant en grains, en bestiaux et en or. La contrée ne produit pas elle-même ce précieux métal, mais il en vient une quantité considérable du midi et de l'ouest. Le royaume de Naréa paraît situé dans la partie la plus élevée de l'Afrique, car les fleuves qui y prennent naissance coulent dans des directions opposées les unes aux autres; les uns se dirigent vers le nord, et vont se joindre au Nil; les autres courent au midi, et se jettent dans l'océan Indien. Le Benero (titre porté par le roi de Naréa), tributaire de l'empereur d'Abyssinie, traita nos voyageurs avec une entière bienveillance, quoiqu'il éprouvât de vives inquiétudes sur le sujet de leur mission. Soupçonnant qu'ils allaient solliciter l'envoi des troupes portugaises en Abyssinie, et craignant de voir passer toute la contrée sous la domination d'étrangers, qui établiraient par la force la religion catholique, il assembla son conseil pour délibérer sur les moyens d'arrêter ou de retarder les voyageurs, sans offenser l'empereur d'Abyssinie. L'avis qui prévalut dans ce cénacle de noirs diplomates, fut qu'au lieu d'indiquer aux Européens la route directe de la côte, on devait les acheminer par une voie si longue, si difficile, si

pleine d'obstacles, qu'il leur fut à peu prés impossible de remplir leur mission.

On leur conseilla donc de se rendre, par le Gingiro et le Cambot, au cap Guardafui; et l'ambassadeur de Gingiro, qui pour lors se trouvait en Naréa, s'offrit à leur servir de guide.

Obligés tout d'abord de traverser les cantons occupés par les peuplades sauvages des Gallas, les Portugais ne voyageaient que la nuit, et se cachaient tout le jour dans les bois et les broussailles. Ils cheminaient depuis cinq jours de cette pénible manière, lorsqu'à la descente d'une montagne escarpée ils se trouvèrent sur les bords du Zébée (le Godjeb), qui leur parut plus large que le Nil. Ce fleuve, profondément encaissé, roulait avec une prodigieuse rapidité à travers des masses énormes de rochers taillés à pic. A l'aspect de cet abîme, au fracas des flots, nos voyageurs se crurent transportés dans les régions infernales; pas d'autre pont, pour franchir ce gouffre redoutable, que des troncs d'arbres assez longs pour atteindre d'une roche à l'autre : pont dangereux, qui tremblait et craquait à la moindre pression. Nos voyageurs s'arrêtèrent saisis de frayeur, mais les Gallas leur en inspiraient une plus forte encore. Le plus hardi de la troupe, après une longue hésitation, mit le pied sur le frêle support, et, marchant avec précaution, atteignit enfin l'autre bord. Le

reste imita son exemple, en passant un à un. Deux hommes restèrent pour la garde des bestiaux, avec instruction de les abandonner et de se sauver si les Gallas venaient à paraître ; mais ces redoutables ennemis ne se montrèrent point, et l'on ne tarda pas à trouver, dans une vallée voisine, un gué qui permit aux bestiaux de traverser le fleuve. Cet obstacle surmonté, on atteignit bientôt la ville de Gingiro. L'arrivée du missionnaire portugais fut annoncée au roi, qui, occupé d'opérations magiques, ne l'admit en sa présence qu'au bout de huit jours. Ce prince le reçut, juché dans une espèce de niche à vingt-cinq palmes au moins du sol, et environné de ses courtisans, auxquels il distribuait ses ordres du haut de son trône, semblable, dit notre voyageur, au Jupiter du vieil Olympe. Après avoir lu la lettre de l'empereur d'Abyssinie, il descendit de son siége élevé pour complimenter le missionnaire ; il y remonta ensuite, et continua l'entretien au moyen d'un interprète. Toutes les fois que le roi parlait, celui-ci baisait le bout de ses doigts, inclinait le front jusqu'à terre, et transmettait les paroles du roi à Fernandez, dont il rapportait les réponses avec les mêmes cérémonies. Le prince fit beaucoup de questions sur la santé de l'empereur, et promit d'avoir égard au contenu de sa lettre, qui lui recommandait de bien traiter le

missionnaire et de lui fournir tout ce dont il aurait besoin.

Fernandez considère le Gingiro comme l'entrée des domaines du démon en Afrique. C'est-à-dire que là commence le règne de la magie et du fétichisme, si répandu dans l'intérieur de ce continent, où il a abruti tant d'âmes et de corps!... Le mode de transmission de la couronne dans cette contrée paraît si extraordinaire et si barbare à notre auteur, qu'il craint qu'on ne veuille pas ajouter foi à ses assertions à cet égard. Nous les recommanderons pourtant aux méditations de.... toutes les grenouilles en quête de rois.

Le pouvoir est héréditaire dans une famille, mais non par ordre de primogéniture. A la mort du monarque, ses fils s'enfuient dans les bois et s'y tiennent cachés comme des bêtes sauvages. On lâche alors un oiseau de proie, dont le vol guide la marche des personnes chargées de trouver le nouveau souverain. Si le premier des princes qu'on découvre par ce moyen est entouré de lions, de panthères ou autres animaux féroces, on le proclame roi. Mais, comme en d'autres contrées, la bienséance veut que le prince affecte la modestie et résiste à ceux qui viennent le chercher pour l'élever sur le trône ; on pense bien qu'il a soin de ne pas prolonger trop longtemps la résistance. On célèbre son avénement par la mort de deux

personnages de distinction, qu'on immole sur le seuil du palais.

Fernandez, parti de Gingiro, se retrouva après un jour de marche sur les bords du redoutable Zébée. Son embarras devint extrême, car le fleuve paraissait plus rapide encore, et nul moyen ne s'offrait pour le traverser. Mais ses guides en imaginèrent un que les mathématiciens et les ingénieurs d'Europe n'eussent peut-être pas inventé (cette remarque est de Fernandez). Ils tuèrent une vache, et de sa peau formèrent une grosse outre, dans laquelle ils enfermèrent une partie de leurs vêtements, autant pour les préserver de l'humidité que pour servir de lest; cela fait, ils gonflèrent l'outre, attachèrent aux deux extrémités un fort bâton, dont chaque bout devait être tenu par un des voyageurs. La machine formait ainsi une espèce de balance. Pour la maintenir en équilibre, il fallait une entente parfaite entre les deux passagers, car le moindre faux mouvement de leur part pouvait la faire chavirer. Un bon nageur, placé à l'avant, guidait la machine au moyen d'une corde attachée autour de sa ceinture, tandis que deux autres, placés à l'arrière, tâchaient d'en diriger les mouvements. Après de pénibles efforts, ils atteignirent enfin la rive opposée, mais beaucoup plus bas que l'endroit où ils étaient partis. En mettant pied à terre nos voya-

geurs s'agénouillèrent et remercièrent la Providence.

Ayant surmonté cet obstacle formidable, Fernandez continua, mais avec difficulté, sa route à travers le royaume de Cambot. Il atteignit ensuite l'Alaba, pays musulman dont le chef ne voulut pas le laisser passer outre sans prendre des informations. Ayant appris d'un Abyssinien schismatique que le prêtre portugais se rendait dans l'Inde pour en ramener des troupes de son pays, dans le but d'anéantir en Afrique la religion de Mahomet, le scheick fit venir Fernandez, déclara qu'il voulait bien lui faire grâce de la vie, mais lui enjoignit de rebrousser chemin sur-le-champ. Fernandez, trop heureux d'échapper au péril qui menaçait ses jours, se hâta d'obéir et revint sain et sauf en Abyssinie, sans tenter de remplir sa mission par d'autres voies [1].

Parmi les noms des voyageurs de cette époque, nous ne pouvons omettre celui de Jérôme Lobo, qui rappelle à la fois la première tentative faite pour atteindre le bassin du haut Nil par la voie qu'ont suivie les découvreurs modernes, celle de la côte de Zanzibar, et l'ouvrage le plus complet sur l'Abyssinie, ou comme il s'appelle avec raison sur l'Éthiopie, qui ait paru jusqu'au temps de nos pères [2].

1. Tellez, *Ethiopia alta*, IV, 2, 10. — 2. Hieronimo Lobo, *Historia de Ethiopia;* in-f°, Coimbre, 1659, traduit en français par Legrand, avec des notes et une carte de Danville.

Jérôme Lobo se trouvait à Goa en décembre 1622. Peu après, des nouvelles d'Abyssinie arrivèrent, annonçant la conversion de l'empereur Segued et d'un grand nombre de ses sujets à la foi catholique, et la nécessité d'un plus grand nombre de missionnaires pour achever des travaux apostoliques si heureusement commencés. Huit prêtres, parmi lesquels Lobo, furent désignés pour cette importante mission. Après une longue délibération sur le meilleur moyen de pénétrer dans l'intérieur du continent africain, on s'arrêta au parti suivant : quatre missionnaires s'aventurèrent par la mer Rouge, échappèrent aux Turcs, et parvinrent à leur destination; deux autres prirent leur route par le royaume de Zeila, tombèrent entre les mains de mahométans zélés, et périrent décapités. Lobo et ses compagnons se déterminèrent, sur de vagues renseignements, à traverser le royaume de Mélinde, et prit terre à *Paté*, à l'embouchure du fleuve Quilimanci. Là, il ne put rien apprendre de l'Abyssinie, sinon que les contrées intermédiaires étaient occupées par les Gallas, peuple sauvage et féroce, la terreur de l'Afrique. Ces renseignements effrayants ne détournèrent point le missionnaire de son projet ; à travers mille dangers, mille obstacles, il se rendit à Lubo, grande ville située à quarante milles de la côte, et dans le voisinage de laquelle campait un corps considé-

rable de Gallas. Notre voyageur, en les observant, reconnut la vérité des rapports qu'on lui avait faits. Quand ces barbares sont en guerre, ils abandonnent tous les enfants hors d'état de les suivre; ils mangent de la chair de vache crue, et portent les intestins de cet animal en guise de colliers et de parure. Ils montrèrent une grande surprise à la vue d'un homme blanc, et lui firent ôter ses bas et ses souliers pour s'assurer que tout son corps avait la même couleur. Irrités de la réponse d'un Portugais, compagnon de Lobo, ils coururent aux armes, et s'avancèrent pour massacrer l'escorte du missionnaire; mais quelques décharges de mousqueterie les intimidèrent et les continrent.

Jaloux d'obtenir des renseignements positifs sur la route d'Abyssinie, Lobo se détermina courageusement à visiter le roi de ces barbares. Il trouva le monarque assis dans une hutte de paille, un peu plus grande que celle de ses sujets. Ses principaux officiers l'environnaient, armés d'un gourdin plus ou moins long, suivant le rang de chacun. A peine Lobo eut-il dépassé le seuil de la porte, qu'une grêle de coups de bâton s'abattit sur ses épaules. Il se plaignit en demandant le motif d'une pareille réception; mais ils répondirent qu'ils recevaient ainsi tout étranger, afin de lui prouver tout à la fois leur respect et leur valeur.

Lobo jugea convenable de ne témoigner aucun

ressentiment, et fit bonne contenance, quoiqu'il se repentît intérieurement de s'être livré à des hommes qui prouvaient leur hospitalité d'une manière si singulière. Dans cette position inquiétante, il imagina de leur demander, comme garantie, qu'ils prêtassent serment de respecter sa personne, ce qu'ils firent suivant leur coutume religieuse, en étendant la main sur une brebis frottée de beurre. Après cette cérémonie, Lobo ayant demandé le chemin de l'Abyssinie, apprit qu'il en était séparé par des régions immenses, habitées par des nations barbares au milieu desquelles sa vie ne serait pas un moment en sûreté. Il renonça donc à toute idée de suivre sa première direction : mais avant de se rembarquer il fut saisi d'une fièvre violente qui, exigeant une prompte saignée, lui fournit un échantillon de la chirurgie de ses sauvages hôtes. L'opérateur lui découvrit le flanc, auquel il fixa trois grandes cornes creuses, puis il le piqua différentes fois avec une espèce de poignard, jusqu'à ce qu'il eût tiré une quantité suffisante de sang. A dater de ce moment, le missionnaire se rétablit; mais il ne sut s'il devait attribuer cet heureux changement à l'effet naturel de l'opération, ou bien à la révolution que la crainte lui causa.

Il prit alors la route du Duncali (Danakil), petit royaume du littoral de la mer Rouge, au sud-est

de l'Abyssinie. En peu de jours, mais non sans dangers et sans fatigues, il atteignit la résidence du roi, qu'il trouva prévenu par l'empereur d'Abyssinie, et disposé par conséquent à lui faire un bon accueil. Cette résidence, ou capitale, consistait en six tentes et une vingtaine de cabanes. Une seule pièce formait la demeure du roi, isolée des autres; d'un côté habitait le monarque, de l'autre son cheval, suivant la coutume du pays. Ce prince montra les meilleures dispositions, assurant aux Portugais qu'ils pouvaient considérer ses États comme leur patrie; mais lorsqu'ils lui offrirent leurs présents, il les rejeta avec mépris comme indignes de son rang, et ne les accepta de fort mauvaise grâce qu'après avoir acquis la certitude qu'ils ne pouvaient lui offrir rien de mieux. Depuis ce temps ils éprouvèrent toutes sortes de mauvais traitements de la part des habitants; on alla jusqu'à leur refuser des vivres.

Lobo sentit la nécessité d'agir avec vigueur, et menaça le roi de faire connaître sa conduite à l'empereur d'Abyssinie. Intimidé par cette menace, il leur fournit des provisions et les moyens de continuer leur voyage. Ils marchèrent longtemps à travers une contrée stérile et déserte, sans eau, sans ombrage, remplie de serpents, de bêtes féroces, et d'où ils ne se tirèrent que par un miracle de la Providence.

Ils se trouvaient alors dans cette zone de marais salants, étagée sur le revers oriental de la chaîne côtière du Tigray et connue des indigènes sous le nom de *plaine de sel*. Une chaleur torride, due à la réverbération du soleil par de vastes espaces couverts d'efflorescences alcalines et minéralisées, et les exhalaisons morbides d'un sol constamment bouleversé par des commotions souterraines, rendent la traversée de cette zone redoutable, même aux tribus qui vivent sur ses confins. Une autre appréhension ajoutait encore aux maux des Portugais; ils savaient que des hordes de Gallas parcouraient en tous sens cette plaine désolée pour piller les nombreuses caravanes qui transportaient ce sel en Abyssinie; ils rencontraient souvent les nombreux cadavres des victimes de ces attentats et s'attendaient au même sort. Enfin ils échappèrent heureusement à tous les périls, et arrivèrent à Fremona, le principal monastère catholique de l'Abyssinie, où bientôt ils eurent oublié toutes leurs peines.

Peu après, les missionnaires commencèrent leurs travaux apostoliques. Ils entrèrent un jour dans un village, persuadés qu'ils y seraient bien accueillis, parce que le chef connaissait leur crédit auprès de l'empereur; mais à peine eurent-ils choisi un logement, que tout le village retentit de pleurs et de gémissements comme s'il eût été

frappé de la plus terrible calamité. Les missionnaires apprirent que leur arrivée causait cette désolation, et que les habitants les regardaient comme des émissaires du démon, parce qu'on leur avait affirmé que les visites des missionnaires étaient toujours suivies de celles des sauterelles, ce fléau de l'Afrique, précurseur de la famine. Cette année fut précisément marquée par le passage de ces terribles insectes. « Cet événement tout naturel confirma dans son erreur ce peuple qui, dit Lobo, ne songeait pas que les sauterelles avaient désolé l'Afrique avant qu'il y eût eu des jésuites en Abyssinie, et même au monde. » Ces pauvres gens croyaient aussi que dans la composition des hosties entrait du sang de chameau, de chien, de lièvre et de porc, tous animaux abhorrés en Abyssinie. En vain essaya-t-on de les détromper, la vue d'une hostie suffisait pour les mettre en fuite. Les missionnaires cherchèrent à s'insinuer dans les bonnes grâces de la femme du chef, espérant acquérir par son entremise du crédit auprès du peuple. Ils ne purent y réussir, et de fait le beau sexe paraît s'être toujours montré leur ennemi. Ils tentèrent, sans succès, quelques visites dans les environs; partout même accueil, même désolation, mêmes terreurs. Plus d'une fois, le peuple furieux les aurait massacrés sans la protection des gouverneurs. Ils jugèrent donc

à propos de retourner à leur quartier général de Fremona. Lobo désirait et demanda la mission de la cour; on le nomma supérieur des monastères de la province de Tigray, charge d'autant plus pénible que la famine, suite naturelle du passage des sauterelles, lui était imputée. Une foule de malheureux, chassés de leurs habitations par la faim, exténués, décharnés, erraient comme des spectres autour du monastère, dont les hôtes leur prodiguèrent vainement tous les soins de la charité, la plupart moururent d'épuisement.

A la même époque, une dissension particulière faillit causer la perte des missionnaires. L'épouse du vice-roi de Tigray, fille de l'empereur, sans égard pour ses devoirs et sa haute origine, donnait le scandale des mœurs. « Le vice-roi, dit Lobo, se montra plus délicat que ne le sont généralement les grands dans ce pays; sa patience se lassa enfin, il tomba malade, et se plaignit amèrement à l'empereur de la conduite de sa fille. » Ce prince traita sans doute la chose assez légèrement, et le vice-roi, exaspéré contre sa femme, indigné de la partialité de son souverain, leva l'étendard de la révolte. Au moment d'éclater, il mit dans son parti les prêtres abyssiniens en leur promettant la mort de tous les missionnaires catholiques. Le vice-roi, malgré sa liaison intime avec Lobo, n'écouta dans cette oc-

casion que la politique; il employa divers stratagèmes pour l'attirer dans le piége, et le missionnaire se rendait auprès de lui, lorsque, instruit de ses noirs projets, il regagna promptement son monastère. Alors le vice-roi se déclara en rébellion ouverte : mais bientôt, vaincu par l'armée impériale, il paya sa tentative de sa tête.

Peu après, Lobo, par ordre de ses supérieurs, partit pour le royaume de Damot, sur la frontière sud-ouest de l'Abyssinie. Il traversa le Nil (Bahr-el-Azrek) à deux journées environ de sa source. Là, point de ponts, point de barques; impossibilité de passer le fleuve à la nage, à cause de la multitude des crocodiles et des hippopotames. Il fallut s'embarquer sur un frêle radeau, moyen dangereux, parce que ces terribles animaux pouvaient le submerger facilement. Lobo paraît enthousiasmé *de voir ce que les plus fameux monarques de l'antiquité ont si vainement cherché*, et parle de cette source fameuse de manière à faire croire qu'il l'a réellement visitée; mais on peut se demander si la relation de Paëz, antérieure seulement de quelques années, et de tout point conforme à celle de Lobo, ne lui a pas plutôt servi de canevas? Le rapprochement des deux textes ne peut laisser de doute à cet égard. Lobo comme Paëz décrit ces sources comme deux puits naturels d'un faible diamètre, dans l'un desquels la sonde ne peut

descendre très-bas, arrêtée peut-être par les racines des arbres nombreux qui croissent à l'entour ; « dans l'autre, un peu moins large, la sonde pénétra jusqu'à dix pieds sans rencontrer le fond, et les habitants assurent qu'on n'avait jamais pu le trouver. » Lobo parle, ainsi que son prédécesseur, du sacrifice célébré tous les ans dans ce lieu. « Le fleuve est d'abord si faible, qu'il serait probablement desséché par les grandes chaleurs, sans les nombreux tributs qu'il reçoit. A trois journées de sa source, il est assez large pour qu'un fusil ne porte pas d'une rive à l'autre. Le fleuve, continue Lobo, traverse le lac Dembea, sans y mêler ses eaux, se précipite ensuite du haut de la cataracte d'Alata, une des plus belles de l'univers, et dont la chute offre le magnifique spectacle de milliers d'arcs-en-ciel qui se jouent dans les eaux. Par une marche demi-circulaire autour du Gojam et du Damot, le fleuve revient sur ses pas à deux journées seulement de sa source, puis il se dirige vers l'est à travers des régions inconnues. » Lobo, comme Paëz encore, ne sait plus rien de son cours jusqu'à son entrée en Égypte.

Le missionnaire séjourna quelque temps dans la province de Damot. Un air sain, une douce température, des montagnes ombragées d'une grande variété d'arbres, de frais ruisseaux, en

font, dit-il, le pays le plus délicieux de la terre. On sème, on moissonne en toute saison dans cette fertile contrée, dont le sol entier ressemble à un jardin d'agrément. Ce ne fut pas sans regret que Lobo reçut l'ordre de revenir au Tigray.

Durant les derniers temps de leur séjour en Afrique, Lobo et ses compagnons eurent beaucoup à souffrir des querelles intestines qui agitaient l'empire abyssinien et préparaient la décadence où il se débat aujourd'hui. L'empereur Segued tomba en enfance; l'autorité passa entre les mains de son fils, qui, malgré sa profession publique de catholicisme, conservait un secret attachement pour l'ancienne religion. Sûrs de son appui, les grands ne cachèrent plus la haine qu'ils portaient aux missionnaires. Lobo sut que le vice-roi de Tigray projetait de les livrer aux Turcs. Pour éviter ce malheur, il prit la fuite avec ses compagnons, et se réfugia auprès d'un chef révolté contre l'empereur d'Abyssinie. Il leur témoigna d'abord toute la bienveillance imaginable, puis, par une infâme trahison, il les vendit quelque temps après au pacha de Souakim. Les infortunés missionnaires tremblaient en approchant de leur destination; car ce pacha, mortel ennemi des chrétiens, disait hautement qu'il mourrait content s'il pouvait les exterminer tous de sa propre main. A leur arrivée, il ne parlait que de pals et de bûchers; mais

l'espoir d'obtenir une riche rançon finit par l'adoucir. Ses demandes furent acceptées malgré leur exagération, et les missionnaires, rendus à la liberté, s'embarquèrent pour Diù.



CHAPITRE III.

LE FLEUVE BLEU (SUITE).

LE DOCTEUR PONCET ET SES SUCCESSEURS.

Le médecin Poncet. — De l'Égypte au Sennâr. — Le désert, le Nil. — La cour d'Abyssinie. — Accueil et retour. — Impressions. — Bruce et ses successeurs. — L'Abyssinie et ses habitants.

(1690 — 1860)

Deux générations s'étaient succédé depuis les voyages des prêtres portugais en Abyssinie et des événements d'un autre ordre avaient détourné les esprits de l'Europe des questions géographiques, lorsqu'en 1698 l'empereur d'Abyssinie, dangereusement malade, envoya un messager chargé d'offres magnifiques à Poncet, fameux médecin français, établi au Caire, pour implorer ses avis et ses secours; Poncet accepta la proposition. Xavier de

Brevedent, jésuite missionnaire, jugeant l'occasion convenable à de nouvelles tentatives en faveur de la religion catholique, se joignit à Poncet, et partit de Siout avec la caravane du Sennâr. Poncet éprouva une émotion extraordinaire en entrant dans le désert de Libye dont les sables mouvants, soulevés par la plus légère brise, obscurcissaient quelquefois la clarté du jour. On ne pouvait, sans un imminent danger, s'écarter de la caravane, même à la moindre distance, car on avait à craindre de ne jamais la rejoindre et de rester perdu dans ces immenses déserts. En quatre jours, ils arrivèrent à Hélaoua (El-Wah), appelé communément la Grande Oasis. Ce nom, qui signifie contrée des parfums, parut à Poncet parfaitement appliqué. Des arbustes fleuris, arrosés d'une multitude de petits ruisseaux frais et limpides, et la perpétuelle verdure des palmiers, forment le plus agréable contraste avec la contrée environnante. Le sené abondait dans ce canton, mais cet arbrisseau, si prisé en Europe, n'était d'aucun usage dans ce pays. Au sortir de ce lieu charmant, ils entrèrent dans un désert plus affreux que le premier : ici, pas un ruisseau, pas un filet d'eau, pas un animal, un oiseau, un insecte, pas un brin d'herbe; rien que des montagnes arides, des cadavres et des ossements de chameaux, objets qui glacèrent nos voyageurs d'épouvante. Après

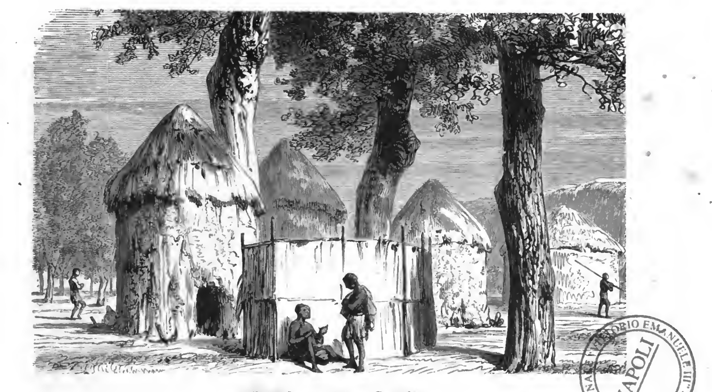
avoir parcouru un canton abondant en alun, ils gagnèrent Sélyme, où ils trouvèrent d'excellente eau, dont ils firent provision pour cinq jours. Puis ils ne virent plus trace d'habitation humaine jusqu'à *Machou* (Moscho), ville ou bourgade située sur la rive orientale du Nil, qui en cet endroit forme un grand nombre d'îles d'une fertilité remarquable. Ils continuèrent leur route le long du fleuve, à travers une vallée agréable et bien cultivée, large environ d'une demi-lieue et bordée par les plus horribles déserts. La fertilité de cette étroite vallée n'était pas même un don de la nature ; les rives du Nil, très-encaissé en cet endroit, empêchaient l'inondation salutaire de se répandre dans la campagne; mais des machines élevaient les eaux dans de vastes réservoirs d'où partaient les irrigations nécessaires.

Le 13 novembre, Poncet arriva dans la ville de *Dongola*. Il est, du moins, nous le croyons, le premier Européen qui ait visité cette ancienne capitale de la Nubie. Sa description n'en donne pas une grande idée. Cette ville était située sur la déclivité d'une colline aride; les sables, entraînés par les pluies, encombraient ses rues étroites et presque désertes; ses maisons étaient basses et mal bâties. La citadelle, construite au milieu de la ville, assez grande mais faiblement fortifiée, suffisait pourtant pour tenir les Arabes en échec.

Nos voyageurs dînèrent plusieurs fois avec le roi; il portait un vêtement de velours vert, et marchait accompagné d'une garde nombreuse armée d'épées et de lances. Les grands allaient tête nue, les cheveux arrangés en tresses, et vêtus d'une tunique grossière sans manches. Les chevaux du pays étaient d'une beauté parfaite et les cavaliers d'une habileté rare. Le peuple suivait la religion mahométane, mais il n'en savait autre chose que la profession de foi qu'il répétait continuellement; il vivait dans le dérèglement et la dissolution la plus complète. « Le père Brevedent versa de pieuses larmes, dit la relation, en songeant que ces peuples avaient été jadis chrétiens, et que le manque de missionnaires avait seul causé leur perte. »

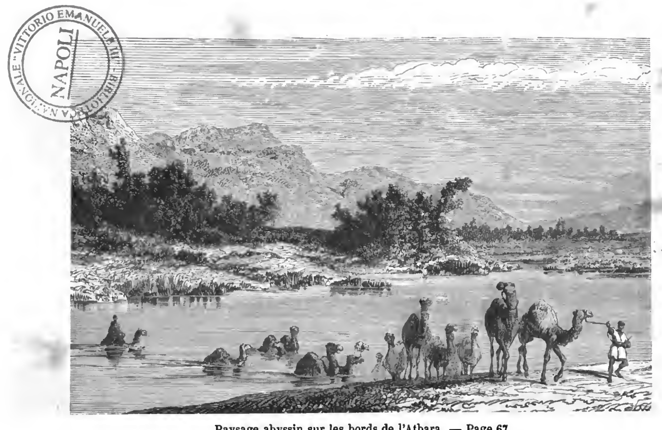
Le 6 janvier 1699 la caravane quitta Dongola et gagna Korti dans le royaume de Sennâr. Les peuplades répandues sur les rives du fleuve, au delà de cette ville, vivaient errantes et pillaient toutes les caravanes qui traversaient leur territoire. Pour éviter ce danger, les voyageurs étaient obligés de prendre par le désert de Bahiouda, désert moins hideux que ceux de Libye et dans lequel on trouvait de loin en loin des plantes et des arbres. Après quelques jours de marche, Poncet et ses compagnons arrivèrent à Derrara (Derri), sur les bords du Nil. Bientôt ils atteignirent Guerri





Village des Nouërs. — Page 66.





Paysage abyssin sur les bords de l'Atbara. — Page 67.

(Gerri), où ils traversèrent ce fleuve, les hommes et les marchandises en bateau, mais les bestiaux à la nage, attachés aux barques avec des cordes. Quelques jours de marche à travers d'immenses forêts d'acacias les conduisirent à Sennâr, dont la situation leur parut enchanteresse. « Cette grande ville, dit Poncet, contient cent mille âmes; les maisons, assez mal bâties, sont couvertes de plateformes qui offrent un coup d'œil agréable. Un grand mur de briques entoure le palais royal, dont les divers corps de logis sont distribués sans ordre et sans goût, quoique de riches tapis décorent les appartements. Introduits auprès du roi le lendemain de leur arrivée, nos voyageurs le trouvèrent assis, les jambes croisées, sur un beau sopha et environné d'une vingtaine de vieillards; lui-même, âgé de dix-neuf ans seulement, grand, bien fait, n'avait, malgré son teint d'ébène, ni les grosses lèvres, ni le nez écrasé des nègres. Il portait une longue tunique de soie brodée en or; une espèce de turban de mousseline couvrait sa tête.

Avant d'être admis devant l'auguste jeune homme, nos voyageurs reçurent l'ordre de quitter leurs chaussures; ils rendirent hommage à Sa Majesté noire en s'agenouillant et en baisant la terre par trois fois. Le roi examina avec attention et reçut avec plaisir les miroirs et autres

curiosités qu'ils lui offrirent en présents. Il montra beaucoup d'esprit et de sagacité dans les questions qu'il leur adressa. Ses principaux amusements consistaient à faire, deux fois par semaine, des tournées à cheval dans le pays, accompagné d'une suite nombreuse et brillante, et à voir les grands s'exercer au tir des armes à feu. Les autres jours, il s'occupait uniquement des affaires publiques et du soin de rendre la justice d'une manière sommaire, comme dans tout l'Orient. A la mort du roi de Sennâr, le grand conseil s'assemblait, choisissait parmi ses fils l'héritier du trône, et faisait mettre à mort tous ses autres enfants. Un frère du roi régnant, échappé cependant à cette barbare coutume, vivait alors réfugié en Abyssinie.

Poncet parle avec étonnement du bon marché de toutes les denrées dans le royaume de Sennâr. Un chameau coûtait 170 à 200 francs tout au plus; un bœuf, 60 francs; une brebis, 20 à 25 sous; une poule, 1 sou. Le marché se tenait en plein air, au centre de la ville : il y avait un second marché devant le palais pour la vente des esclaves. Sennâr faisait un grand commerce par la voie de Suakim, port de la mer Rouge. Les exportations consistaient en ivoire, tamarin, musc, poudre d'or, etc.; les importations, en épiceries, quincaillerie, bijouterie, et particulièrement en

une espèce de verroterie noire fabriquée à Venise.

Notre voyageur, sans expliquer par quel motif, séjourna trois mois à Sennâr, où il fut traité avec la plus grande distinction. Enfin, s'étant remis en route pour sa destination, il s'arrêta dix-neuf jours à Geasim (Giesim). Là finissait la plaine. Nos voyageurs, obligés de traverser un pays montagneux, vendirent leurs chameaux, peu propres à marcher sur un terrain raboteux et inégal. Après quelques jours de route à travers des forêts de tamariniers, ils atteignirent Serka, ville frontière d'Abyssinie. A partir de cette ville, la route passait sur des montagnes cultivées jusqu'au sommet et couvertes de beaux arbres inconnus en Europe. Pendant le voyage, le père Brevedent mourut, au grand chagrin de Poncet qui, entre autres qualités éminentes, lui attribue le don de prophétie et le pouvoir de faire des miracles. Le 21 juillet, il entra dans Gondar, et le lendemain il reçut une visite particulière de l'empereur, qui continua de le voir tous les jours; mais ce fut le 10 août seulement qu'il admit le docteur à son audience publique. Poncet trouva l'empereur assis sur un trône en forme de sopha soutenu par des pieds d'or massif, couvert de tapis et de coussins magnifiquement brodés d'or, et placé dans une alcôve surmontée d'un

dôme tout brillant d'or et d'azur. Le prince avait la tête nue; une grosse émeraude ornait son front; une longue tunique, retenue par une ceinture, formait tout son vêtement : l'une et l'autre étaient couvertes d'or.

Poncet fit trois saluts à l'empereur et lui baisa la main. Le monarque, par une faveur particulière, l'avait dispensé des trois prosternations d'usage et du baisement des pieds. L'inévitable cérémonie des présents se passa d'une manière satisfaisante, après quoi l'empereur invita le docteur à s'asseoir et fit servir une collation.

Le monarque se soumit sans réserve au régime prescrit par Poncet, et recouvra promptement la santé. Cet heureux succès ajouta beaucoup à la considération et à la faveur dont jouissait le docteur. L'empereur, très-dévot, voulut remercier Dieu de sa guérison en communiant suivant les rites religieux du pays, et invita Poncet à la cérémonie, qui fut célébrée avec une pompe extraordinaire. Au milieu de douze mille hommes rangés en bataille dans la place du palais, l'empereur marchait vêtu magnifiquement, précédé d'une troupe de tambours, de fifres, de trompettes, de hautbois, et autres instruments propres au pays. On portait devant lui sa couronne ornée d'une croix de diamants; ses chevaux de main, richement harnachés et couverts de housses brodées,

fermaient la marche. Une salve d'artillerie annonça l'entrée du monarque dans l'église et se renouvela au moment de la communion. L'empereur dîna ensuite en public. La description du repas est entièrement conforme à celle de Lobo ; seulement Poncet ajoute qu'un officier goûtait tous les mets avant de les servir à l'empereur. Le prince ne but qu'un peu d'eau-de-vie et d'hydromel. Poncet, en admirant les superbes raisins que produisait la contrée, témoigna sa surprise de ne pas voir de vin : on lui répondit que la chaleur ne permettrait pas de le conserver. Au surplus l'hydromel lui parut délicieux; mais il ne le croit pas salutaire pour l'estomac.

Gondar avait trois ou quatre lieues de tour et contenait cent églises. Cependant cette ville n'était comparable en rien aux villes de l'Europe. Les maisons n'avaient qu'un étage, et l'on n'y voyait pas de boutiques. Tout se vendait dans un vaste marché découvert, où les marchandises étaient exposées tous les jours sur des nattes. L'or et le sel y étaient la monnaie courante.

Un accident empêcha Poncet de visiter les sources du Nil d'Abyssinie : mais, d'après les notions généralement répandues, il en donne une description presque en tout conforme à celle de Lobo. Relativement à l'état politique du pays, son récit diffère peu de celui des autres voyageurs. Le soin

de sa santé, altérée par le climat, le détermina, malgré les instances de l'empereur, à retourner en Égypte ; il prit le chemin ordinaire à travers la province de Tigray, et s'embarqua à Massouah, le 28 octobre 1699.

Il rapportait d'Abyssinie l'impression « qu'il n'y a guère de pays plus peuplé et plus riche ». Il termine par une phrase digne de l'*Astrée* : « Les lis, les jonquilles, les tulipes font de la contrée un vrai paradis terrestre. »

Le passage de Poncet paraît avoir laissé une impression profonde dans les régions qu'il traversa ; bien d'autres fils de l'Europe s'y sont succédé de nos jours : savants, aventuriers, touristes, appartenant à tous les degrés de la hiérarchie sociale. Mais, s'il faut en croire notre compatriote Lejean, au-dessus des souvenirs qu'ils peuvent avoir laissés derrière eux, plane la figure mystérieuse du grand docteur franc qui voyageait avec une suite pompeuse, comme un hakim des *Mille et une Nuits*.

Le premier Européen qui songea à suivre ses traces fut, à trois générations d'intervalle, un Anglais, un vrai fils du dix-huitième siècle. Doué d'intelligence, d'érudition et d'ardeur, James Bruce nous a laissé une description saisissante de l'Abyssinie qu'il a explorée en touriste, et des mœurs de ses habitants dont il a partagé pendant

plusieurs années la vie, les passions et les luttes intestines. Malheureusement l'ambition d'attacher son nom à la découverte de ces sources du Nil, objet de tant de recherches et de spéculations, lui fit oublier ou taire les découvertes de ses devanciers Paëz et Lobo, et attribuer au fleuve d'Abyssinie, au Bahr-el-Azrek, une importance qui, dans le système fluvial du Nil, n'appartient qu'au fleuve Blanc, au Bahr el-Abiad. Cette erreur impardonnable, car elle était volontaire de la part d'un homme qui avait vu et comparé les deux cours d'eau à leur confluent, fut adoptée par le public européen en dépit des protestations de Danville et des vrais géographes, et s'imposa pendant une trentaine d'années à la science élémentaire et aux cartographes. De grands esprits eux-mêmes l'adoptèrent; dans les pages, si remarquables d'ailleurs, que dans ses commentaires Napoléon a consacrées à l'Égypte, on lit textuellement que *le Nil prend sa source dans les montagnes de l'Abyssinie.*

Du reste, avant que ces lignes, dictées à Sainte-Hélène, eussent été imprimées en France, l'erreur qu'elles consacraient avait été mise en plein jour par les découvertes d'un autre Français, ainsi qu'on le verra au chapitre suivant.

De nos jours l'Abyssinie a été parcourue dans tous les sens par des Européens de rangs et d'origines diverses : Anglais, Allemands et Français;

missionnaires de la foi ou de la science; naturalistes, géologues, ingénieurs chargés de travaux géodésiques, ou militaires remplissant des missions politiques, et il est résulté des travaux de tous, de leurs nombreuses relations, dont quelques-unes resteront comme des monuments scientifiques, que si cette région alpestre verse au vrai lit du Nil un énorme tribut et de puissants affluents, c'est bien au delà de ses hauts plateaux et de ses profondes vallées qu'il faut chercher la source de ce fleuve.

Nous dirons ailleurs le rôle que cette région remplit dans le bassin du Nil, dont elle forme la berge orientale. A ce titre, nous ne pouvons nous dispenser d'en peindre en quelques pages les aspects divers et la population.

Qui a vu l'Abyssinie admirera toujours et n'oubliera jamais cette Suisse africaine. Les hauts reliefs de son sol tombent en escarpements sur les rivages occidentaux de la mer Rouge et s'abaissent en pente douce vers les déserts de la haute Égypte; ses larges terrasses s'échelonnent jusqu'à plus de 2500 mètres d'altitude, et ses pics, dont quelques-uns s'élèvent à 2000 mètres plus haut, s'ils avaient des neiges éternelles, seraient aussi beaux que nos géants des Alpes. Dans ces vastes plateaux sont creusées des gorges où coulent des torrents sauvages; gonflés par les chutes d'eau

des tropiques, ces fils des monts se sont taillé entre leurs berges des précipices que chaque orage rend plus profonds : effroyables abîmes, qui souvent se transforment avec le temps en larges vallées parées de toutes les splendeurs de la végétation tropicale. Mais malheur à ceux que séduit et fascine cette opulente nature. Là, sur l'étroit sentier, se roulent et se déroulent les anneaux du boa; là, chasse le lion; là, paît l'éléphant; là se tapit la pâle fièvre, morne réveil de ces songes d'Éden; la nature n'y veut pas l'homme pour témoin de ses magnificences. Quel merveilleux pays cependant! L'herbe, le roseau montent plus haut que la tête du cavalier; homme et monture s'épuisent à se frayer un sentier dans ce fouillis de verdure, à moins qu'un troupeau d'éléphants sauvages ne leur ait servi de pionniers. Une ombre éternelle attire au pied du tronc énorme des hauts sycomores au vaste branchage, aux larges feuilles, au fruit tentateur. Ailleurs, c'est l'adansonia, pauvre en feuilles et en branches, arbre obèse au bois mou : on est dans la forêt vierge; d'immenses troncs pourrissants ou pourris s'allongent sur la route; l'herbe toujours fraîche et renaissante, mais presque toujours inutile, cache l'épine qui déchire les vêtements, l'ortie qui brûle l'épiderme et le cruel chardon qui tout à coup blesse le pied.

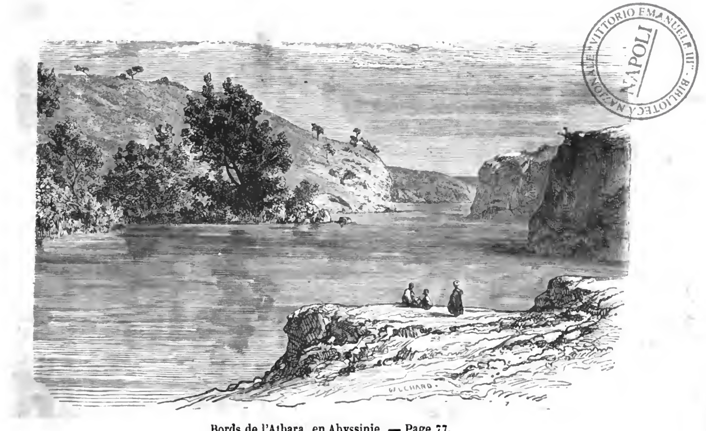
Descendez plus loin : la vallée se resserre, le

torrent à l'étroit franchit comme il peut les rocs de schiste et de granit, au pied d'escarpements hauts comme des tours; vous vous trouvez dans une obscurité presque nocturne : le soleil ne darde qu'au milieu du jour ses rayons dans ces effroyables profondeurs où se tait l'oiseau lui-même, où le silence n'est interrompu que par les murmures de l'eau et par les cris du singe qui se cramponne aux parois du précipice.

Quand le voyageur descend dans la ravine, brisé de fatigue, à demi brûlé par un soleil tropical, l'ombre opaque et fraîche des rochers l'invite au repos, à la rêverie; il songe à la patrie lointaine, à la famille absente. Tout à coup un sourd grondement résonne dans la haute montagne; le tonnerre éclate, roule, redouble et remplit le ciel.

C'est un orage, sans doute, mais un orage lointain, et le voyageur continue à se bercer de méditations et de souvenirs, mais il entend un bruit vague comme celui du vent dans les branches; ce bruit grandit et bientôt c'est la voix de la tempête; grondements, sifflements, hurlements, bruissements, harmonies sourdes et déchirantes, tout s'y mêle : bientôt apparaît entre les parois du ravin une cascade blanche d'écume, furieuse, se brisant dans sa course. C'est le torrent naguère ruisselet, maintenant puissant fleuve, rapide et sauvage comme l'ouragan qui l'a fait naître; les sycomores


Biblioteca Nazionale V. E. III
UFF. PRESTITO
NAPOLI



Bords de l'Atbara, en Abyssinie. — Page 77.

aux profondes racines sont balayés par le déluge, la plaine herbeuse se couvre de débris, l'eau inonde toute la vallée et ébranle de ses chocs retentissants les murailles rocheuses des deux bords.

Une fuite rapide peut seule sauver le voyageur surpris ; la moindre hésitation, le moindre retard, le perdraient! Ici la nature n'obéit pas à l'homme ; il a en elle un ennemi implacable! — Il y a quelques années à peine, un camp de Bédouins qui avaient planté leur tentes dans le large lit d'un torrent desséché, fut ainsi englouti tout entier par l'avalanche des eaux. Cent hommes, des milliers de chèvres périrent.

Voilà les *deugas* ou plaines basses de l'Abyssinie, dangereuses et pourtant si belles ! « Que de jours, dit un naturaliste allemand, j'ai passés dans la forêt ombreuse, couché près de la source, épiant l'oiseau multicolore aux longues plumes! Que de fois j'ai guetté dans les épais buissons le rhinocéros trapu et l'antilope aux cornes en spirales! Quelles riches moissons de merveilles attendent le naturaliste dans ces forêts vierges, en dépit des dangers qu'elles recèlent. Pour le laboureur il vaut mieux vivre sur les *kouallas* ou hautes plaines dépassant au moins 2000 mètres d'altitude, pauvres plateaux sauvages, sans arbres, fouettés par le vent. Le soleil n'y brûle pas le gazon toujours vert; la nature, moins riche, n'y engendre pas ces végétations fou-

gueuses qui créent ou cachent le péril; l'eau jaillit partout du sol; la terre, noire et féconde, paye avec usure celui qui sait l'arroser de sueur; l'air frais permet le travail; l'homme y est fort et actif; il cultive le sol, aime le repos et la paix; d'innombrables villages se pressent sur ces plateaux où la nature domptée n'admet plus les créatures fauves des forêts. Le regard n'y est pas ébloui, mais satisfait; le pays n'est qu'à demi beau, comme ses habitants brunis par les rafales et ses femmes aux formes virilisées par la fatigue. Cette Abyssinie des hauts plateaux est la véritable Abyssinie; ses habitants appartiennent à plusieurs origines, mais le climat les a modelés sur un même type et en a fait un même peuple en face de l'étranger. Aux premiers siècles de notre ère, les Abyssiniens étaient une des nations les plus avancées; le christianisme les mettait en relation, par le cours du Nil et l'Égypte, avec le reste du monde romain : mœurs, droit, civilisation, les rattachaient intimement aux autres nations de l'Europe méditerranéenne; mais depuis le jour où les progrès de l'Islam les ont isolés, ils sont restés au même point: or qui n'avance pas recule, et aujourd'hui l'Abyssinie offre au monde ce spectacle attristant de la barbarie africaine parée de la défroque vermoulue des décadences romaine et byzantine. Pauvre pays, environné d'ennemis comme un défrichement ébauché, puis





Portrait d'Oubié. (Type abyssin.) — Page 79.

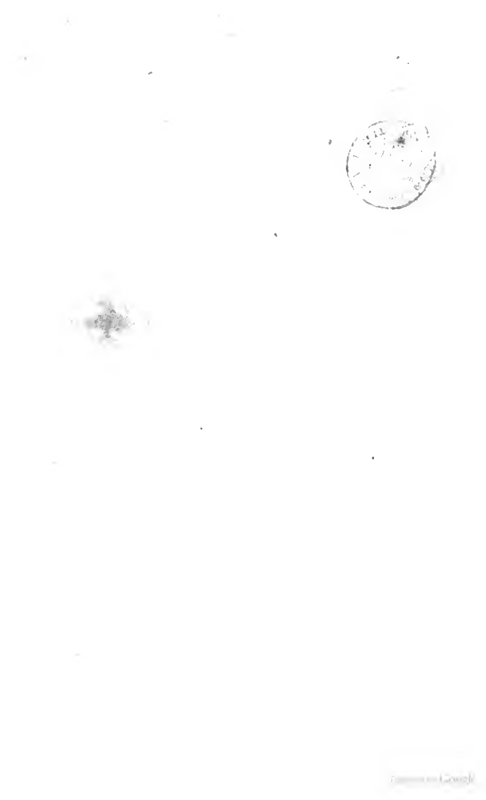
abandonné dans la forêt vierge. Au nord, là où les hauts plateaux s'abaissent par gradins pour s'abîmer enfin dans des plaines à perte de vue, habitent des nations musulmanes, les Hababs au teint clair et les gens de Barka, peuples formés en grande partie de tribus rebelles qui ont fui la haute Abyssinie; derrière eux, plus au nord, vivent les Hadoendas, vieille famille de nomades, parlant une langue inconnue des Abyssiniens; à l'ouest, sur les affluents du Nil, règne l'Égyptien, vassal des Turcs; au sud, sont les Gallas, ces Tatars de l'Afrique, moitié musulmans, moitié fétichites. Il a fallu des siècles de luttes à l'Abyssinie pour sauver de ces ennemis du dehors sa civilisation et sa foi; aujourd'hui son indépendance paraît hors de cause, mais elle doit craindre les ennemis du dedans, l'anarchie, la décadence des mœurs, de la religion, et le suicide.

« Je parle volontiers de l'Abyssinie, car l'Abyssin nous tient de près; il pense, il rêve, il aime, il hait, il sent comme nous, Européens; s'il est plus grossier, il est aussi plus simple et plus franc. Faut-il donc absolument dire : peau noire, âme noire! Non, cette haute terre d'Éthiopie est pleine de cœurs d'or! Quand le vent du soir balaie les plateaux dénudés, qu'une pluie froide tombe des nues épaisses, le voyageur égaré peut frapper sans crainte à la porte de la première cabane;

elle s'ouvrira pour lui. Entre, mendiant mort de froid! tu trouveras riant visage, feu clair, du pain et du lait chaud!

« Oui, il y a là-bas des cœurs chevaleresques, des défenseurs de la femme et du faible; le malheureux y trouve des avocats; on s'y fait des amis, lentement peut-être, mais ces amis ne vous abandonnent pas au jour du danger; malgré un relâchement plus que séculaire des mœurs et des liens du foyer, on y voit des amours fidèles, des époux heureux, des femmes qui veillent avec tendresse leur mari malade et qui souvent n'admettent pas qu'elles puissent lui survivre, des mères qui meurent de faim en tendant un morceau de pain à leurs enfants, des fils qui travaillent jour et nuit pour leur vieux père. Ce peuple, je l'affirme, a de la vaillance et du sentiment; il a aussi de la gaieté; on chante beaucoup en Abyssinie, on y danse le jour et à la lueur des étoiles; des chants et des poëmes y célèbrent le héros, le conquérant, le tueur de lions; les noces, la joie et la douleur y trouvent leur poëte et le peuple chante en travaillant.

« Comparée au reste de l'Afrique, l'Abyssinie est à la fois bien et mal partagée; elle réunit les climats les plus divers, la chaleur du sud, les froids du nord; les rivières navigables lui manquent, mais elle a de l'eau en abondance; profondément





Portrait de Sahala Silassé, roi de Shoa. (Type abyssin.) — Page 81.

imbibé par les pluies tropicales, le sol livre à l'homme de riches moissons; l'orge et le blé viennent sur les hauts plateaux; des cultures qui veulent le soleil sont l'apanage des basses plaines, où le coton croîtrait à merveille sur l'alluvion qui cache des eaux intarissables et qu'on peut irriguer en dérivant les cours d'eau de la montagne. Le climat, au moins dans la partie haute du pays, est sain et aussi favorable à l'Européen que lui sont funestes les contrées du littoral africain, dont les fièvres ont fait mourir tant de blancs.

« Le peuple de ce pays a l'esprit tourné vers l'agriculture; pourtant, si l'industrie y est encore dans l'enfance, l'Abyssinien s'habille chaudement sans recourir à l'étranger; le luxe seul se pourvoit au dehors; l'orfèvre, le maçon, le forgeron, le tourneur y exécutent des travaux dont l'ouvrier européen ne rougirait pas. L'exemp e et la concurrence manquent, mais non l'aptitude. Le commerce diminue tous les jours parce que la contrée n'est pas sûre, mais l'Abyssinien est aussi âpre et aussi habile au gain que ses frères orientaux d'autrefois et d'aujourd'hui, Juifs, Phéniciens, Arabes.

« Comme chez nous, dans le moyen âge, l'ecclésiastique et le médecin seuls savent lire et écrire, et encore toute leur science se borne-t-elle souvent à réciter les psaumes de David. D'ailleurs, l'écriture abyssinienne est fort compliquée; les

consonnes y changent de forme selon les vocales auxquelles elles s'appuient; l'alphabet comprend près de deux cents signes. La vieille langue éthiopienne, proche parente de l'arabe, et encore plus de l'hébreu, ne vit plus, comme le latin dans les langues néo-latines, que dans trois idiomes dérivés, mais elle est étudiée avec zèle par les savants et les prêtres. L'histoire nationale est cultivée, sous forme de chronique; le trésor théologique du pays se compose presque exclusivement de livres ascétiques traduits du grec, mais les théologiens sont très-forts en dialectique subtile; il ont pour méthode de tout apprendre par cœur et l'on trouve des gens qui vous réciteraient toute la Bible, du premier verset de la Genèse au dernier mot de l'Apocalypse; les discussions sur les sujets religieux sont la passion de ces byzantins d'Afrique : soldats débauchés, dames vicieuses, grands seigneurs pillards, discutent avec une égale ardeur et avec le même sérieux sur les deux natures du Christ et la diffusion du Saint-Esprit.

« C'est du reste un peuple ami du savoir. Qui sait lire lit volontiers, s'il a un livre. L'Abyssinien apprend avec une facilité inouïe et s'attache à son objet avec une incroyable persévérance. L'Européen est ardent, il fait vite et bien ce que comporte le moment, mais il perd aisément patience. Tel n'est pas le naturel de l'étudiant de Gondar,

qui passe des années entières à étudier jour et nuit avec ses professeurs, se réservant seulement quelques quarts d'heure pour courir, le soir, la ville en mendiant un morceau de pain. Quel étudiant d'Europe en ferait autant? La patience est la grande vertu éthiopienne.

« La nature a fait payer ses faveurs à l'Abyssinie en la privant de voies de communication faciles, en découpant son sol en reliefs, aussi isolés les uns des autres par de formidables dépressions que les îles d'un archipel peuvent l'être par les flots de l'Océan. En outre, il manque à ce pays des fleuves navigables débouchant dans la mer Rouge, ou des plaines qui, se prolongeant par une pente douce et égale vers les rivages de la même mer, faciliteraient la marche des chameaux et le parcours des caravanes. Dans la saison des pluies, les rivières interceptent toute relation; il faudrait un gouvernement ferme et stable pour ouvrir des routes et bâtir des ponts, tandis que les rebelles et les brigands qui trouvent leur salut dans l'inacessibilité de leurs repaires, détruisent, au contraire, les routes et font sauter les ponts que les Portugais établirent jadis sur les torrents. Sous un gouvernement fort et intelligent, le pays se prêterait à la construction de voies de communication, surtout du côté du nord où le haut plateau s'abaisse par une pente aisée.... Avec de bonnes routes fa-

cilitant l'action d'un pouvoir central, la paix renaîtrait, les soldats retourneraient à la charrue et, en peu d'années, ce pays grand comme la France doublerait ses quatre millions d'habitants que déciment des guerres civiles sans fin ni trêve. Des provinces entières sont devenues désertes[1]. »

On a souvent comparé l'Abyssinie de nos jours à l'Europe du moyen âge: droit inique du plus fort, anarchie, esprit militaire, idées morales et religieuses furent en effet jadis chez nous ce qu'ils sont maintenant à Gondar, mais notre moyen âge portait visiblement en lui les germes d'un développement futur qui ont manqué à l'Éthiopie. J'inclinerais plutôt à un parallèle entre l'état actuel de ce pays et celui de la France mérovingienne. Celle-ci, veuve de la civilisation romaine, fut tronçonnée comme l'empire d'Éthiopie l'est aujourd'hui, en de nombreux et chétifs royaumes fondés sur la violence, et impuissants, nous ne dirons pas à rendre à la société gallo-franque l'unité de lois, de foi, de mœurs et de langue qu'elle avait perdue, mais même à la tirer de l'état d'anarchie sans borne et presque sans espoir où elle agonisait avant que les épreuves suprêmes d'une lutte à mort contre les invasions Sarrazine et Odinique l'eussent galvanisée, et que la direction imprimée

1. Werner Munzinger, dans les *Mitheilungen* de 1867, n° 11.


Biblioteca
Nazionale
V. E. III
UFF. PRESTITO
NAPOLI



Portrait de Balgadda-Aréa. (Type abyssin.) — Page 85.

à ses énergies latentes par les trois grands Carolingiens eût déposé dans son sein, avec le germe d'une tradition nationale, comme un sentiment instinctif de la patrie future : *de la douce France*, ainsi que dès le onzième siècle s'exprime déjà Théroulde, le chantre de Roland.

La plupart de ces éléments féconds ont manqué à l'Abyssinie.

Pour les *Lowlanders* des Deugas, comme pour les *Highlanders* des Kouallas, la notion de patrie n'embrasse encore que les chaudes et profondes vallées, que les âpres et frais plateaux qui les ont vus naître ; tout au plus étendront-ils cette notion à la circonscription territoriale, gouvernée par le chef dont ils se reconnaissent les vassaux.

C'est en vain que, depuis le commencement de ce siècle, de ce sol, réfractaire à l'unité, a surgi une série d'individualités remarquables qui ont travaillé pour elle ; en vain que dans ce but Ouelda Silassé, Sabagadis, et le chevalesque ami des Français, Balgadda Aréa, dans le Tigray, — Sahala Silassé dans le Shoa, — Raz Haïlo, père d'Oubié dans le Samen, — Guoscho dans le Gojam et enfin Théodoros lui-même au début de son pouvoir, ont déployé de rares facultés d'hommes d'État, de législateurs, de pacificateurs ou de guerriers. Tous se sont heurtés à cet antagonisme vivace des hautes et des basses terres et

n'ont rien pu fonder dans un sol social désagrégé où la propriété, le mariage et la famille n'existent plus que de nom.

A qui voudrait suivre et approfondir le parallèle que nous indiquons, nous recommanderons la lecture du livre très-remarquable, très-soigneusement élaboré, de M. Arnauld d'Abadie : ***Douze ans dans la haute Éthiopie***, livre tout empreint de la vie, des mœurs, des passions, et — pourquoi ne pas le dire aussi — des préjugés puérils de la sénile Abyssinie. Lorsque l'auteur nous apporta ce volume, nous avions justement sous les yeux les chroniques de Grégoire de Tours et de Frédégher, et nous passâmes de ces vieilles annales à l'œuvre toute récente de notre contemporain par une transition si facile, qu'il ne nous sembla pas avoir changé de thèmes, de scènes et de personnages historiques.

CHAPITRE IV.

LE FLEUVE BLANC.

CAILLAUD.

1819 — 1822

Méhémet-Aly. — Son but en envoyant une armée dans les régions du haut Nil. — M. Caillaud, adjoint à l'expédition comme ingénieur des mines. — Le Nil Blanc. — Les mines d'or. — Les ghrazias. — La contrée entre les deux Nils. — Ses habitants. — Avortement et catastrophe finale de l'expédition.

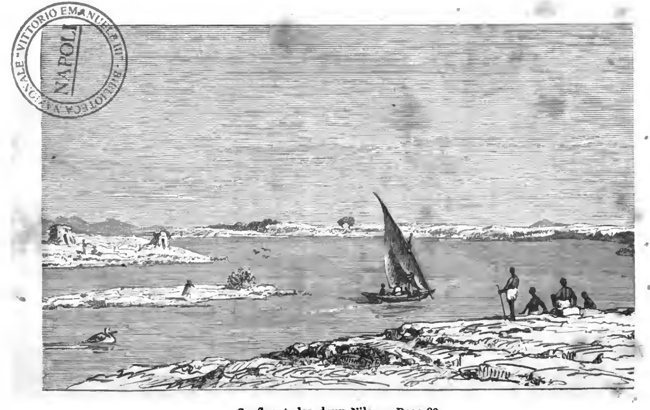
En 1821, Méhémet-Aly, maître incontesté de l'Égypte, au nom de la *Sublime-Porte*, mais aspirant à l'indépendance et rêvant, tantôt la création d'une nationalité arabe, tantôt la résurrection de l'empire des Pharaons, Méhémet-Aly tourna ses regards vers la haute Nubie, le Sennâr et les pays inconnus d'au delà, et crut trouver dans la conquête de ces régions les bases élémentaires de ses grands desseins : des escla-

ves innombrables pour en faire des soldats et d'inépuisables trésors dans les mines que la renommée plaçait dans les districts inexplorés du Fertit et de Fazogl. Sous prétexte de mettre un terme aux incursions que les débris des Mamelouks, réfugiés à Dongola, risquaient de fois à autre sur les confins égyptiens, le pacha réunit un corps d'armée dans le Saïd, le munit de tous les moyens de transport, de tous les approvisionnements d'armes et de vivres que ses rapports avec l'Europe mettaient à sa disposition, le plaça sous le commandement d'Ismaël, son fils de prédilection, et lui donna à soumettre les deux rives du Nil au-dessus de l'Égypte!

Un Français qui, depuis quelques années, s'était fait remarquer comme antiquaire et géologue en explorant les oasis de la Libye et des côtes de la mer Rouge, M. Caillaud, de Nantes, fut adjoint à l'expédition en qualité d'inspecteur des travaux des mines à ouvrir et d'essayeur de leurs produits.

Grâce à ce concours de circonstances, notre compatriote, sans trop de fatigues et de périls, put remonter le cours du fleuve à travers les deux Nubies, suivre et décrire pour la première fois les détours immenses qu'il décrit au sud, à l'est, et au nord de Dongola, retrouver entre l'Abiad, le Tacazze et l'Azrek, la prétendue île de Méroé et les ruines de l'antique cité de ce nom, et enfin





Confluent des deux Nils. — Page 89.

trancher définitivement, entre le Nil d'Abyssinie et celui du Soudan, la question de prééminence.

Ce qui suit est tiré textuellement de sa relation, aujourd'hui assez rare[1].

« Le 27 mai, nous n'étions plus qu'à quelques heures de l'embouchure du fleuve Blanc : ce jour fut pour moi un des plus beaux de mon voyage. Après deux heures de marche, nous arrivâmes au confluent du Bahr-el-Azrek avec le Nil Blanc. Ici, ce fleuve est étroit, n'ayant guère que cinq à six cents mètres de largeur. Il vient du S.-S.-O. et son courant est bien plus rapide que celui du fleuve Bleu. Nos guides me dirent que le fleuve Blanc s'élargit vers le sud, et que cette branche est reconnue par les indigènes pour être plus considérable et plus étendue que l'Azrek. Plus tard, l'expédition du prince ayant poussé jusqu'à Dinka, je pus m'assurer de ce fait; telle était aussi l'opinion des auteurs anciens. On peut donc regarder aujourd'hui comme certain que les sources vues par Bruce en Abyssinie, et qu'il a prises pour les sources du Nil, sont, en dernier résultat, celles du fleuve Bleu. En effet, selon les renseignements nombreux que j'ai obtenus sur le cours du fleuve Blanc, tous d'accord avec cer–

1. *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au delà du Fazogl, à Syouah et dans les cinq oasis*, 1819-1822, par Frédéric Caillaud, de Nantes. 4 vol. in-8° avec atlas in-folio.

taines cartes des anciens et même avec celle de Danville, il n'est pas douteux que son cours s'étend dans l'ouest et non dans l'est comme Bruce l'a indiqué, pour donner plus de vraisemblance à son assertion erronée. Le vrai Nil est le fleuve Blanc, dont le cours, très-étendu, prend, suivant toute probabilité, son origine dans les montagnes de la Lune.

« La pointe de terre où s'opère le confluent des deux fleuves forme l'extrémité nord de la presqu'île du Sennâr (son nom de Ras-el-Gartoum ou el-Khartoum est aujourd'hui celui d'une grande ville, chef-lieu du Soudan égyptien). Ce n'était qu'une plage isolée, sans un être, sans un buisson, lorsque je la parcourais pour y observer les courants des deux fleuves. Celui du fleuve Bleu a bien moins de rapidité; il est en outre bien plus étroit que le premier. Je fis puiser de l'eau dans l'un et dans l'autre, puis, en les comparant, je crus trouver en effet que l'eau du fleuve Blanc est un peu laiteuse, comme je m'en suis assuré plus tard. Le fleuve Bleu, dans les régions du sud, coulant en général sur un fond de roche, doit à sa limpidité son nom de Bleu; le fleuve Blanc, au contraire, roule probablement ses eaux dans un lit argileux.

« Le 1er juin, l'expédition s'étant dirigée à l'ouest dans la vallée du Nil Bleu, je crus devoir

profiter de cette occasion pour remonter ce fleuve jusqu'aux confins de l'Abyssinie.

« Un matin, j'entrai dans un bois pour y surprendre quelques animaux; j'y vis beaucoup de singes, les traces fraîches de l'éléphant, des pintades et divers oiseaux à beau plumage, mais ne poussant que des cris aigus. Depuis les Pharaons, peut-être, aucune barque n'avait déployé ses voiles sur le fleuve où je naviguais; ce n'était pas sans une douce satisfaction que je voyais la mienne devancer toutes les autres et lutter contre les vents dans des parages où les regards d'aucun Européen n'avaient encore pénétré! J'éprouvais aussi une émotion involontaire en contemplant ces arbres vainqueurs du temps et que la vieillesse n'a point courbés; ces bois épais, dont l'éternel feuillage n'offrit jamais au voyageur son ombre tutélaire contre les rayons brûlants du soleil; ces fourrés inaccessibles, où le pasteur ne conduisit jamais ses troupeaux. La nature brute et sauvage respire seule au milieu de cette végétation sans cesse renaissante; les acacias, les nebkas, les heglygs, les arbres morts eux-mêmes, enlacés dans les circonvolutions inextricables des lianes, ne forment qu'un massif compacte de verdure, à travers lequel quelques sentiers, à peine praticables, permettent de se faire jour. Le choc de nos rames et le bouillon-

nement des eaux que notre barque déplaçait, jetaient l'alarme et une terreur inconnue parmi les habitants du fleuve : les crocodiles, qui depuis si longtemps déposaient en paix leurs œufs sur ses bords solitaires, rentraient précipitamment dans son sein; les hippopotames, agités et inquiets, nageaient en troupes autour de nous et, par leurs mugissements, semblaient nous reprocher d'être venus troubler le calme de leurs demeures. Les perruches, les pintades, les ibis et nombre d'oiseaux remarquables par leur parure variée, faisaient entendre leurs cris assourdissants; les singes, gesticulant et gambadant sur les arbres, les hyènes, les onagres, les girafes, les éléphants et divers autres quadrupèdes, se montraient à droite et à gauche du fleuve. Mais l'explosion de la poudre, dont le bruit frappait pour la première fois leurs oreilles, les faisait fuir, pleins d'épouvante, dans les retraites impénétrables que la nature leur a ménagées. Enfin, le spectacle qui se développait ici était entièrement nouveau pour nous : le fleuve charriait des bambous, de l'ébène, du gaïac et d'autres bois précieux; j'y voyais des coquillages d'espèces inconnues; ses bords étaient couverts de plantes, d'arbres, d'insectes et autres productions, qui avaient jusqu'alors échappé aux investigations des naturalistes. De quel côté l'observateur tour-

nera-t-il ses regards? tout l'attire, tout l'intéresse; la nature a semé sous ses pas, avec profusion, des richesses encore vierges : le climat, le sol, les habitants, les végétaux, dans cette contrée, ont une physionomie distinctive.

« Mais le pacha avait d'autres préoccupations que celles qu'inspirent la contemplation et l'étude de la nature.

« Le 20 juin, il prit trente hommes d'escorte, son maître mineur et moi, et nous allâmes aux mines du torrent d'Abqoulgui. Je dispersai quelques ouvriers sur divers points, et leur fis ouvrir de nouvelles excavations; j'en occupai d'autres à continuer celles qui étaient commencées; on m'apportait les terres au bord de l'eau où je les lavais : chaque opération me fournissait quelques molécules d'or. Le pacha, impatient de n'en point voir paraître de gros morceaux, se dépitait et parlait déjà de décamper bien vite; il avouait que ce que je lui avais prédit commençait à se réaliser. Les Turcs prirent des sébiles, et tous, à mon exemple, se mirent à laver le sable : mais sans doute ils s'y prenaient mal, car, moins heureux que moi encore, ils vidaient leurs jattes sans y trouver même un atome de ce métal tant désiré. Les puits que je voyais ici étaient si peu de chose que je supposai qu'il devait y en avoir de plus considérables, et que j'engageai le pacha à en ordonner la

recherche. Comme aucun de nos guides ne connaissait bien le pays, le prince conçut le projet d'envoyer des troupes à la poursuite des nègres, pour obtenir de ceux que l'on prendrait des renseignements qu'il était presque impossible de se procurer sans cela. Nous revînmes de bonne heure au camp. Ce jour-là, une centaine de Turcs s'étaient réunis pour aller en maraude dans les environs; il fallait bien qu'ils se procurassent par la violence des moyens de subsister, puisqu'on n'avait fait aucune distribution de vivres depuis le départ de Sennâr. A une lieue du camp, ils trouvèrent un village où ils n'aperçurent d'abord que quelques nègres sur lesquels, se croyant en force et tentés par la vue de quelques bestiaux, ils fondirent avec impétuosité. Tout à coup il en sortit des cabanes une foule d'autres. Les maraudeurs s'étaient trop avancés pour reculer; ils firent bonne contenance et tirèrent sur cette nuée de pauvres gens. Plusieurs de ces derniers, qui avaient des javelines, accoururent bravement les lancer sur leurs injustes agresseurs, et s'enfuirent ensuite avec la rapidité de l'éclair. Les Turcs ramenèrent au camp le soir quelques bestiaux et du dourah: trois des leurs avaient été tués; une vingtaine de nègres étaient restés sur la place.

« Le 21, le pacha envoya de ce côté quatre cents hommes commandés par Haggi-Hammed, un de ses

lieutenants; ils trouvèrent les nègres, qui opposèrent une assez vigoureuse résistance. Cinquante restèrent au pouvoir des Turcs; il y en eut autant de tués : on sut plus tard que ceux qui s'étaient enfuis, ayant gagné une montagne où ils se croyaient en sûreté, y furent pris le même jour par une troupe de Gallas. Ceux-ci étaient sans cesse à la poursuite des malheureux nègres de ces contrées, et dans ce moment ils ne se trouvaient qu'à cinq ou six lieues du camp d'Ismâyl. Cette circonstance sembla lui faire ouvrir les yeux : depuis longtemps nous étions dans le voisinage de l'Abyssinie sans que le pacha eût daigné y envoyer une ambassade; les Abyssins, ignorant les intentions du prince, pouvaient lui faire payer cher cette négligence. Les méliks Dourârs et celui du Fazogl vantaient beaucoup la valeur des Abyssins avec lesquels ils avaient eu des guerres à soutenir. Nous ne pouvons mieux comparer leur nombre, me disaient-ils, qu'à celui des arbres dont vous voyez toute l'étendue du pays couverte. Ils sont armés de fusils à mèche. Connaissant la faiblesse des moyens que les nègres peuvent leur opposer, ils viennent les surprendre la nuit, et toujours le succès couronne ces attaques.

« Je parlai au prince de ces particularités, et je lui dis en même temps que ce serait pour moi, une grande satisfaction, s'il me permettait d'ac-

compagner ses ambassadeurs, au cas où, comme je le pensais, il se déciderait à en envoyer. Il se récria hautement sur l'inconvenance d'une pareille démarche, qui ne pouvait entrer dans ses vues. Si par la suite le pacha se fût maintenu et fortifié dans la haute Nubie ou le Kordofan, et qu'il eût conquis le Darfour, comme il en avait le projet, je n'aurais pas été étonné de le voir un jour, aveuglé par l'ambition de nouvelles conquêtes, porter ses armes en Abyssinie; ce qui eût amené infailliblement sa perte.

« J'ai dit qu'Haggi-Hammed avait été chargé d'une expédition. Il revint le soir avec cinquante prisonniers, quelques bestiaux et une bonne provision de dourah. Il y avait parmi ces prisonniers des femmes de tout âge; ils étaient tous attachés à la queue des chevaux et traînés dans la poussière; ces malheureux, dévorés par la soif, poussaient des cris lamentables et demandaient de l'eau. On les conduisit tout près de ma tente et je fus assez heureux pour en soulager quelques-uns, en les faisant boire moi-même; car les hommes avaient les mains liées derrière le dos, et ils étaient séparés de leurs femmes : celles-ci, par leur jargon et par leurs gestes, me comblaient de remercîments; l'une d'entre elles, voyant que les soldats les dépouillaient de leurs parures de verroterie, détacha son bracelet et me le mit aussitôt

dans la main, pour reconnaître le service que j'avais rendu à son mari en lui donnant un peu d'eau. Ces femmes portaient un petit morceau de toile de coton autour des hanches; c'était leur seul vêtement. J'en remarquai une qui avait un cercle d'étain passé dans les narines : une plaque, qui y était suspendue, lui couvrait la bouche; une autre plaque du même métal, suspendue à la lèvre inférieure, lui couvrait en partie le menton. Les hommes, comme ceux d'Agarô, portaient au bas des reins une peau de chèvre, attachée par devant. L'un d'entre eux me confia qu'il était venu chaque soir rôder autour du camp pour voir ce que faisaient les soldats dans leurs tentes. Ainsi ces nègres, avec un peu d'audace et de résolution, auraient pu nuitamment fondre à l'improviste sur nous, et avoir bon marché d'un ennemi que ses armes seules rendaient redoutable pour eux. Cette idée faisait frémir; et cependant, toute mesure de précaution et de vigilance pour la garde du camp pendant la nuit continuait à être complétement négligée. Il se trouvait parmi les prisonniers un chef de tribu; il était vêtu d'une chemise, unique marque de sa dignité. Le pacha, usant de politique, affecta de le bien traiter; il le fit couvrir d'un guibeh ou doliman de serge rouge; ce costume, dont la couleur éclatante tranchait sur le noir de sa peau,

parut si étrange aux yeux de ses compatriotes, qu'ils auraient ri de bon cœur, si le souvenir de leur triste position le leur eût permis; les femmes surtout semblaient s'amuser de le voir accoutré de la sorte. Quant au pauvre cheykh qui était l'objet de cet honneur insigne, on devinait à sa contenance qu'il eût infiniment mieux aimé garder sa chemise sale.

« Ismâyl le questionna devant moi sur les lieux où les habitants du pays allaient chercher l'or, sur la quantité et la grosseur des morceaux qu'ils en recueillaient. Pour qu'il ne lui prît pas envie de dissimuler, il le prévint que, s'il ne lui disait pas la vérité, il lui ferait sans rémission trancher la tête, dès qu'il aurait acquis la preuve de son imposture. Cet homme, tout tremblant, ramassa à terre des graviers de la grosseur d'un haricot, et, les montrant au prince, il lui dit que, lors de la saison des pluies, ils trouvaient quelquefois des pépites de ce volume, dans les creux qui existent dans le lit ou sur les bords des torrents; mais qu'en général ils se procuraient ce métal en poudre, par le lavage des sables dans les jattes que nous avions vues. Il indiqua divers endroits réputés dans le pays pour être les plus favorables à ce genre de recherches. Ismâyl remit au lendemain à les visiter. Le 23 janvier, le chef nègre nous conduisit sur un autre point du tor-

rent d'Abqoulgui. D'après mon conseil, le pacha fit conduire avec nous quelques autres nègres, afin de voir de quelle manière ils s'y prenaient pour le lavage des sables. Nous passâmes là les trois quarts de la journée en recherches, et elles ne furent pas plus fructueuses que les précédentes; mais je ne vis pas sans beaucoup d'intérêt l'intelligence que nos nègres mettaient dans leurs opérations, et la dextérité avec laquelle ils maniaient leurs sébiles ou creusaient des puits en se servant de simples pieux de bois : le fer, trop rare et trop cher chez eux, n'était employé que pour des outils à fendre ou pour faire quelques objets de parure, tels que bagues et bracelets. Le 24, le chef nègre proposa de nous mener dans un autre lieu plus éloigné, d'où les indigènes retiraient aussi de l'or. Le pacha y consentit; mais il résolut de faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire de profiter de l'occasion pour tenter de capturer encore quelques nègres. En conséquence, il prit avec lui quatre cents hommes de cavalerie, les seuls qui fussent encore propres à faire un bon service, et nous nous dirigeâmes dans le nord-est. Les prisonniers qui devaient nous guider dans nos recherches avaient le cou emboîté dans des fourches de bois, dont l'extrémité était tenue par des Turcs à cheval. Ces malheureux, meurtris par les secousses que leur donnaient

leurs farouches conducteurs, auraient préféré la mort à ce traitement cruel : dans leur désespoir, ils se jetaient par terre, et, s'obstinant à ne plus marcher, demandaient comme une faveur qu'on leur ôtât la vie. Mais leurs bourreaux, loin d'éprouver quelque émotion, les frappaient à coups de plat de sabre, jusqu'à ce qu'ils se remissent sur pied.

« Le sol ne présenta qu'une suite de coteaux couverts d'arbres divers, parmi lesquels je distinguai une espèce de sycomore portant une feuille excessivement grande. Des torrents multipliés rendaient notre marche extrêmement pénible. Nous traversâmes plusieurs villages, tous abandonnés; la plupart sont entourés d'une palissade circulaire de trois mètres de hauteur, de deux d'épaisseur, et formée de gros bois qui la rendent très-solide: on ne communique dans l'enceinte que par une seule petite porte d'un mètre cinquante centimètres de hauteur; ils y renferment leur bétail. Ces remparts servent à les protéger contre les attaques des animaux féroces, et celles, non moins redoutables, de leurs persécuteurs les Abyssins et les Gallas, qui viennent assez souvent en force les surprendre la nuit et les enlever, malgré toutes ces précautions.

« Après trois heures de marche, nous arrivâmes à d'autres villages semblables, dont les habitants

avaient aussi pris la fuite : les Turcs satisfirent ici leur rage en brûlant, comme de coutume, tout ce qu'ils ne purent emporter, et nous revînmes sur nos pas. Le pacha avait des accès de fièvre depuis plusieurs jours, cette course infructueuse ne fit qu'accroître son malaise. A moitié chemin du camp, nous nous arrêtâmes sur les bords d'un petit torrent où l'on avait creusé, dans une argile verdâtre, quatre puits circulaires, de trois mètres de circonférence sur quatre et six de profondeur; le lit même du torrent était rempli de petites excavations superficielles dans lesquelles, quand les eaux sont retirées, on trouve souvent quelques pépites d'or. Le chef nègre quitta son beau doliman rouge, et descendit dans quelques-unes de ces excavations; il remonta bientôt avec deux poignées seulement d'argile, et me les montra, en me disant qu'il était sûr d'y trouver de l'or. Pour parler avec tant de confiance, il fallait que l'expérience lui eût appris à quelle profondeur se trouvait la couche argileuse qui contenait ordinairement ce métal. En effet, après avoir lavé son sable avec une agilité et une adresse extrêmes, il nous fit voir quelques paillettes d'or, mais point de gros morceaux. Le pacha était d'une humeur détestable, et le dépit se peignait sur son visage.

« Le 26, j'allai avec lui soumettre à de nouveaux essais les sables aurifères : le résultat n'en fut ni

plus ni moins fructueux qu'auparavant. Le 27, le pacha, voulant profiter de l'arrivée des troupes qui étaient venues fort à propos renforcer les siennes, résolut de tenter une excursion dans les montagnes de Fâdoqah, à une journée de marche au nord d'Abqoulgui. Le détachement était composé de cinq cents Bédouins et Osmanlis. Les Bédouins montèrent à l'assaut avec intrépidité; mais les Osmanlis, ou manquèrent de courage, ou gravirent les pentes avec tant de lenteur que les Bédouins, exposés seuls à la chute des pierres et des lances que les nègres faisaient pleuvoir, se virent forcés de se replier: cependant les Osmanlis s'étant enfin réunis à eux, ils remontèrent ensemble. Il n'était plus temps; les nègres avaient pris la fuite. Le 29 janvier, de retour au camp, les Bédouins ramenèrent dix esclaves; ils se plaignirent amèrement de la lâcheté des Osmanlis. Le pacha fit infliger à plusieurs la bastonnade, sans user cependant d'une sévérité que sa position critique ne lui permettait pas de déployer. Le lendemain, quoique affaibli par la fièvre qui ne le quittait point, il voulut aller lui-même sur ces montagnes, et se mit à la tête de douze cents hommes: mais, comme il était facile de le prévoir, les nègres ne l'avaient point attendu. La troupe revint avec quarante esclaves seulement; la plupart étaient des femmes avancées en âge, et des vieillards dé-

crépits qui n'avaient pas pu ou qui n'avaient pas cru nécessaire de prendre la fuite. On ne voyait pas trop, en effet, ce que les Turcs pourraient faire de ces spectres; mais comme on leur avait promis une piastre d'Espagne par tête de nègre, peu leur importait que ceux qui leur tombaient dans les mains fussent valides ou non.

. . . .

« Les nègres du grand pays de Bertât sont généralement bien faits, forts et vigoureux. Plusieurs d'entre eux paraissent issus d'un sang étranger, allié peut-être à celui des Foungis; ceux-là ont les cheveux plutôt bouclés que crépus, une belle physionomie, point de grosses lèvres, ni le nez épaté. Les indigènes proprement dits, quoiqu'ils aient les cheveux crépus, cotonnés, le nez épaté, les lèvres épaisses, caractères propres à la race nègre, n'ont pourtant pas les os de la pommette aussi proéminents que chez les nègres de l'Afrique occidentale, sous les tropiques. Ces idolâtres sont indociles et belliqueux; on ne doit pas toutefois en conclure qu'ils sont naturellement cruels et féroces, comme auraient pu le faire croire quelques actes de vengeance, exercés contre les Turcs. La guerre aussi atroce qu'injuste que ceux-ci leur faisaient, ne permettait pas qu'on pût se faire une idée nette des mœurs habituelles de ces hommes poussés au désespoir. Je suis au contraire porté

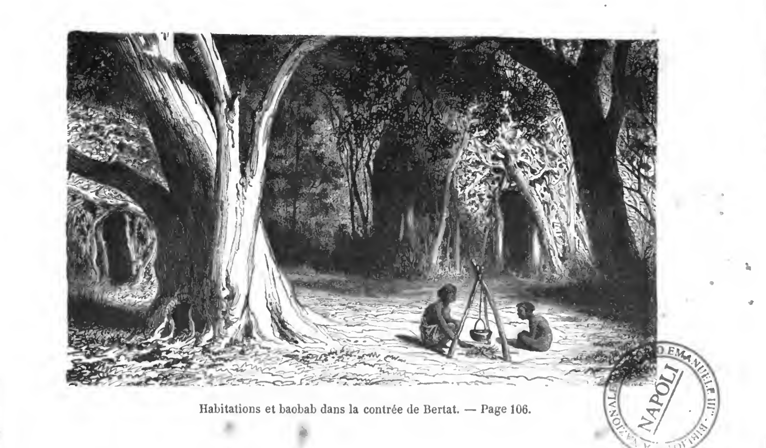
à les croire hospitaliers et pacifiques; ce qui me le persuade, c'est l'union dans laquelle ils vivent sur leurs montagnes avec des Arabes musulmans, et même, dit-on, avec quelques Abyssins qui y sont restés à la suite d'invasions antérieures. J'ai trouvé en effet, en parcourant leurs cabanes, des qarahs ou vases faits avec des calebasses, sur lesquels étaient insculpées des croix chrétiennes. Quant aux nègres du fleuve Blanc, ils passent pour être cruels et perfides. Ces diverses peuplades diffèrent dans leurs croyances religieuses; la plupart adressent leurs hommages et leurs prières à la lune; quelques uns font du soleil l'objet spécial de leur culte, et ne regardent la lune que comme son fils; partageant sur ce point, à ce qu'on assure, l'opinion des Gallas. Mais la lune est le plus généralement adorée, parce que sa douce lumière leur paraît bien préférable aux feux brûlants du soleil. Ce qui étonne ces hommes simples et dont ils ne sauraient se rendre compte, c'est de voir passer alternativement le disque lunaire de la forme ronde à celle d'un croissant. C'est cette dernière forme qu'ils donnent souvent à leurs casse-têtes; j'en ai rapporté un de ce genre. Ils révèrent aussi de prétendus prophètes ou saints personnages. A la montagne de Kilgou, par exemple, les habitants n'avaient qu'un cri pour invoquer leur grand Abdal-Kâder, à qui ils

attribuent le pouvoir de faire tomber ou cesser les pluies : le baobab est aussi en plusieurs lieux l'objet d'un culte particulier. Il est vrai que cet arbre, par ses proportions colossales et ses formes étranges, offre quelque chose de surnaturel, bien capable d'inspirer des idées superstitieuses à des hommes ignorants et grossiers. Ils immolent des brebis sous son ombre et les suspendent à son tronc ainsi que des vases pleins d'eau. Je vis à Kilgou un de ces arbres, dans lequel étaient fichées une grande quantité de chevilles où les dévots venaient attacher leurs pieuses offrandes. En face s'étendait une aire en argile battue, où ils se prosternaient pour adresser des vœux à leur fétiche. Je voulus moi-même rendre à ma manière un hommage durable à cette divinité végétale, et je gravai mon nom sur son écorce. La polygamie existe parmi ces nègres ; la coutume les autorise à prendre autant de femmes qu'ils ont de bœufs et de vaches. Les plus riches d'entre eux donnent pour dot à leurs filles deux vaches et dix moutons ; plusieurs de ces derniers animaux sont consommés dans le festin de noce. Une vache, deux moutons et une pièce de toile sont ce qu'on peut apporter de moins en mariage. Les formalités de l'union conjugale ne sont ni longues ni compliquées : toute la cérémonie se réduit à un repas de famille. Il est d'usage que les nouveaux ma-

riés se frottent le corps pendant plusieurs jours, avec un mélange de graisse et d'ocre rouge, en plus grande quantité qu'à l'ordinaire. Lorsqu'une personne meurt, les parents et les amis, après avoir sangloté longtemps en chœur, pétrissent de la graisse et de la terre rouge, et en barbouillent le défunt de la tête aux pieds. Si c'est un homme, on lui rase la barbe, et quelquefois on l'épile entièrement. On l'ensevelit ensuite dans un linceul, en laissant les pieds à découvert, et on l'enterre dans une fosse profonde tout près de sa maison.

« L'époque de la récolte du dourah est solennisée par des fêtes et des repas communs, où chacun apporte son plat. On élève des mâts décorés des prémices de ce grain, et l'on adresse aux astres des prières d'actions de grâce.

« Les habitants de ces contrées n'ont point, comme au Sennâr, l'habitude de se faire taillader la peau dans certaines maladies; mais ils ont recours à la cautérisation par le feu. J'ai vu des nègres du Qamâmyl qui avaient toute la partie antérieure du corps empreinte de cicatrices rondes, qui provenaient de l'application d'un anneau de fer rouge; ils prétendent que ces brûlures les préservent d'infirmités. Je n'ai point remarqué de marques de cette nature parmi les femmes. Sujets à la majeure partie des maladies du Sennâr, ces nègres



Habitations et baobab dans la contrée de Bertat. — Page 106.

sont en outre affectés d'affections cutanées très-nombreuses; la petite vérole fait même parmi eux plus de ravages que parmi les civilisés. Comme au Sennâr aussi, la brûlure par le fer rouge est le reméde à tous leurs maux. Ils supportent patiemment toute espèce de souffrances. Hommes et femmes ont l'habitude de fumer : leurs pipes sont d'une capacité telle, qu'elles pourraient contenir jusqu'à trois onces de tabac. La danse des négresses a tous les caractères de celle des autres races de nègres connues : elles battent fortement le sol du pied, se frappent dans les mains, sautent sur un pied, puis sur l'autre, les jambes rapprochées, plient les jarrets, s'élèvent de terre en poussant un cri, et imprimant à leurs hanches des mouvements désordonnés. Les hommes les accompagnent avec une espèce de lyre pareille à celle des Barâbrahs. J'ai rapporté du mont Kilgou un de ces instruments. Ils ont des cordes à boyaux assez artistement préparées.

La principale nourriture des nègres du Bertât est le dourah : ils en font des galettes et une bouillie épaisse qui ressemble à la *polenta* des Italiens; mais il faut que ces pâtes aient fermenté et pris un fort goût d'aigre, sans cela ils ne pourraient les manger. Ils y mettent un peu de graisse, et parfois les arrosent de lait aigre; ils y incorporent souvent aussi du miel et des fruits

de baobab concassés dont la saveur aigrelette en relève l'insipidité. Ils consomment de la viande de bœuf domestique et sauvage, de mouton, de girafe et d'éléphant; elle leur est apportée en grande partie par les Arabes voisins. Cette viande, dégraissée, coupée par petits morceaux, séchée au soleil, se colporte ainsi dans des sacs de peau appelés *kirbehs*, où on la conserve un et deux mois. Lorsqu'un indigène veut entreprendre un voyage, il fait frire dans de la graisse une quantité de ces morceaux suffisante pour tout le temps qu'il doit durer. Cette viande, en vieillissant, contracte un goût de corrompu; mais cela ne les empêche pas de la manger. On prépare beaucoup de ces *conserves* au Fazogl. Les nègres mangent parfois de la chair fraîche, surtout celle des agneaux; ils n'en font jamais cuire le foie, le cœur, les rognons, ni même les côtelettes, qu'ils prennent grand plaisir à ronger à belles dents. Ils se régalent aussi des intestins de ces jeunes animaux. Les nègres des districts plus occidentaux, lorsqu'ils viennent à manquer de dourah, mangent les sommités ou épis d'une espèce de panis qui croît spontanément et qu'ils ont coutume d'employer pour couvrir leurs huttes. Tous ont un goût décidé pour tout ce qui est acide : aussi trouvent-ils excellents les fruits du baobab, qu'ils nomment *qongles*, et les gousses fraîches



de tamarin. Ils comptent encore parmi leurs aliments une grosse racine tuberculeuse ou patate nommée par eux *el-gaïth*, et tay en arabe; ils la font bouillir. Ces tubercules ne se trouvent pas en abondance; ils ont la pellicule noire, et sont d'un blanc de lait à l'intérieur; ils sont très-farineux et d'une saveur très-agréable.

« On leur apporte de l'Abyssinie de la racine de gingembre, qu'ils aiment beaucoup à mâcher; ils ont assez souvent aussi dans la bouche des clous de girofle, que leur fournissent les Arabes. Leurs femmes s'en font des colliers; j'en ai rapporté un. Comme dans les pays au nord, ils font fermenter le dourah pour en obtenir une boisson; mais ils n'y consacrent que fort peu de ce grain, dont la quantité qu'ils recueillent suffit à peine à la nourriture de la population, qui paraît être très-féconde, comme toutes celles qui ont à lutter contre la misère.

« J'ai déjà dit que les femmes, plus pudiques ici que sur d'autres points de ces régions, couvrent leur nudité d'une espèce de jupe qui leur descend jusqu'aux genoux. Les hommes ne connaissent point ce sentiment de honte naturelle; ils vont entièrement nus, car la peau de chèvre ou de mouton qu'ils s'attachent au bas des reins paraît avoir uniquement pour but de garantir leur épiderme du contact de la terre ou des rochers sur

lesquels ils s'asseyent. Ils ont l'habitude de marcher pieds nus, et portent rarement des sandales. Hommes et femmes se percent les narines pour y mettre quelques chevilles de bois : ils ont aussi de gros boutons d'ivoire fixés par une forte cheville dans les cartilages de leurs oreilles. J'ai rapporté de Qamâmyl un de ces boutons. Les femmes se fichent aussi à travers les narines des brins de paille d'un et deux pouces de long. Ces bonnes gens prétendent, et fondent cette opinion sur une expérience héréditaire, que le soin qu'ils prennent d'entretenir par l'introduction de corps étrangers les trous qu'ils se font au nez, aux oreilles et aux lèvres, leur est conseillé comme un préservatif utile à leur santé. La première fois que je vis une négresse ainsi enjolivée, je crus que le vent lui avait collé une longue paille sur le visage, et j'avançais complaisamment la main pour l'en débarrasser, lorsque je m'aperçus de ma méprise, qui lui parut fort plaisante, car elle se mit à éclater de rire. Les femmes, celles des chefs surtout, ont la poitrine couverte de colliers de verroterie : elles tissent des ceintures et des bracelets avec des perles de la même espèce et de diverses couleurs nuancées avec beaucoup de goût. Quelques-unes portent au cou un coléoptère desséché qui rappelle le scarabée égyptien. Elles ont aussi des bracelets en fer, et

se garnissent les doigts d'anneaux du même métal. Des hommes portent parfois en manière de hausse-col, soit comme ornement, soit pour tout autre motif que j'ignore, deux morceaux de peaux recouverts d'un fil de fer battu et plat, tourné en spirale sur leurs bords; l'un de ces morceaux pend sur la poitrine et l'autre sur la nuque.

« La lance, comme je l'ai dit, est la principale de leurs armes offensives. Elle ressemble beaucoup à celle des anciens Égyptiens, telles qu'on les voit dans leurs bas-reliefs. Les nègres font la hampe des leurs avec une tige de bambou très-légère, de cinq à six pieds de longueur : ces lances, attendu la rareté du fer, sont souvent garnies d'une corne droite bien pointue. Ils ont de plus un casse-tête en bois dur, qu'ils portent à la ceinture : il est plus ou moins bien façonné, et ils y figurent quelquefois des croissants. J'en ai rapporté plusieurs des nègres de Kilgou et de Tâby. Il y a aussi d'autres casse-têtes armés d'un tranchant en fer; leur forme recourbée donne la facilité de les suspendre aux arbres et aide celui qui les porte à s'accrocher en gravissant les montagnes. Cette arme, rare chez les nègres, est familière aux Arabes nomades du Bouroum, et on la retrouve aussi figurée dans les monuments de l'antique Égypte. Ils ont des boucliers en losange, pareils du reste à ceux des Sennâriens : ils sont en

peau de girafe. La trompette guerrière au son de laquelle ils se rallient est une espèce de cornet à bouquin droit et recouvert de peau. J'en ai rapporté une, trouvée au mont Tâby. Ils font aussi usage d'un sifflet recouvert d'une peau de serpent. La fronde est encore une de leurs armes. Dans les guerres qu'ils se font de peuplade à peuplade, ils se présentent au combat avec deux ou trois lances dans la main gauche : rarement ils jettent la troisième avant d'en avoir ramassé une de l'ennemi. Si c'est en plaine que les deux partis se rencontrent ils courent les uns sur les autres, et prennent en marchant des postures bizarres : ils écartent à chaque instant les jambes, sautent, ploient les jarrets avec agilité; enfin leur pas de charge a tous les caractères d'une danse grotesque. Lorsqu'ils se jugent à une distance convenable, ils mettent un genou en terre, se couvrent de leurs boucliers, et lancent leurs javelots en poussant un cri, puis ramassent ceux que l'ennemi a fait pleuvoir sur eux en même temps. L'action s'anime, les lances volent; elles sont reçues et renvoyées de part et d'autre, et, si je puis m'exprimer ainsi, font la navette. Quand il n'est plus possible de ramasser les lances sans mettre de la confusion entre eux, et que la victoire est encore indécise, ils saisissent leurs casse-têtes, les chefs leurs sabres à deux tranchants, s'ils en

ont; la lutte s'engage corps à corps, et c'est à qui assenera les plus furieux coups. Dès que les femmes, spectatrices du combat, s'aperçoivent que ceux de leur parti ont le dessous et que de plus grands efforts seraient inutiles, elles se précipitent sur eux et les engagent à se rendre. Alors les vainqueurs emmènent hommes, femmes et enfants, et vont les vendre aux nomades contre des bestiaux. Quant aux Gallas, leurs ennemis naturels, ils ne leur font aucun quartier; et même, avant de tuer ceux qui tombent vivants entre leurs mains ils leur font subir cette mutilation dégoûtante par laquelle les guerriers de l'antique Égypte déshonoraient leurs victoires sur des peuples moins civilisés qu'eux, et dont ils paraissent avoir répandu la honteuse pratique dans toutes les parties du bassin du Nil où ils ont porté leur domination ou leurs armes. On voit sur un bas-relief du temple de Médynet-Abou, datant de la 20e dynastie[1], les vainqueurs occupés à faire le dénombrement de ces trophées sanglants enlevés aux cadavres de leurs ennemis. Aujourd'hui, comme on sait, les Turcs, mieux policés, mais non moins féroces néanmoins, constatent par des oreilles coupées le nombre des malheureux qui succombent sous leurs coups.

1. *Description de l'Égypte*, vol. II, pl. XII. — Voy. aussi notre volume sur Ramsès le Grand ou l'Égypte il y a 3300 ans, p. 274.

« Les habitations des nègres de Qamâmyl et du Bertât, en général, sont construites avec plus d'art et de goût que celles du Fazogl et du Sennâr; ils ont, il est vrai, à leur disposition, une espèce de bambou qui croît abondamment dans le pays, et qu'ils emploient à cet usage d'une manière fort industrieuse. Ces habitations sont divisées en plusieurs cases : la principale, le corps de logis proprement dit, est élevée de trois pieds au-dessus du sol, et repose sur de grosses pierres, afin de préserver l'intérieur de l'invasion de l'eau, et de le rendre moins accessible aux termites, insectes voraces, qui sont ici plus gros que ceux du Dongolah. Ce corps de logis se compose d'une pièce centrale, autour de laquelle règne un couloir où est ménagée ordinairement un petit magasin pour les provisions de bouche. Les murs ou cloisons d'enceinte se composent de tiges entières de bambou dressées perpendiculairement; d'autres tiges refendues en plusieurs morceaux les enlacent solidement, par les mêmes procédés que nos vanniers emploient pour la texture d'une manne d'osier. La cloison intérieure est revêtue d'un crépi d'argile; l'extérieur reste à bois découvert, ce qui permet à l'air de circuler librement dans le couloir, et c'est là que les habitants de la maison se tiennent pour respirer le frais. La chambre du milieu, au contraire, est chaude,

et ils y cherchent un abri quand les nuits sont froides. Sur un point du couloir, le plancher est à claire-voie : c'est là que, dans les grandes chaleurs, ils se placent pour se faire administrer de copieuses lotions d'eau fraîche. Quelques-unes de ces habitations, qui, comme on voit, ne sont pas dépourvues de commodité, sont quelquefois d'une assez grande étendue : celle dont j'ai relevé le plan a cent vingt-huit pieds de circonférence. Les dépendances du manoir se composent de quelques cabanes circulaires : l'une est destinée à la préparation du dourah et des autres aliments, les autres servent d'étables aux bestiaux dans la saison des pluies.

« La plupart des nègres du Qamâmyl passent une partie de leur temps à la recherche de l'or; mais il ne paraît pas que ceux qui se livrent avec le plus d'activité à cette occupation, jouissent d'une aisance supérieure à celle de leurs compatriotes qui s'adonnent préférablement à l'agriculture ou au soin de leurs troupeaux. Ces nègres se couchent pour dormir sur des nattes de paille qu'ils fabriquent eux-mêmes; ils font aussi, comme au Sennâr, des tissus de paille teinte pour couvrir leurs vases : ces derniers ustensiles sont, les uns, des calebasses coupées en deux, et ils les nomment *garahs;* les autres sont de poterie grossière et ont tous la forme d'un cône ren-

versé; c'est aussi la forme qu'avaient certains vases des anciens Égyptiens, et que, pour cette raison, ceux-ci étaient obligés de poser sur des trépieds. Ils tissent encore pour leur usage, avec une espèce de cordonnet, de petits sacs joliment faits et très-solides.

« Le seul commerce des nègres du Qamâmyl consiste dans la vente ou l'échange de leur poudre d'or; ils ne savent pas la fondre; ils la livrent, telle qu'ils l'ont recueillie, aux Arabes nomades du Bertât et de Singué, qui leur donnent en retour des bestiaux, des fers de lances et autres instruments du même métal, provenant de l'Abyssinie, tels que haches et couteaux. Les nègres du Bertât en général, ne connaissent aucune écriture, aucun système de numération; ils comptent difficilement sur leurs doigts des mains et des pieds. Leur langage diffère souvent d'une montagne à l'autre, et ces différences deviennent plus sensibles en raison de l'éloignement des lieux; car les diverses peuplades ne communiquent point entre elles.

« Dix-sept jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée à Qamâmyl; j'avais éprouvé beaucoup de fatigues, et cependant ma santé n'en était que meilleure. Chaque jour, je montais à cheval pour parcourir les environs et faire la recherche des

sables aurifères. Nous avions beau multiplier les essais, peser les sables, faire des calculs de proportion entre une quantité donnée de ces sables et son produit en or, nous n'arrivions jamais à un résultat qui pût donner au pacha la moindre lueur d'espérance. Son dépit était au comble. Ces monceaux d'or sur lesquels il comptait tant s'évanouissaient donc en fumée ! Ces trente mille nègres au moins, qu'il devait capturer, s'étaient jusque-là réduits à quelques centaines de ces pauvres gens ! Hélas ! oui, ainsi l'avait réglé le destin. Il fallait aller tenter fortune ailleurs ; en conséquence, Ismâyl ordonna les préparatifs du départ. Je n'avais plus que mon cheval et trois chameaux ; le pacha lui-même ne pouvait se procurer un nombre suffisant de ces derniers ; je m'estimai très-heureux d'en trouver deux à acheter pour sept cents piastres turques, c'est-à-dire, pour le double de leur valeur. Je n'en fus pas moins obligé d'abandonner une collection de beaux échantillons de rochers, que j'avais rassemblés dans mes dernières excursions. M. Letorzec, un compatriote qui me suivait depuis l'Égypte, accablé par la fièvre, était demeuré presque toujours couché pendant notre séjour ici ; ses forces diminuaient à vue d'œil ; son état me donnait les plus grandes inquiétudes. Lorsqu'il apprit que l'on allait partir pour s'éloigner encore dans

le sud, le chagrin qu'il en ressentit accrut son mal; il se frappait de l'idée qu'il ne reverrait plus son pays natal. Combattu par la crainte de le perdre faute de secours et par le désir de voir les contrées nouvelles que le pacha se proposait de parcourir, j'éprouvais une bien vive anxiété. Enfin, le 5 février, à la nuit, on commença à charger. Pour ne pas trop fatiguer mes chameaux, qui n'étaient pas très-vigoureux, je fis encore le sacrifice de ma tente que je laissai à la disposition des nègres de Qamâmyl. A six heures, nous partîmes; la plupart des soldats ne pouvaient revenir de leur surprise en voyant qu'on se dirigeait encore au sud; tous avaient envisagé comme un effort surnaturel d'avoir pu pénétrer jusqu'ici. Les Chaykyés avaient fait un mannequin figurant un homme et censé représenter un des leurs : c'est une coutume établie parmi eux, d'enterrer un pareil mannequin au lieu où est fixé le terme de leurs grandes expéditions. Des Chaykyés allaient complaisamment à pied, afin de pouvoir placer sur un chameau cette représentation burlesque dont la vue amusait beaucoup les Osmanlis. A sept heures et demie, on entra dans un bois; nous traversâmes ensuite des coteaux, plus loin nous gravîmes des montagnes où étaient quelques habitations éparses, abandonnées par les nègres, et auxquelles

les soldats mirent le feu. A dix heures trois quarts, on traversa le Toumat qui, resserré entre des coteaux, n'a ici que soixante pas de largeur. A onze heures, nous passâmes sur une montagne couverte d'habitations récemment évacuées et toujours semblables à celles de Qamâmyl; elles devinrent de même en grande partie la proie des flammes, ainsi que le dourah qu'elles renfermaient et qu'on ne pouvait emporter faute de bêtes de charge. On continuait à marcher sur cette montagne, où se montraient çà et là quelques cabanes. La terre creusée sur divers points, annonçait qu'ici les habitants se livrent à la recherche de l'or. De cette région élevée, la vue s'étendait, à l'est et au sud, sur des coteaux couverts de bois; à l'ouest, elle était bornée par la chaîne de montagnes de Singué et de Qebeych.

« Singué est habité par des musulmans. Moussa, leur chef, envoya prévenir qu'ils étaient disposés à payer un tribut.

« Le 7 février, toute l'armée alla camper près de Singué, dans un enfoncement ou vallon formé par la grande chaîne de montagnes de Qebeych, qui domine le pays au nord et à l'ouest. A deux heures de l'après-midi, la plupart des Turcs, suivant leur usage, étaient livrés au sommeil, lorsque les nègres, réunis au nombre de mille environ, profitèrent de ce moment pour descendre des monta-

gnes de l'ouest. On les aperçut enfin, et l'on alla réveiller le pacha et les canonniers; mais avant que l'artillerie eût pu jouer sur eux, ils avaient eu le temps d'avancer jusqu'à trois portées de fusil du camp, où ils tuèrent sous nos yeux deux soldats qui s'en étaient écartés. L'épouvante que le canon répandit parmi eux les contraignit de regagner précipitamment la montagne. Cinq cents hommes de cavalerie et d'infanterie se mirent à leur poursuite; ne pouvant les atteindre, ils assouvirent leur rage, comme de coutume, sur les maisons qu'ils incendièrent Je pris une vue de Singué au moment de cette échauffourée. Les troupes revinrent avec quinze prisonniers seulement, qui leur avaient coûté six des leurs. Le 8, le pacha envoya de nouveau à leur poursuite Omar-Kâchef avec trois cents hommes de cavalerie. L'ennemi, au nombre de huit à neuf cents, était à trois quarts d'heure de là, sur la haute montagne de Fâlogoun; il n'était guère facile de l'y atteindre; néanmoins, les Turcs parvinrent à engager l'action avec un parti de cinq cents environ; ils en tuèrent cinquante et firent dix prisonniers, ce qui leur coûta neuf hommes et huit blessés. Ils revinrent le même jour. Contre l'ordinaire, le pacha fit placer pour la nuit des sentinelles hors du camp; il sentait cette fois-ci la nécessité de se mettre en garde contre les surprises. En effet,

les feux de l'ennemi, éparpillé sur les hauteurs environnantes, nous tinrent sans cesse éveillés et les armes à la main.

« Le 9 février, les troupes espéraient pouvoir se reposer des fatigues de la nuit et des journées précédentes, lorsque, vers le milieu du jour, les nègres, cachant leur marche à la faveur des arbres et se tenant à couvert dans un ravin, descendirent de nouveau et s'avancèrent avec audace et intrépidité jusqu'à une portée de fusil du camp. Là ils frappèrent de leurs lances et de leurs couteaux plusieurs domestiques qui y avaient mené boire les chameaux et les chevaux du pacha, s'emparèrent de ces derniers, et prirent la fuite. Ces chevaux, au nombre de huit, étaient les seuls de quelque valeur qui lui restassent. Ce n'est que par les cris des domestiques qui accoururent couverts de sang, que l'on fut averti de la présence de l'ennemi. On se hâta de courir à sa poursuite ; mais le résultat de cette expédition se réduisit à la capture de trois nègres. Ces malheureux furent mis sous le bâton, pour les forcer à divulguer les projets et le nombre de leurs compatriotes. Après avoir reçu une centaine de coups, ils avouèrent qu'il avait été convenu que les nègres de Qamâmyl et des environs viendraient se réunir à ceux de Singué ; que ces auxiliaires étaient en partie arrivés; que tous, à la même heure, de-

vaient l'attaquer sur trois points différents, de l'est, de l'ouest et du nord; que les leurs s'étant avancés trop tôt, et ayant cédé à la tentation de s'approprier des chevaux, avaient ainsi fait manquer le plan d'opération.

« Plus tard, nous aperçûmes en effet au nord un parti de nègres qui, se voyant seuls, n'osèrent pas descendre. L'aveu de ces prisonniers qui paraissait sincère, ne laissait pas d'être bien alarmant. On était près de manquer de munitions; les Turcs, privés du seul moyen qui pût les rendre redoutables et leur assurer de la supériorité, étaient bien loin d'être assez nombreux pour tenir tête à tous les nègres réunis de la contrée. Ceux-ci d'ailleurs, encouragés par le peu de succès des tentatives que le pacha avait fait contre eux, redoublaient d'audace ; la bravoure des Osmanlis et le clinquant de leurs armes ne leur inspiraient plus autant de crainte; ils avaient même remarqué que le canon faisait plus de bruit qu'il ne causait de ravage parmi eux. Leurs villages, leurs récoltes, devenant chaque jour la proie des flammes, leurs champs dévastés, leurs femmes et leurs enfants enlevés avec violence et réduits en esclavage, tout se réunissait pour pousser ces hommes au désespoir et les exciter à venger tant d'outrages dans le sang de leurs iniques oppresseurs. L'état critique où je voyais les affaires

d'Ismâyl me faisait faire des réflexions peu riantes. Persisterait-il à porter ses armes encore plus loin ? j'avais lieu d'en douter. Je m'empressai donc de recueillir ici les renseignements que purent me donner les guides qui conduisaient l'armée. Leur terreur ne fit que me confirmer dans mon dessein de quitter le quartier-général et de regagner l'Égypte. »

Bien en prit au voyageur. Il avait à peine dépassé les frontières des pays si barbarement annexés, que les plus sombres rumeurs touchant le sort de l'expédition égyptienne l'atteignirent. Une insurrection générale des tribus du haut Nil semblait courir et monter derrière lui.

Voici ce qui s'était passé :

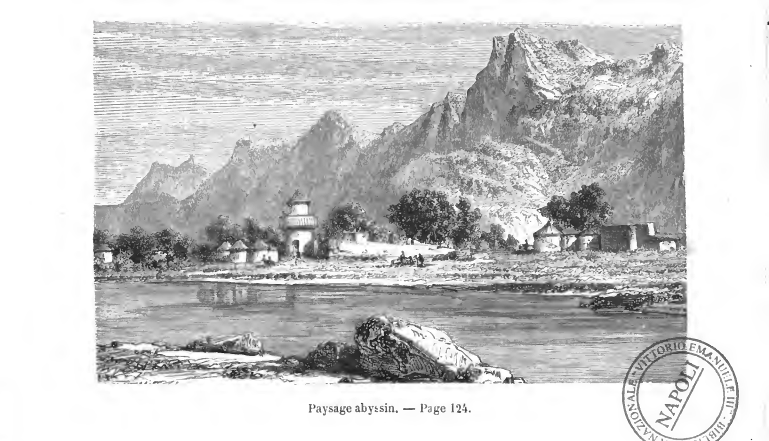
Shendy, petite ville située au sud de la jonction de l'Atbara et du grand Nil, avait été pendant deux siècles et demi le centre d'une puissance indépentante. Son dernier chef, Nimr ou Némir (le tigre) avait été dépossédé par Ismâyl. Un jour que le Nubien avait hasardé quelques observations relatives à une contribution de *mille esclaves* que le vainqueur exigeait dans les quarante-huit heures, Ismâyl le menaça de le faire brûler à petit feu s'il n'obtempérait à ses injonctions. Nimr, soumis en apparence, jura de se venger. Le retour des envahisseurs revenant en désordre du Sennâr, lui en

fournit l'occasion. Ismâyl s'arrêta à Shendy même pour y fêter dans une fête nocturne, avec son état-major, son prochain retour dans sa patrie.... L'ivresse et l'orgie ne tardèrent pas à appesantir les paupières du prince et de ses compagnons; mais Nimr veillait... Ayant accumulé des masses de matériaux inflammables autour de l'enceinte de chaume où dormaient ses ennemis, il y mit le feu et tous périrent dans un immense bûcher.

Mehemet-Ali, exaspéré, chargea un de ses lieutenants connu pour sa férocité de tirer vengeance de la mort d'Ismâyl. Il fut trop obéi. La population de Shendy périt à son tour dans ses huttes incendiées; le district entier fut ravagé; près de quarante mille victimes, hommes, femmes et enfants furent sacrifiées aux mânes d'Ismâyl. Tous ceux qui purent échapper au massacre général de leur peuplade, allèrent rejoindre Nimr dans les déserts de l'est et se fixèrent avec lui sur les rives du Tacazze, au pied du plateau abyssin où ils fondèrent un petit État indépendant qui subsiste encore aujourd'hui (1869).

Tels furent les débuts du gouvernement égyptien dans le haut bassin du Nil.

Au point de vue scientifique, les travaux de M. Caillaud, outre la question de prééminence tranchée définitivement en faveur du Nil Blanc, ont résolu un autre problème de géographie et



Paysage abyssin. — Page 124.



d'histoire : — la position de l'île et de la ville de Méroé.

La province actuelle d'Atbarah, enclavée entre la rivière de ce nom à l'orient, le grand Nil à l'occident, le fleuve Bleu et son affluent le Rahad au sud-ouest, forme évidemment l'île de Méroé des anciens géographes. Quant à sa métropole, elle a dû s'élever au temps de sa splendeur sur l'emplacement que jonchent aujourd'hui les ruines d'El Mabrouk, de Danqueyliçk et d'Assour. La latitude de ce dernier point fixée par le voyageur français à 16° 56′ correspond à quelques minutes près aux chiffres donnés par Strabon et Ptolémie pour la grande capitale des Éthiopiens. Ajoutons que les recherches des voyageurs qui se sont succédé depuis quarante années sur les traces de M. Cailliaud, n'ont fait que confirmer ses vues et ses découvertes.

CHAPITRE V.

LES GAZOUAHS. — VOYAGE DE MEHEMET-ALI.

Les Gazouahs (grazias ou chasses à l'homme). — Système de recrutement de l'armée et de la domesticité en Égypte. — Voyage de Mehemet-Ali, — 1838-1839.

Nous venons de voir comment furent inaugurés sur la rive orientale du haut Nil la puissance égyptienne et le recrutement de ses armées. Les extraits suivants, empruntés à différents explorateurs de la rive droite, nous prouvent que les suites de la conquête n'y ont pas été moins déplorables. Le premier témoignage que nous produisons est daté d'Obéid, capitale du Kordofan.

En 1828 des détachements de troupes, organisés dans cette localité, se dirigèrent au sud, vers les montagnes habitées par les nègres Noubas. Voici, d'après un témoin oculaire, comment s'effectuèrent leur départ et l'acte de brigandage qui en était l'objet :

« Un jour j'entendis un grand bruit ; tout le

village paraissait sens dessus dessous ; la cavalerie était à cheval, et l'infanterie déchargeait ses fusils en l'air, en s'efforçant d'augmenter encore tout le fracas par d'effroyables clameurs. Un de mes compagnons qui prenait tout cela pour une réjouissance en demande la cause : « C'est la *gazouah*, c'est « la *gazouah*, me répond un homme de la troupe « ne se sentant pas de joie. —La *gazouah !* et quel « gibier allez-vous chasser ? des gazelles ? — Oui, « des gazelles ; voilà les filets, les cordes, les « chaînes, on doit les ramener vivantes ! » Au retour de l'expédition, tout le peuple sortit en dansant et courut au-devant des chasseurs. Je fis comme les autres et voulus prendre part à l'allégresse générale. Jamais je n'oublierai la scène qui s'offrit à mes regards. Que vis-je, en effet? Quel gibier traînaient à leur suite ces intrépides chasseurs, après vingt jours de fatigues? Des hommes chargés de chaînes, des vieillards, portés en litière parce qu'ils étaient hors d'état de marcher ; des blessés qui traînaient avec peine leurs membres affaiblis, et une multitude d'enfants suivant leurs mères, qui portaient les plus jeunes dans leurs bras. Quinze nègres, liés, garrottés, nus, et dans l'état le plus déplorable, escortés par quatre cents soldats armés jusqu'aux dents. C'était là la *gazouah !* c'étaient là les pauvres gazelles prises dans le désert !

« Je pris la résolution un jour d'accompagner moi-même une de ces *gazouahs*. L'expédition se composait de quatre cents soldats égyptiens, de cent cavaliers bédouins, de douze chefs de village, avec des paysans chargés de provisions. Quand on arrive à la destination, ce qu'on a toujours soin de faire avant la pointe du jour, la cavalerie se glisse autour de la montagne, et, par une manœuvre adroite, se forme d'un côté en demi-cercle, que l'infanterie forme de l'autre côté. Les nègres, dont le sommeil est si profond qu'ils ont rarement le temps de pourvoir à leur sûreté, sont ainsi pris complétement au piége. Aux premiers rayons du soleil, les troupes commencent leur opération par des décharges de mousqueterie ou d'artillerie contre la montagne; un instant après, on aperçoit parmi les rochers et les arbres les têtes des malheureux montagnards, qui fuient dans toutes les directions, tirant après eux les enfants et les infirmes. Quatre détachements, armés de baïonnettes, sont alors envoyés pour gravir la montagne, à la poursuite des fugitifs, tandis qu'en bas on entretient un feu continuel de fusils et de canons chargés à poudre, leur but étant alors plutôt d'effrayer les habitants que de les tuer. Cependant les plus braves d'entre les naturels s'arrêtent à l'entrée des cavernes qu'ils ont creusées pour s'y mettre à l'abri des attaques des ennemis ; de là ils lan-

cent leurs javelines empoisonnées, en se couvrant de leurs boucliers; leurs femmes et leurs enfants, se tenant près d'eux, les encouragent de la voix; mais si le chef de la famille vient à être tué, ils se rendent sans murmure. Lorsque le nègre est frappé d'une balle, on le voit le plus souvent, dans l'ignorance où il est de la nature de cette blessure, la frotter avec de la terre, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé par la perte de son sang. Les moins courageux fuient avec leurs familles et s'enfoncent dans les cavernes, d'où les chasseurs les forcent à déloger en brûlant du poivre devant l'entrée de ce gîte. Les nègres, presque aveuglés et suffoqués, se précipitent alors dans les piéges qu'on a disposés préalablement, et on les met aux fers. Si, malgré l'emploi de ce moyen, aucun ne paraît, les chasseurs en concluent que les mères ont tué leurs enfants, et les maris leurs femmes, et se sont ensuite donné la mort. C'est au moment où les pauvres noirs sont pris, qu'on peut juger de toute la force du sentiment qui les attache à leurs familles : ils refusent de remuer; les uns embrassent les arbres et s'y attachent de toute leur force; les autres serrent dans leurs bras leurs femmes et leurs enfants, au point qu'on ne peut les en séparer qu'à coups de sabre; assez souvent on les attache à un cheval, et ils sont ainsi traînés à travers les rochers et les brous-

sailles, jusqu'au pied de la montagne, où ils arrivent meurtris, tout sanglants et défigurés. Continuent-ils encore à résister, on les tue pour en finir.

Chaque détachement, après avoir ramené son contingent de butin, va rejoindre le gros de la troupe, puis est remplacé par d'autres, jusqu'à ce que la montagne soit ainsi, de battue en battue, entièrement veuve d'habitants. Si, par la force de la position ou par l'opiniâtreté de la résistance, le premier assaut échoue, le général en vient au cruel expédient de réduire les assiégés par la famine; on y parvient aisément en établissant des postes au-dessus de toutes les sources qui peuvent se trouver au pied de la montagne, et en ôtant ainsi aux nègres tout moyen de se procurer de l'eau. Ces infortunés soutiennent souvent ce siége pendant toute une semaine; on les voit alors ronger l'écorce des arbres pour en tirer quelque humidité, jusqu'à ce qu'enfin l'excès de la soif les force à échanger patrie, liberté et famille contre une goutte d'eau. Ils s'approchent chaque jour de la source dont ils ont connaissance, puis se retirent à la vue des soldats; mais à la longue, le désir de cette eau qu'on leur montre devient trop fort; il leur est impossible d'y résister davantage; ils viennent d'eux-mêmes tendre les mains aux liens dont on les attache, et leur cou à une fourche

pesante, qu'ils sont obligés de soulever à chaque pas.

Le voyage est court, des monts Nouba à Obéid; de là on les envoie au Caire, où le pacha en fait un triage, et en dispose à sa fantaisie : les vieux, les infirmes et les blessés sont le partage des Bédouins, les plus impitoyables de tous les maîtres. qui exigent d'eux les plus rudes travaux avec une sévérité proportionnée au peu d'espoir qu'ils ont que la vie de leurs malheureuses victimes puisse se prolonger.

A Obéid seul, on traîne annuellement en esclavage 6000 créatures humaines, et cela aux dépens de l'existence de plusieurs milliers d'autres, tuées au moment de la capture. Le roi de Darfour importe aussi tous les ans, pour la traite, 7 à 9000 noirs, dont un quart meurt ordinairement des fatigues d'une marche forcée, la disette de provisions les obligeant à faire toute la digilence possible. C'est en vain que les malheureux implorent un seul jour de repos ; ils n'ont d'autre alternative que de pousser en avant, ou d'être laissés sur le chemin pour servir de pâture au chacal ou à l'hyène affamée. « Une fois, dit le narrateur, comme, peu de jours après le passage d'une de ces caravanes, je traversais le même désert, monté sur un agile dromadaire, j'eus pour me diriger dans ma route les carcasses des malheureux ré-

cemment déchirés par ces animaux, et ce fut au moyen de ces affreux jalons que je pus arriver à la halte de nuit. »

Un autre voyageur écrivait à la date du 14 janvier 1839, au sujet de ces brigandages des troupes égyptiennes : « Si mes renseignements sont exacts, je crois qu'au chiffre des nègres ainsi faits prisonniers, on doit en ajouter plusieurs milliers ; tués soit en se défendant, soit par la suffocation au moment où ils ont été pris ; car on m'a dit que lorsque les noirs voient avancer les troupes, ils se réfugient dans les cavernes ; alors les soldats tirent par les ouvertures, et si les coups de fusils ne les forcent pas à sortir de ces retraites, on allume des feux de bois vert dont la fumée, ou étouffe ces malheureux, ou les contraint à se rendre. Là où ce dernier moyen est employé, il n'est pas rare de voir une pauvre femme, blessée d'un coup de feu, se traîner hors de la caverne où elle s'était tapie, ayant un enfant pendu au sein, et expirer en sortant. »

Le docteur Ruppel confirme ce rapport navrant et affirme que, dans la première expédition égyptienne, celle d'Ismâyl, « plus de quarante mille nègres furent arrachés à leur patrie, et qu'il n'y en eut pas un tiers qui parvint en Égypte : et même parmi ceux qui purent y arriver, la majeure partie ne tarda pas à mourir. » Il ajoute que, comme on

craignait qu'ils ne désertassent dans le trajet de Kordofan à Chendi, par le désert, pour gagner Dongola, ils étaient tous marqués au bras avec un fer rouge et avaient le cou pris dans une fourche de neuf pieds de long. L'escorte était tenue de remettre à l'arrivée autant d'esclaves qu'elle en avait reçu, ou de rapporter les oreilles de ceux qui pourraient mourir en chemin. « Plusieurs des malheureuses victimes que le fouet même de leurs conducteurs ne pouvait plus forcer à aller plus loin, subissaient, encore vivantes, l'amputation des oreilles; puis on les laissait attendre dans le désert les dernières convulsions de l'agonie. Moi-même, dans mon voyage à Ambukol, en 1824, j'ai passé à côté des cadavres de plusieurs de ces misérables créatures, au cou desquelles étaient encore attachées les terribles fourches; leurs bourreaux ne les avaient pas soulagées du poids de leurs entraves, même à l'heure de la mort[1]. »

« Dans les entretiens que j'ai eus avec les esclaves domestiques des villes de l'Égypte, dit un autre témoin, le docteur Bowring, je les ai toujours entendus parler avec une profonde horreur des souffrances qui accompagnent leur essai des premières amertumes de l'esclavage. Et ce n'est

1. *Voyages de Ruppel en Abyssinie*, t. II, p. 25, 27.

là qu'un commencement des peines qui les attendent. Dans leur marche à travers le désert, beaucoup périssent de soif et de fatigue. Je les ai bien des fois entendus raconter à leur manière les misères auxquelles ils sont en proie durant le voyage, et par la pauvreté des fellahs et par l'insuffisance des provisions des caravanes, souvent encombrées d'un nombre excessif d'esclaves. On calcule alors le nombre maximum et la force physique de ceux auxquels peut suffire la quantité d'eau qu'on a encore, et tout le reste est abandonné et condamné à mourir de faim dans ce désert de sable....

« Il faut que je vous donne, tel que je le tiens de la bouche même d'une esclave que j'ai vue au Caire, et presque dans les mêmes termes, le récit du voyage à Siout, par le désert : « Notre voyage, dit-elle, fut long, bien long, et nous souffrîmes beaucoup. Nous n'avions pas assez à manger, et parfois rien du tout à boire : nous avions une soif affreuse. Quand nous nous arrêtions, presque mourants faute d'eau, nos maîtres tuaient un chameau, et nous donnaient de son sang à boire. Mais les chameaux eux-mêmes ne pouvaient plus avancer; alors on les tuait, et nous avions leur chair à manger, et leur sang à boire au lieu d'eau. Quelques-uns de nos compagnons se trouvant par trop faibles pour marcher, on les laissa mourir dans le désert. Les fellahs, quelques-uns d'entre

eux, du moins, étaient de bonnes gens, et quand nous étions fatigués, nous permettaient de monter sur les chameaux; mais il y en avait beaucoup qui ne voulaient jamais laisser monter leurs nègres, et les forçaient de marcher, toujours sur le sable. Quand nous avions été quelques jours sans eau, il y en avait qui tombaient et qu'on laissait sur le sable; de sorte que, avant la fin de notre voyage, un grand nombre de ceux qui étaient partis avec nous manquaient dans nos rangs. »

« Les captifs mâles, destinés à être incorporés dans l'armée, furent dirigés sur Khartoum, voyage de quinze jours, dans un état de nudité absolue; et pour ajouter à leur souffrance, ils étaient attachés *par paires* au moyen d'une pièce de bois de six à sept pieds de long, fourchue à l'une de ses extrémités, fixée au cou de l'un d'eux, au moyen d'une traverse en fer, retenue dans sa position par des courroies de cuir de bœuf, et portant à son autre extrémité un anneau de fer, qui embrassait comme un collier le cou d'un autre de ces pauvres captifs. On les fit ensuite marcher vers Khartoum avec une impitoyable brutalité, ayant à peine de quoi manger en chemin, et forcés de traverser un désert brûlant avec une mince provision d'eau à laquelle on craignait de toucher. Telles furent les privations et la fatigue qu'ils eurent à endurer dans ce voyage, qu'une lettre

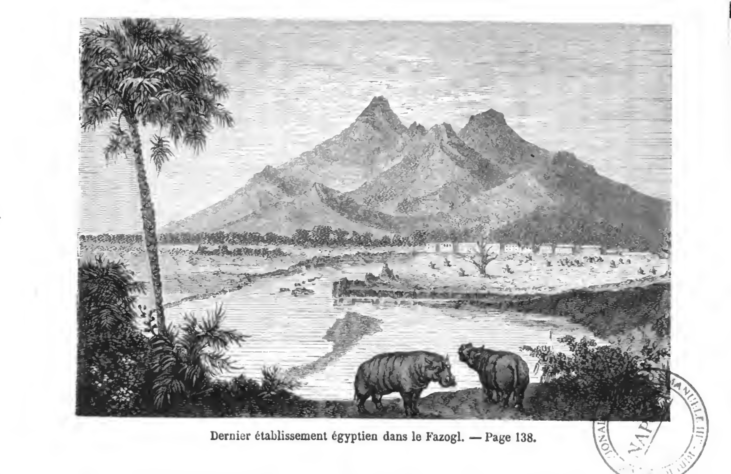
adressée de Khartoum à Mustapha bey, par Kourchid pacha, gouverneur général du Soudan, et lue devant moi, au divan de Mustapha, annonçait que, sur cinquante esclaves qui étaient partis du Kordofan il n'y avait que quelques jours, trente-cinq seulement étaient vivants, à l'arrivée de la caravane à Khartoum. »

Dans l'automne de 1838, Mehémet-Ali, ému des représentations des Européens dont l'opinion était le plus sûr étai de son pouvoir, tourna enfin son attention vers ses États sauvages du Soudan oriental, et prit la résolution d'y abolir la traite, en réformant les coutumes, le commerce et l'agriculture des peuples qui l'habitent; dans ce dessein, il s'y rendit en personne, accompagné de sa suite ordinaire, et ayant avec lui plusieurs savants, tant égyptiens qu'européens.

Embarqué le 15 octobre sur un bateau à vapeur, il eut beaucoup à souffrir au passage des cataractes, et courut même un assez grand danger. Après avoir franchi la première, il se vit toute une nuit sans provisions et séparé de sa suite; comme il cherchait à passer la seconde, le bateau où il était assis fut jeté avec violence sur les rochers de Ouady-Halfa; lui-même ne s'échappa qu'à grand'peine, et vit son embarcation emportée par le courant. Le 11 novembre, on atteignit la cata-

racte d'Annek, et, s'il faut s'en rapporter à la relation que nous avons sous les yeux, ce fut la première fois, dans les temps modernes du moins, que l'on se hasarda à la franchir : de Dongola, il traversa le désert de Khartoum, capitale du Sennâr, au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc; il s'avança le long du Nil Bleu, où il fut rejoint par quelques élèves des écoles de langue et de minéralogie, nouvellement fondées au Caire. Au Fazogl, ayant entendu parler de déprédations qu'une tribu de montagnards avait commises, suivant la coutume, sur des voisins plus faibles, il envoya contre elle quelques troupes sous le commandement d'un officier supérieur, qui revint avec cinq cent quarante prisonniers. Le pacha fit venir les captifs devant lui, et après une longue allocution sur tout ce qu'il y a d'odieux et de barbare à enlever ses semblables pour les vendre, paroles assez curieuses dans sa bouche, il ajouta que, voulant joindre l'exemple au précepte, il leur permettait de s'en retourner; puis il leur fit distribuer à chacun des vivres pour deux jours et donner des habits à leurs chefs. Apprenant qu'on avait fait quelques prisonniers à Kordofan, il ordonna qu'ils fussent mis en liberté, en leur laissant le choix de retourner chez eux ou de s'établir comme cultivateurs sur les bords du Nil Blanc; il rendit en même temps une ordonnance qui prohibait ex-

pressément la chasse aux esclaves, et voulait que tous les différends qui pourraient s'élever entre les tribus voisines fussent soumis au gouverneur général du Soudan égyptien, chargé de prononcer. Enfin il arriva à l'embouchure du Fezangoro, où, après avoir inspecté les mines d'or, il posa les fondements d'une ville qui devait, d'après lui, s'appeler Méhémet-Ali, et contenir des habitations pour quinze mille familles. Les chefs du pays montrèrent combien ils étaient disposés à le seconder dans ses projets, en offrant un nombre d'hommes beaucoup plus considérable qu'on ne leur en demandait pour le travail des mines, offre qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. On nous a assuré de la manière la plus positive que, tant qu'il fut sur les lieux, il donna une paye à ses ouvriers, et même des habits adaptés à la température du climat; on nous a dit aussi qu'il accorda des terres à des cultivateurs arabes pour l'établissement de fermes modèles; qu'il leur fournit les instruments et le bétail nécessaires, et les exempta d'impôts pendant cinq ans. Le sol de ce district est extrêmement fertile, et rend ordinairement soixante pour un ; le doura y vient promptement et produit les plus riches épis; les animaux et le bois y abondent; le coton y réussit merveilleusement, presque sans frais, et produit plus que celui de l'Égypte, qui exige des avances



Dernier établissement égyptien dans le Fazogl. — Page 138.

considérables. Jusqu'à ce jour, cependant, l'agriculture de cette région privilégiée a été complétement négligée. Le pacha réunit autour de lui un grand nombre de scheiks, et leur adressa un discours remarquable, non-seulement par un bon sens exquis, mais encore par le rang et le caractère de l'orateur.

« Autrefois, leur dit-il, les peuples de beaucoup d'autres parties du monde étaient sauvages comme vous; mais ils ont eu des instituteurs, et, à force de travail et de persévérance, ils se sont civilisés; comme eux, vous avez têtes et bras, faites ce qu'ils ont fait; vous vous élèverez ainsi au rang d'hommes; vous acquerrez de grandes richesses, et vous goûterez des jouissances dont vous ne pouvez même, vu votre profonde ignorance, vous former une idée. Rien ne vous manque pour y parvenir; vous avez une vaste étendue de terres, beaucoup de bétail et de bois; votre population est nombreuse, vos hommes sont robustes et vos femmes fécondes. Jusqu'à ce jour vous avez été sans un guide pour vous conduire; vous en avez un maintenant, et ce guide, c'est moi! Je vous mènerai à la civilisation et au bonheur. La terre est divisée en cinq grandes parties; celle que vous habitez s'appelle l'Afrique; dans tous les pays, excepté celui-ci, on connaît le prix du travail, et on a le goût de tout ce qui est bon et

utile; les hommes s'occupent avec ardeur du commerce, qui donne richesse, plaisir et gloire, tous mots qui n'ont pas même de sens pour vous. L'Égypte elle-même n'est pas une contrée fort étendue, mais, grâce aux travaux et à l'industrie de ses habitants, elle est riche et le deviendra davantage encore ; c'est ce que savent les provinces les plus éloignées, et cependant le territoire du Sennâr, vingt fois plus grand que l'Égypte, ne produit presque rien, parce que ses habitants sont paresseux, et comme des corps sans âme. Mettez-vous bien dans l'esprit que le travail produit toutes choses, et que sans le travail on n'a rien. »

Ayant ainsi parodié sérieusement les thèmes philanthropico-économiques dont l'accablaient depuis vingt ans les agents accrédités de l'Europe, ses savants et même les simples touristes, le vice-roi exposa ensuite longuement les avantages de l'agriculture et du commerce. Ses auditeurs, émerveillés de ce qu'ils entendaient, le supplièrent de les mener en Égypte, afin de s'y instruire dans ces arts dont il venait de leur parler. « Il vaudrait beaucoup mieux, leur dit Sa Hautesse, que vous y envoyassiez vos enfants ; ils apprendraient plus aisément, parce qu'ils sont plus jeunes, et ils seront plus longtemps utiles à ces contrées quand ils y retourneront. Je les placerai dans mes colléges ; là

ils apprendront l'utile et l'agréable. N'ayez aucune inquiétude sur leur bien-être, ils seront mes enfants adoptifs ; et quand ils seront suffisamment instruits, je vous les renverrai ; ils feront votre gloire, votre bonheur et celui de ce pays. »

Les scheiks acceptèrent avec empressement l'offre du pacha, et tous voulurent envoyer leurs enfants en Égypte. Le plus puissant d'entre eux, appelé Abd-el-Kader, n'ayant pas de fils, demanda cette faveur pour son neveu. Sa Hautesse recommanda ensuite fortement à Ahmed pacha de travailler de tout son pouvoir au bien-être et à la civilisation de ces peuples, et, pour encourager ses auditeurs, annonça qu'il reviendrait lui-même l'année suivante, pour juger des progrès qu'ils auraient faits, et les exciter à de nouveaux efforts.

Le lendemain matin, le vice-roi se remit en route, et le 1er février il fut de retour à Fazogl, où il renouvela ses exhortations aux scheiks de la contrée. Il se rendit ensuite à Khartoum, où il fut enchanté de voir les effets de sa dernière visite, à l'aspect de quelques terres en pleine culture. De là, il visita de la même manière le Nil Blanc, et, à son retour à Khartoum, il posa la première pierre d'une église chrétienne. Avant de quitter cette ville, il fit proclamer la liberté du commerce de l'indigo, que produisent en abondance les provinces de Dongola et de Berber, et

ordonna au gouverneur de fournir tous les instruments et autres objets que pourrait nécessiter le développement de ce genre de culture. Après quoi il s'embarqua avec sa suite, en chargeant M. Lambert-Bey, ingénieur français, de lui présenter deux rapports, l'un sur un projet de chemin de fer dans la partie du désert qui sépare Abu-Mohammed de Korosko; l'autre sur la construction d'un canal qui, dérivé du Bahr-el-Abiad, aurait amené jusque dans le Kordofan de l'eau pour l'arrosement des terres et facilité aux mines de fer de ce pays le transport de leurs produits.

Il repassa les cataractes pour retourner au Caire; et le 14 mars le canon de la citadelle annonçait à l'Égypte l'arrivée du vice-roi, après une absence de cinq mois et quatre jours.

Inutile de dire que tous ses plans de réforme et d'amélioration, s'ils ont jamais été libellés, n'ont jamais été exécutés.



CHAPITRE VI.

EXPÉDITION FRANCO-ÉGYPTIENNE.

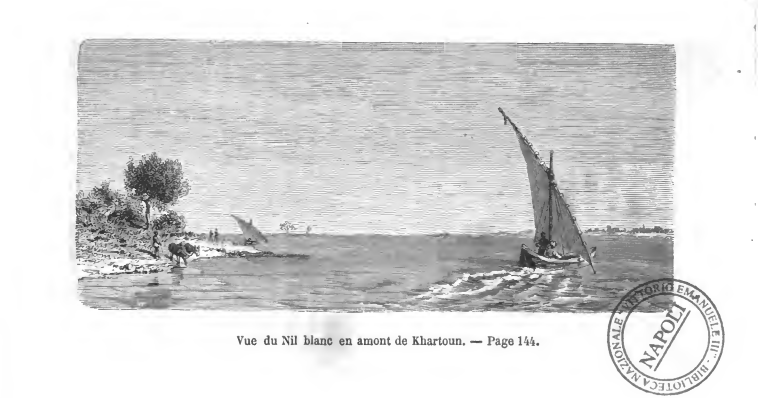
1840 — 1841

Reconnaissance du Bahr-el-Abiad par une expédition franco-égyptienne. — Résultats généraux, par M. Arnaud — Relation particulière de M. Werne.

Si le voyage du vice-roi d'Égypte n'eut pas pour effet immédiat de mettre un terme à la traite officielle, et de satisfaire sur ce point les vœux des philanthropes, il éveilla au moins en lui le désir de connaître le cours supérieur et les origines du grand fleuve qui arrosait son vaste empire. Peu après son retour, une expédition fut organisée dans ce but et se réunit à Khartoum, ville nouvellement fondée au point où le Bahr-el-Abiad reçoit le Nil d'Abyssinie. Deux ingénieurs français, MM. Arnaud et Sabatier, furent chargés de la direction scientifique de l'entreprise. Leur relation

n'ayant jamais été publiée en corps d'ouvrage, nous nous bornerons à faire connaître les résultats de leurs travaux, tels qu'ils ressortent de leur correspondance, avec les Sociétés savantes de France. Nous empruntons au journal d'un savant allemand, M. Werne, qui avait obtenu de les accompagner en qualité de naturaliste, les détails complémentaires du voyage.

Le Bahr-el-Abiad, depuis sa jonction avec le Bahr-el-Azraq, à la pointe de l'île du Sennâr, par 15°33′ de latitude nord et 29°51′ de longitude orientale, jusqu'au point le plus reculé atteint par l'expédition (4° 42′ 42″ de latitude nord et 29° 18′ de longitude est), présente un développement de 518 lieues de 25 au degré ou plus de 2300 kilomètres. Entre ces deux limites, on compte environ deux cents îles, en majeure partie submergées pendant l'inondation périodique; trois d'entre elles ont environ cinquante kilomètres de longueur chacune. Par 9° 11′ de latitude nord et 28° 14 de longitude est, se trouve l'embouchure du Saubat qui a encore deux dérivations assez considérables plus au Nord; il vient de l'Est, et porte au Nil Blanc près de la moitié des eaux que fournit ce fleuve. Jusqu'ici nous avions marché dans une direction générale S. S. O.; à partir de ce point, on fit voile vers l'Ouest quelques minutes Nord, et l'on arriva dans un grand lac très-poissonneux (le lac



Vue du Nil blanc en amont de Khartoun. — Page 144.

Nu), situé par 9° 17′ de latitude nord et 26° 47′ de longitude est, et renfermant des îles nombreuses; sa surface augmente considérablement lors du *maximum* de la crue périodique du fleuve. Dans ce grand lac, une autre rivière, venant de l'Ouest, vient verser ses eaux. C'est le Bahr-el-Gazal, qui reçoit lui-même le Keilah, — peut-être le Misselad de Browne?

Cette rivière, le Saubat, et ses dérivés, sont les seuls affluents découverts jusqu'ici qui joignent leurs eaux à celles venant du Sud ou du vrai Nil. Enfin, à partir de ce point, le lit du fleuve devient plein de sinuosités, et il prend une direction générale sud-est jusqu'au terme de notre voyage.

La division naturelle des divers peuples qui habitent les rives du fleuve Blanc, d'après leurs idiomes, nous offre quatre groupes bien distincts: les *Arabes nomades*, les *Schelouks*, les *Dinkas* et les *Barrys*, dont trois d'entre eux se subdivisent encore en tribus qui ont leurs intérêts à part, ainsi qu'il suit :

Mahamoudiés........	Idiome arabe.
Cababiches...........	
Hassanats...........	
Hassanyas..........	
Djemelyés............	
Bagaras.............	
Schelouks...........	Idiome schelouk.

Dinkas...............	Idiome dinka..............
Nouerrs.............	
Kyks................	
Bendouryals.........	
Thutui..............	
Bhorr...............	
Heliabs.............	
Chirs...............	Idiome barry.
Elliens.............	
Bambar..............	
Boko................	
Barry...............	

Les *tribus* comprises dans la première division de ce tableau habitent les deux rives du fleuve; ce sont des pasteurs nomades ayant des troupeaux de chameaux, bœufs, moutons, etc.; ils ont aussi quelques mauvais chevaux qu'ils tirent du Kordofan. Ils ensemencent un peu de dourah dans l'intérieur, à la faveur des pluies tropicales, et ce grain, avec le lait de leurs troupeaux, compose leur nourriture. Ils changent leurs parcs suivant la saison, et s'évitent ainsi des contrariétés inévitables qu'ils éprouveraient sans cette précaution. D'après cela, comme on le devine, leurs demeures ne peuvent être que des tentes, et leur commerce un échange de bestiaux et d'esclaves contre quelques toiles grossières de coton servant à faire des chemises à larges manches, leur unique vêtement. Leurs usages domestiques offrent des particularités fort curieuses.

Les *Schelouks*. — Ce peuple nombreux et plein

d'astuce habite la rive gauche sur un développement de cent milles environ. Sa population peut être évaluée sans crainte d'exagération à *un million*. Ils sont pasteurs aussi; quoique favorisés d'un beau territoire, ils ensemencent très-peu de grain de dourah, préfèrent vivre des graines des plantes qui croissent naturellement dans les terrains marécageux qui les avoisinent, de la pêche, leur plus grande occupation, enfin de rapines exercées sur les tribus des environs. Ils descendent, à cet effet, le fleuve avec leurs pirogues (qu'ils manient avec beaucoup d'habileté), jusque sous le 14° de latitude, et naguère jusqu'à la pointe de l'île de Sennâr; les grandes îles boisées qui se trouvent dans ces parages leur servent de repaires. La réputation qu'ils ont d'être cruels et de mauvaise foi a empêché jusqu'ici toute relation suivie avec eux. Ils ne connaissent encore le luxe d'aucun vêtement. Ce peuple reconnaît comme son souverain un mek, nommé actuellement Niedok, qui jouit d'une grande autorité. L'objet de leur vénération est *Niécuma*, qui se présente à eux sous la forme d'un arbre. Ils habitent de jolis villages, chacun de 300 à 400 toucouls, habitations de forme cylindrique, en terre, recouvertes en paille, très-peu espacées les unes des autres, et étalées le long de la rive, sur une, deux, et même trois rangées.

Les *Dinkas* et les diverses autres tribus qui parlent à peu près le même langage sont essentiellement pasteurs de troupeaux de bœufs, ou de moutons et chèvres seulement. Ils ne s'approchent des rives du fleuve que lorsque l'ardeur du soleil a desséché toute l'herbe de l'intérieur. Ils sèment très-peu de dourah, et vivent, ainsi que les Schelouks, de graines qu'ils récoltent en faisant paître leurs troupeaux au milieu des troupes d'éléphants dans les pâturages où vivent ces derniers. Une partie se livre aussi à la pêche fluviale et à la pêche des marais. L'influence du milieu qu'ils habitent se fait sentir dans leur organisme : ils ont un aspect maladif, et leur nudité est laide à faire peur. La plupart de ces tribus sont néanmoins guerrières. Leurs bœufs ont de très-grandes cornes; ils rappellent le bœuf des anciens Égyptiens. Chaque troupeau en a un qui est fêté et honoré de tous les habitants de la contrée.

Ils habitent aussi des cabanes en terre et paille, de diverses formes, et isolées en général; mais la majeure partie des habitants vivent au milieu de leurs troupeaux dans les parcs; ils y dorment tous pêle-mêle, dans les cendres chaudes provenant de la combustion du fumier de leurs bestiaux; ce qui a, entre autres buts, celui de produire de la fumée pour les garantir des moustiques qui sont nombreux et inquiétants. Ils nous

ont présenté, à notre passage, des bœufs à satiété et des dents d'éléphants en échange contre des verroteries; ils le font surtout depuis qu'ils savent que nous désirons ces défenses qui n'étaient employées auparavant qu'à faire des bracelets et des piquets où ils attachaient leurs animaux.

Les dernières tribus, désignées par l'idiome *Barry*, sont, comme les autres riverains, pasteurs; ils s'occupent de la pêche; ils sont agriculteurs et guerriers; aussi remarque-t-on avec plaisir, en entrant dans leur pays, de belles moissons pendantes sur tout le terrain qui les environne et qu'entrecoupent en tous sens des canaux naturels. Les bienfaits de l'agriculture et le petit trafic qu'ils font avec leurs voisins de l'Est, leur procurent une vie plus douce et cette fierté libre qui semble inséparable de leur haute et belle stature de deux mètres et plus. Ils exploitent au pied de toutes les montagnes un très-bon minerai de fer, très-abondant; avec le fer, ils fabriquent des instruments agricoles, des lances et des flèches pour leur usage et pour échange; ils se servent de flèches empoisonnées. Ils habitent encore des villages formés de toucouls, établis sur les rives, dans l'intérieur des terres et sur les montagnes. Excepté leur grand chef Lacono, qui était vêtu d'une chemise en toile de coton bleue, tous les

autres sont nus, le corps oint d'une pommade rouge à l'oxyde de fer. Le sexe, plus décent ici qu'ailleurs, porte à la chute des reins une ceinture à filets en coton, parfaitement travaillée et d'un joli effet. Comme on le voit, l'intérêt du voyage allait croissant: mais à peine avions-nous atteint l'entrée d'une vallée formée par de grandes chaînes de montagnes, que le lit du fleuve devint tout à coup hérissé de rochers et d'îlots syénitiques, qui nous empêchèrent (vu les basses eaux de la saison) d'aller plus avant. Un séjour dans ces pays, afin d'attendre la saison convenable et de continuer à la faveur des hautes eaux, était indispensable; mais, n'étant pas organisés à cet effet et ayant des ordres contraires, nous dûmes effectuer notre retour.

Relation de M. Werne[1].

« A Khartoum, les eaux étaient hautes, le vent favorable. Le 23 novembre 1840, on se mit en route. L'expédition était ainsi composée : quatre dahabiés du Caire, ou bâtiments à deux mâts

1. Le texte original de M. Werne, — un fort volume in-8° en allemand,— n'a jamais été publié en français. Pour le résumé que nous en donnons nous nous sommes aidé surtout d'une élégante analyse publiée il y a une vingtaine d'années dans la *Revue Britannique*, par notre savant et obligeant ami Xavier Marmier.

avec des cabines, de cent pieds de long sur douze à quinze de large, armés chacun de deux canons; trois dahabiés de Khartoum, dont une portait aussi deux canons; deux kaïas, bâtiments à un mât, destinés à porter les bagages, et une chaloupe. Cette flottille portait deux cent cinquante soldats : nègres, égyptiens, syriens, et cent cinquante matelots d'Alexandrie, de Nubie et du Soudan. Les soldats étaient commandés par Soliman Kaschef, Circassien très-énergique, protégé d'Achmet-Pacha. Le commandement des navires était confié au capitaine Sélim, qui était chargé d'une sorte de surveillance générale sur l'expédition dont Soliman était en réalité le vrai chef. Le capitaine en second était Feizulla-Effendi, de Constantinople. Il y avait en outre deux officiers kourdes, un Russe, un Albanais, un Persan. Le contingent européen, dans cet assemblage de tant de races diverses, se composait des deux ingénieurs que nous avons déjà cités, et d'un troisième nommé Thibaut. Je voyageais à mes frais comme passager.

« Les bâtiments devaient se suivre sur deux lignes, l'une sous les ordres de Sélim, l'autre sous ceux de Soliman; mais, dès le premier jour, cet ordre de marche fut abandonné, et il en fut à peu près de même de toute autre mesure d'ordre. Chacun gouverna son embarcation selon son bon plaisir, sans habileté nautique, sans unité de

mouvement, sans s'inquiéter de l'ensemble de la flottille.

« Je ne pus dès lors que faire de tristes réflexions sur les résultats probables d'une entreprise où il y avait si peu de zèle et de discipline sans pourtant trop me préoccuper des dangers qui me menaçaient peut-être dans cet étrange voyage, et dont le moindre n'était pas de se trouver côte à côte avec des hommes féroces, des mahométans fanatiques, toujours prêts à jouer du couteau et qui ne se seraient pas fait un grand cas de conscience de verser le sang d'un chrétien. Je comptais sur mon sang-froid et la connaissance que j'avais du caractère perfide des gens avec lesquels je me trouvais. Je ne tolérais pas la plus légère impertinence, donnais des coups sans hésiter, et ne craignais pas d'intervenir dans toutes les occasions où je remarquais un acte de cruauté ou d'oppression. J'en vins ainsi à me faire, sinon craindre, au moins respecter, d'autant plus que Feizulla, capitaine du bâtiment, qui passait son temps à boire des liqueurs spiritueuses et à raccommoder ses vêtements, finit par me choisir pour son remplaçant durant ses fréquentes absences.

« Trois jours après notre départ, l'expiration du Rhamadan ou mois de jeûne et le commencement de la fête du petit Beïram, donnèrent lieu à une



scène singulière. La flottille passait dans une contrée gouvernée par un certain Achmet-Pacha pour lequel Soliman était un important personnage. Il fit amener sur le rivage un troupeau de bœufs et de moutons pour l'usage de l'expédition. Le mouton était l'animal préféré. Dans ces pays, où l'on ne trouve point l'herbe tendre de nos pâturages, la chair de bœuf est dure et coriace et les Turcs la dédaignent. Nos gens tombèrent précipitamment sur la proie qui leur était offerte, de peur qu'elle ne leur fût enlevée, et se hâtèrent de l'égorger. Pendant qu'on faisait cet holocauste, chaque homme cherchait à en voler quelques lambeaux. Les morceaux ainsi enlevés étaient enfilés à des brochettes, rôtis à la première occasion et dévorés avec avidité. On ne se donnait pas la peine de cuire le foie des animaux; on le coupait par tranches dans un vase en bois et on le mangeait cru avec du sel et du poivre. Le Beïram fut célébré par des actes de débauche et de gloutonnerie; au lieu de la ration ordinaire de café, on servit de l'arack, et plus d'un musulman but au delà de ses forces et oublia complétement les prescriptions du prophète. Dans la nuit, Feizulla tomba de son lit; comme j'occupais la même cabine, je reconnus une attaque d'épilepsie et j'appris, non sans une vive contrariété, que l'insatiable buveur était fréquemment sujet à des

accidents semblables. Avec de tels compagnons de route, sur une embarcation étroite, le voyage devenait fort peu agréable; mais l'intérêt toujours croissant des lieux parcourus me faisait passer sur d'autres considérations.

« Tout alla bien tant que les provisions durèrent et qu'il y eut peu de besogne. Une fois que les vivres commencèrent à s'épuiser, la plupart des membres de l'expédition aspirèrent au retour. Je ne pouvais m'habituer à l'indolence de mes compagnons, indolence dont les chefs eux-mêmes donnaient l'exemple. Soliman-Kaschef restait au lit une heure après le lever du soleil, et l'on ne donnait pas le signal du départ avant qu'il s'éveillât. Feizulla, après avoir vidé sa dernière bouteille d'eau-de-vie, passait une partie de son temps à distiller une liqueur spiritueuse d'une corbeille de dattes, et le reste à s'enivrer avec cette boisson. Les officiers avaient à bord des femmes esclaves; un bouffon, nommé Abou Haschis, amusait l'expédition par toutes sortes de plaisanteries grotesques, licencieuses, et l'équipage se livrait aux plus honteuses habitudes.

« Jamais, peut-être, on ne vit une expédition si étrangement composée et si peu propre à remplir la mission dont elle était chargée. Les soins les plus vulgaires de la propreté et de la sobriété, si essentielles à observer dans un équipage resserré

sur un étroit espace et sous un climat qui engendre si aisément la peste et la vermine, étaient entièrement négligés. On ne se souciait pas davantage des principes de subordination et de vigilance si importants dans une navigation sur des eaux inconnues, le long de plages occupées par des hordes hostiles. Hors d'état de pouvoir remédier à un tel état de choses, j'en étais réduit à répéter la sentence de fatalisme de mes compagnons : *Allah kerim* (Dieu est compatissant), et, lorsque les moustiques le permettaient, je m'endormais à la garde de la Providence.

« Le 24 novembre, la flottille franchit la limite des domaines égyptiens, et entra dans une région qui ne payait point de tribut au vice-roi. Quand je demandai quels étaient les habitants de cette contrée : « Tous esclaves, » me répondit-on. Je ne pus m'empêcher de rire et de démontrer que ces hommes auxquels on appliquait l'épithète d'esclaves, de même que les Grecs appelaient les étrangers barbares, étaient libres, et qu'avant de les rendre esclaves il fallait les faire prisonniers, ce qui ne me semblait pas chose facile.

« Je me fis descendre sur le rivage, pour examiner la contrée et tirer quelques coups de fusil. Mais je ne vis que de gros singes gris à longue queue, sur lesquels je ne me sentais pas le courage de faire feu, car j'en avais tué un précé-

demment, et j'avais été tristement frappé de sa ressemblance avec l'homme et de ses gestes douloureux.

« Ces singes vivent en famille, par centaines, sur un territoire très-circonscrit. Quoiqu'ils craignent l'eau et ne nagent qu'à regret, ils grimpent cependant sans cesse sur les branches d'arbres suspendues sur les rivières, et souvent tombent dans les flots. Leur premier soin alors est de s'essuyer le visage et les oreilles. Malgré le danger qui les menace, ils ne remontent sur les arbres que lorsque cette opération est accomplie.

« Cette république de singes, tour à tour se battant, se caressant, se pillant l'un l'autre, et, au milieu de ces importantes occupations, s'en allant à tout instant boire, mais buvant à la hâte, de peur de tomber dans la gueule des crocodiles, offrait une étude intéressante. Les singes apprivoisés qui se trouvaient à bord, s'agitaient perpétuellement à la vue de leurs congénères libres et vagabonds. Le lieutenant Hussein du Kourdistan regardait avec des transports de joie son singe qui grimpait le long des agrès, se suspendait aux câbles, et de là contemplait la forêt. Après ces diverses évolutions, il finit par se jeter sur les épaules d'un matelot qui se rendait sur la plage, puis s'élança dans les bois pour aller rendre visite à ces frères libres à côté desquels

il ressemblait à un nain. Hussein prit son fusil pour punir cette désertion; mais probablement que le fugitif avait été fort mal accueilli dans la république étrangère, car, dès qu'il vit descendre à terre son maître, il lui sauta sur la tête. Hussein vint me le montrer, et me répéta ce que j'avais plusieurs fois entendu dire ailleurs, que les singes étaient jadis des hommes maudits de Dieu. Le *Coran* rapporte que Dieu et le prophète David changèrent en singes les Juifs qui n'observaient pas le sabbat. De là vient qu'un bon musulman craint de maltraiter ou de tuer un singe. On cite comme exception ce qui arriva à Émir-Bey un jour qu'il se trouvait à table avec un étranger : son singe lui arracha des doigts un morceau de rôti qu'il allait porter à sa bouche. Le bey ordonna de couper la main du larron, ce qui fut fait aussitôt. Le pauvre singe s'approcha de son maître cruel en gémissant et en lui montrant sa patte mutilée. Le bey ordonna de le tuer; mais son hôte le pria de lui en faire présent. Quelque temps après, je devins propriétaire de ce singe, qui me tint longtemps fidèle et joyeuse compagnie pendant tous mes voyages en Égypte et en Nubie.

« Mes domestiques étaient convaincus que mon singe avait été, dans une existence antérieure, un *gabir* ou guide de caravane; car, dans le désert, il était toujours en tête de la troupe.

sur le droit chemin, profitant de chaque roc et de chaque monticule pour observer le terrain autour de lui, jusqu'à ce que les oiseaux de proie l'obligeassent à chercher un refuge sur les chameaux, où il exhalait son cri plaintif : *Ohem! Ohem!* comme lorsqu'il avait été battu par les domestiques dont il dérobait et buvait la boisson. . . . .

« Dans une de mes excursions sur la plage, en recueillant des moules et en suivant la trace d'un hippopotame, je faillis tomber sous les pattes du plus énorme crocodile que j'aie jamais vu. Sale, mon domestique turc, qui ordinairement m'accompagnait avec un fusil, n'était pas là, et je dus m'estimer heureux de pouvoir battre en retraite, en déchargeant sur le monstre mon fusil, chargé seulement de petit plomb. Quand je reprochai à Sale son absence, celui-ci me répondit froidement qu'il n'osait s'approcher si près du rivage; que plusieurs fois, en errant parmi les arbres, il s'était trouvé face à face avec un crocodile qu'il regardait comme un esprit (*scheïtan*), et sur lequel il ne pouvait tirer, de peur de tuer son propre père. C'est une croyance généralement répandue parmi les superstitieux mahométans, que les sorciers changent les hommes en bêtes, surtout en crocodiles et en hippopotames.

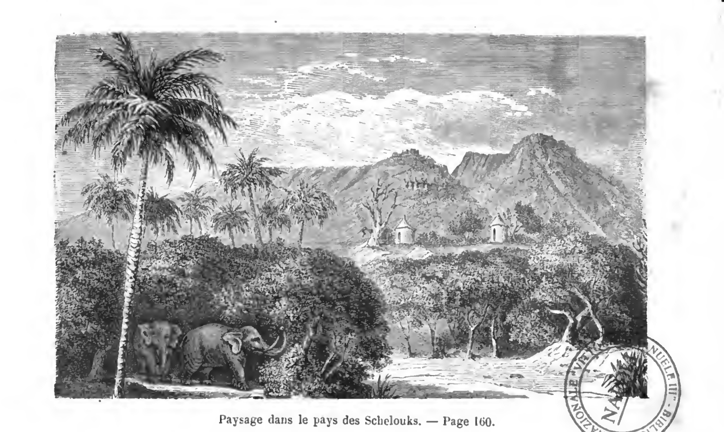
« Le soir, on nous donnait des cartouches et l'on chargeait les mousquets, car nous nous trou-

vions dans une contrée ennemie. Le magasin à poudre était ouvert, et l'on passait tranquillement devant ce dangereux arsenal avec des pipes allumées : Allah Kerim ! Je faisais tous mes efforts pour arracher le capitaine à son indolence, en lui citant les précautions employées dans la marine anglaise. Puis je m'endormais moi-même pendant qu'on distribuait la poudre. Le lendemain matin, je trouvais le magasin ouvert, et la sentinelle endormie avec sa pipe à la main et son mousquet sur ses genoux. Avec une telle discipline, n'est-il pas étonnant que nous ayons pu revenir sains et saufs.

« Un jour le capitaine Feizulla, ayant mis pied à terre dans une île, s'enivra et entra dans un tel état de fureur qu'il fallut le ramener de vive force à bord. Le sabre et le pistolet à la main, il menaçait de tout massacrer. Je parvins à le saisir par le cou, par les pieds, le jetai sur son lit, et le tins là jusqu'à ce qu'il fût endormi. Tout l'équipage admira cet acte d'énergie, mais je n'étais pourtant pas sans quelque inquiétude sur ses résultats. Je ne tardai pas à éprouver un effet de la haine d'un de nos farouches matelots égyptiens. Il était assis à côté d'un de ses compagnons, et répétait plusieurs fois, avec une intention injurieuse, le mot de *nassani* (chrétien). A ce mot l'équipage se rassembla et vint en riant me regarder dans ma cabine. Le capitaine n'était pas à bord. Je perdis

patience, je m'élançai vers celui qui attirait ainsi sur moi les regards, et lui appliquai un vigoureux coup de poing. Dans l'horreur qu'il ressentit en se voyant frappé par un chrétien, il menaça de se jeter à l'eau, puis jura de se venger. Mais sa vengeance s'est bornée à venir me remercier de n'avoir pas porté plainte contre lui au commandant, et à me baiser la main.. . . . .

« Les dangers, les querelles, les incommodités de toute sorte ne m'empêchaient pas de noter sur mon journal les choses intéressantes qui m'entouraient. Le paysage présentait à tout instant un nouvel aspect. A des plages couvertes de bois succédait un océan de gazon dont nul arbuste ne variait la monotonie. Puis l'on voyait des groupes d'îles formées par des plantes aquatiques liées l'une à l'autre par des rameaux de lianes, et arrêtées sur le rivage ou flottant à la surface de l'eau. Je remarquai avec une admiration enthousiaste la fraîcheur extraordinaire et l'abondance de cette végétation. Quelquefois nous étions entourés d'un tapis de fleurs qui s'étendait à plusieurs milles de distance. Sur la terre s'élevaient des collines fleuries, des massifs de mimosas et de tamarins brillants; sur les eaux, dans les marais, s'épanouissaient des quantités de convolvulus, de lis aquatiques aux fleurs rouges, de lotus rouges, bleus et blancs. Plus haut apparaissait l'ambak, aux larges fleurs



Paysage dans le pays des Schelouks. — Page 160.

jaunes, aux feuilles composées rappelant celle de l'acacia. Cette plante singulière, qui forme comme la transition entre l'arbre des forêts et le roseau des étangs, a ses racines dans le lit du Nil, monte chaque année avec l'eau du fleuve, et le surpasse par la rapidité de sa croissance. Sa tige, spongieuse, renferme une moelle d'une nature toute particulière.

Au milieu de cette exubérance de plantes, le regard du voyageur s'arrête surtout sur le lotus, dont la blanche corolle s'ouvre aux rayons de l'aurore et se ferme au coucher du soleil. Je remarquai en outre que cette belle fleur, que rien n'abrite, se referme lorsque le soleil approche de son zénith, comme si elle ne pouvait supporter la trop grande ardeur de la lumière qui l'a fait éclore.»

Au commencement de l'expédition, la flottille avait peu de rapports avec les indigènes du pays, soit qu'ils se tinssent cachés, qu'ils se montrassent avec un caractère hostile, ou qu'ils offrissent peu d'intérêt. L'équipage ne se souciait pas, d'ailleurs, de passer la nuit à terre, sachant qu'il y serait assailli par des nuées de cousins et d'autres insectes, au milieu desquels il était à peu près impossible non-seulement de dormir, mais de boire et de manger. Pour échapper à ce fléau, pire qu'une des plaies de l'Égypte, les bâtiments se tenaient au milieu du fleuve qui, quelque

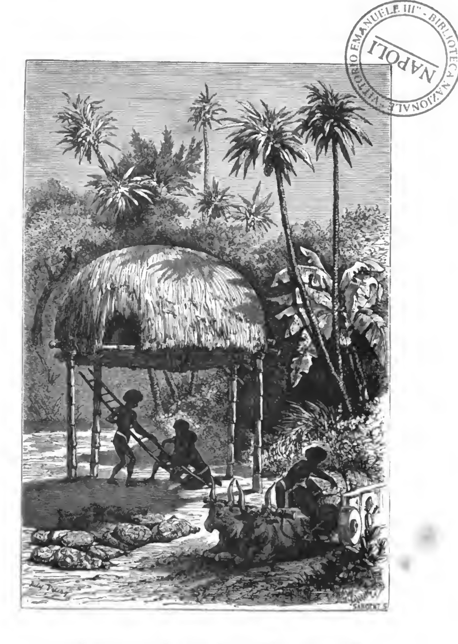
temps après leur départ, se déroulait sur un espace de trois à quatre milles de largeur. La brise, en fraîchissant, dissipait ces myriades d'animalcules; mais au moindre calme ils devenaient insupportables, et notre voyageur allemand n'en parle qu'avec des malédictions.

« 10 décembre. Calme mortel toute la nuit et les cousins! On n'échappe point à leur dard aigu en se plongeant dans son lit au risque d'étouffer. Il faut bien se ménager une étroite ouverture pour respirer, et ils se précipitent sur vos lèvres, sur votre nez, sur vos oreilles, et chaque fois que vous ouvrez la bouche, ils vous entrent dans le gosier. Ils se glissent comme des fourmis par le passage le plus étroit, et arrivent jusqu'aux parties du corps les plus sensibles. Le matin, mon lit renfermait des millions de ces insectes diaboliques, que j'avais écrasés en me tournant et me retournant dans mon perpétuel martyre. Comme j'avais oublié d'apporter de Khartoum une moustiquière, force était de me soumettre. J'avais aussi négligé de prendre des gants en peau qui, sous ce chaud climat, sont insupportables, mais qui cependant m'eussent été très-utiles. Pendant mon souper, il fallait que mon domestique agitât devant moi un grand éventail et que je choisisse le moment opportun pour porter la nourriture à ma bouche. On ne pouvait fumer sa pipe en paix,

même en tenant ses mains dans un burnous en laine, car les moustiques pénétraient à travers le tissu. Les noirs et les hommes de couleur étaient également maltraités. Toute la nuit on entendait résonner sur le navire le mot de *banda*, avec un accompagnement de malédictions. Le banda ressemble à nos moustiques à longues jambes, mais il a une trompe beaucoup plus développée, avec laquelle il perce trois épais tissus de lin ou de coton. Il a la tête bleue, le dos basané, et les jambes couvertes de taches blanches comme de petites perles. Il en est d'une autre espèce, qui ont les jambes grosses, le corps brun, la tête rouge.

« Les matelots étaient tellement privés de sommeil et épuisés par ces suceurs de sang, qu'à peine pouvaient-ils remplir leur tâche. Je trouvai enfin un étrange secours pour mon supplice. Pendant les deux dernières nuits qui précédèrent celle de Noël, nous avions été plus que jamais tourmentés par les moustiques; mais un petit chat, que je n'avais pas vu durant le jour, se mit à me lécher la figure, à fouiller dans ma barbe, et à prendre les insectes. En général, les chats du Soudan sont d'une nature sauvage. Ils pénètrent dans les poulaillers, enlèvent parfois de grosses volailles et se soucient peu des souris. Les Barabras mangent le chat; mais les Arabes le protégent en mémoire de Mahomet, dont c'était l'animal favori.

Il n'y a sans doute dans le monde aucun fleuve dont les bords soient sur un aussi long trajet aussi peuplés que ceux du Nil. Chaque jour l'expédition passait devant une telle quantité de villages, que je ne comprenais pas où tant de gens pouvaient trouver leur subsistance, et un officier du Kourdistan me dit que les Schelouks formaient une plus grande nation que les Français. Mais quelle nation! et quelles demeures! Ces hommes s'élèvent à peine d'un degré au-dessus de la brute, et leurs habitations ressemblent à des chenils ou à des ruches en chaume avec un trou rond sur le côté, par lequel ils entrent en se courbant jusqu'à terre. Couchés tout nus dans l'herbe, dont les graines forment une partie de leur nourriture, ils appelaient en les voyant passer les marins de la flottille, qui le plus souvent ne s'arrêtaient ni à leurs cris ni à leurs gestes, se défiant de leurs intentions. Les Schelouks, les Dinkas et autres tribus se nourrissent de riz sauvage, de fruits, de diverses graines. Ils ont aussi des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, et ne dédaignent pas la chair du crocodile ou de l'hippopotame. Ceux qui occupent un sol improductif ont recours au poisson. Ils ne possèdent ni chevaux, ni chameaux. Lorsqu'ils enlèvent aux Turcs quelques-uns de ces animaux, ils ne les tuent pas, sans doute parce qu'ils ne voudraient pas manger leur chair,



Grenier aérien sur les bords du Nil blanc. — Page 164.

mais ils leur arrachent les yeux, comme pour les punir d'avoir apporté l'ennemi dans leur contrée.

« Dans l'espace d'une journée, je comptai soixante-dix villages, grands et petits. Soliman-Kaschef prétendait que la tribu des Schelouks se composait d'au moins deux millions d'âmes. Leur *Bando* ou roi, qui habitait à deux ou trois milles de la plage, ne se montra pas. Il se défiait des Turcs, et toute la nuit on entendit résonner son grand tambour de guerre. Sa sauvage majesté était sur ses gardes. Je suis bien convaincu que si Soliman-Kaschef avait tenu le Bando des Schelouks sur son navire, il ne l'aurait pas relâché. Ce bando n'avait nulle raison de se montrer favorable aux musulmans, ennemis jurés de son peuple. Quelque temps avant notre départ, il avait envoyé trois ambassadeurs à Khartoun pour se mettre en bonnes relations avec les Turcs, et empêcher les maraudages de ses voisins les Arabes. Ces trois Schelouks, qui ne parlaient pas l'arabe, furent traités avec le dédain qu'on montre pour les *abits* (esclaves), et remis aux soins du scheik El-Bellet. Le scheik, qui ne reçoit aucun salaire, qui exerce ses fonctions plutôt par un sentiment de crainte que par un principe d'honneur, les traita de telle sorte qu'ils vinrent nous demander quelques piastres pour acheter du vin et des spiritueux. Sur

mes représentations, l'effendi de Khartoum fit préparer pour eux des vêtements d'honneur ; mais dans la nuit ils s'enfuirent à la dérobée, et leur maître Bando fut indigné de la manière dont ils avaient été reçus.

« Une vaste plaine verte, une sorte de pâcage d'éléphants, sépare les Schelouks de leurs voisins les Jengahs, sur lesquels j'obtins quelques renseignements d'un de nos sergents nommé Marian, fils d'un roi des montagnes de Nouba. Son père avait été tué par les Turcs, et lui était devenu esclave. Ce sergent de race royale avait la figure tatouée en noir et les oreilles percées de dix trous, d'où ses ennemis avaient enlevé les anneaux qui les décoraient. C'était un homme de cœur, qui avait passé trente ans au service, et qui, n'ayant point de protection, n'avait plus aucun espoir d'avancement. Il y avait encore à bord du navire un Jengah et deux Dinkas, mais il ne me fut pas possible d'obtenir d'eux la moindre notion sur les usages de leurs tribus. Il leur semblait qu'en révélant ces détails ils commettraient une trahison. Comme une partie des hommes de l'équipage appartenaient au pays que traversait l'expédition, on craignait, et à juste titre, les désertions. Le 30 décembre, en passant devant la terre des Kyks, seize hommes s'enfuirent pendant la nuit. Ils étaient de la contrée lointaine de Nouba,

et il paraissait presque impossible qu'ils pussent y arriver, avec leurs faibles provisions, à travers tous les obstacles qu'ils avaient à surmonter. Hussein-Aga se mit à leur poursuite avec cinquante féroces Égyptiens, et ne put les atteindre. Au même instant, le tambour donna l'alarme, le bruit se répandit que tous les nègres allaient prendre la fuite. Je profitai de cette halte, pour déterminer l'espèce d'une certaine classe d'oiseaux blancs, qui se posaient tranquillement sur la croupe des éléphants, et en enlevaient la vermine. Parfois les éléphants, importunés de cette chasse, repoussent avec leurs trompes ces petits hérons, qui s'éloignent un instant, puis reviennent se mettre à l'œuvre. Dans le même temps, on tua un pélican, et l'on trouva dans son corps vingt-quatre poissons frais de la grosseur des harengs. Sa gloutonnerie avait causé sa mort. Le poids dont il était chargé l'empêchait de fuir. Des myriades d'oiseaux apparaissent sur le fleuve Blanc et sur ses rives marécageuses. En quelques endroits leurs excréments recouvrent la surface des arbres, et paralysent la végétation. Ces oiseaux trouvent une abondante provende dans les fouillis des bords du fleuve. Dans les joncs, brillent des nuées de vers luisants; l'air résonne du cri des sauterelles et du croassement des grenouilles. Sans l'immense quantité d'oiseaux qui détruisent

la vermine, ces plages seraient inhabitables, car les eaux croupissantes, échauffées par un soleil ardent, enfantent une quantité d'insectes et de reptiles. On y voit des poissons monstrueux et des serpents de toute sorte. Les Arabes ont, à l'égard des serpents, de singulières superstitions. Ils les considèrent comme des êtres surnaturels qui ont un roi appelé Schach-Maran, lequel réside dans le Kourdistan, non loin d'Adana, où deux villages sont exempts de tribut à la condition de donner du lait aux serpents. Abdul-Elliab, officier kourde, qui faisait partie de l'expédition, leur avait fait lui-même cette offrande de lait. Il jurait qu'il avait vu leur roi, ou tout au moins un de leurs vokils ou vice-régents. Il avait à peine déposé son offrande dans un des bassins de marbre formés en ce lieu par la nature, qu'un grand serpent, portant sur la tête une longue chevelure, sortit de sa grotte de roc, et vint boire le lait. Puis il se retira, sans adresser, selon sa coutume, quelques paroles à celui qui lui avait versé cette boisson ; « sans doute, ajoutait l'officier, parce qu'il voulait me punir de n'avoir pu renoncer à l'usage des liqueurs spiritueuses. » Deux autres Kourdes attestèrent la véracité de ce fait, ajoutant que le Maran avait une face humaine, sans quoi il ne pourrait parler, mais que jamais il ne se laissait voir qu'à un sultan ou à un saint

homme. Abdul-Elliab avait de grandes prétentions à ce dernier titre, sa bigoterie, son hypocrisie, ses citations perpétuelles du Coran lui firent donner par l'équipage le surnom d'*assaillant* du Paradis, car il semblait évident qu'il qu'il voulait prendre d'assaut le lieu de délices promis par Mahomet à ses fidèles. En attendant qu'il fût appelé à jouir de la société des houris, il s'était procuré celle d'une jeune esclave, à laquelle, de sa sainte main, il infligeait parfois de cruels traitements. Un jour qu'elle avait commis la faute de préparer, pour une partie de l'équipage, une liqueur de graines appelée *Merissa*, il la frappa avec une courroie au moment où elle se trouvait à moitié nue sur le pont. De ma cabine, je lui criai de s'arrêter, et comme il continuait à la frapper avec tant de fureur qu'il lui déchirait le corps, je m'élançai sur lui et le jetai à la renverse. Il se releva, tira son sabre et le brandit de mon côté en m'appelant : Effendi, au lieu de *Karsagi* ou marchand, titre qu'on donne généralement aux Francs. A peine étais-je rentré dans ma cabine, qu'il saisit de nouveau son esclave pour la jeter par-dessus le bord. Je pris mon pistolet, et le menaçai de tirer sur lui : il lâcha sa proie, et me dit en pâlissant que, cette fille étant à lui, il pouvait en user comme bon lui semblait. Puis il alla se plaindre de moi au

commandant qui, connaissant son mauvais caractère, l'envoya sur une autre embarcation. A notre retour à Khartoum, comme il vit que le pacha me traitait avec distinction, il vint solliciter son pardon, et demanda à me baiser la main.

« Quelques jours avant la scène que je viens de raconter, j'avais gagné l'affection et la confiance de nos soldats noirs. L'un d'eux, ayant eu une querelle avec un Arabe, l'avait blessé d'un coup de couteau et s'était jeté à l'eau pour se noyer. On courut à son secours et on le hissa à bord de notre bâtiment. Je le fis coucher sur le pont, et je me mis à lui frotter le corps avec de la laine ; lorsque j'eus continué pendant un assez long espace de temps cette opération, il se ranima et on le releva. Mais sa tête tombait encore sur sa poitrine. Un des soldats, qui prétendait avoir la science de faire revivre les morts, le saisit par derrière, sous les bras, l'éleva en l'air, et le fit, trois fois de suite, tomber violemment sur son dos, en même temps qu'il lui murmurait des passages du Coran, auxquels le pauvre homme finit par répondre. La superstition de ces Arabes est telle, qu'ils croient qu'un individu qui s'est noyé conserve cependant le pouvoir d'aborder sur la plage qui lui plaît, et qu'une fois arrivé à terre il renaît à la vie.

« Après un mois de navigation, la flottille était

arrivée dans le pays des Kyks, tribu nombreuse mais pauvre. Les huttes sont tout entières construites en chaume. Les hommes, complétement nus, s'enduisent le corps avec le limon du Nil pour se préserver de la piqûre des moustiques. Il y avait une expression mélancolique dans la manière dont ces malheureux plaçaient leurs mains sur leurs têtes, et les laissaient retomber comme lorsqu'on pleure. Ils portaient des bracelets d'ivoire aux bras. Un d'eux nous montra sa hutte, comme pour nous engager à y entrer. Un autre se mit à danser. Un Dinka, qui connaissait leur langue, nous dit qu'ils nous demandaient du grain, que leurs vaches étaient loin et qu'elles ne reviendraient que le soir. Il nous affirma que ces Kyks ne tuaient aucun animal, et ne se nourrissaient que de grains et de lait. Cependant on m'a affirmé qu'ils mangeaient les bestiaux qui mouraient de mort naturelle. C'est un usage assez généralement répandu dans le Soudan. A Khartoum, je vis un matin deux chameaux étendus sur la place publique. Des hommes en coupèrent des morceaux pour les faire rôtir; le reste fut abandonné aux chiens. Moi-même j'ai eu, au Caire, un rôti de la belle girafe de Clot-Bey, qui avait péri pour avoir mangé trop de trèfle blanc. Sa chair était blanche, délicate, sa langue excellente. Mais je n'ai jamais pu prendre goût à la rude chair

des chameaux, même lorsqu'ils étaient jeunes. L'Afrique est le pays des estomacs robustes. Les Arabes mangent les sauterelles, et quelques tribus de nègres dévorent le fruit de l'arbre de l'éléphant, espèce abominable de citrouille, convoitée par les éléphants mais rejetée par les Arabes. Je ne pouvais user d'un tel aliment, bien que je me fusse fait une règle de chercher à apprécier toutes les productions du pays. Le 12 janvier, pendant que j'étais en proie à une fièvre qui me permettait à peine de continuer mon journal, j'entendis un coup de fusil et appris que Soliman-Kaschef venait de tuer, avec une seule balle, un gros crocodile. Comme les hommes de l'équipage avaient assez de provisions, ils négligèrent de couper la queue de l'animal. Mais mes domestiques, qui se rappelaient m'avoir vu manger à Khartoum un mets de cette nature, et au Taka un morceau de serpent préparé par un derviche, m'apportèrent un lambeau de chair de crocodile. En pleine santé, la forte odeur qu'il exhalait m'aurait empêché d'y toucher, malade comme je l'étais, je ne pus pas même le laisser près de moi, et je le fis jeter à l'eau. Lorsque j'arrivai pour la première fois dans le pays des crocodiles, je ne comprenais pas comment les bateliers sentaient de loin ces animaux. Mais, dans mon voyage du Caire au Sennâr, quelqu'un étant venu m'offrir d'acheter un jeune

crocodile, mon organe devint très-sensible à l'odeur de ces monstrueux amphibies. Lorsque nous entrâmes dans le fleuve Blanc, je pouvais, sans le voir, reconnaître à six cents pas de distance la présence d'un crocodile. Ses glandes, renfermant une sécrétion semblable au musc, se trouvent dans la partie postérieure de son corps, comme celles des civettes du Soudan, que l'on garde en cage à cause de leur parfum.

« A mesure que la flottille remontait le fleuve, ses relations devenaient plus fréquentes avec les tribus indigènes qui, se trouvant plus éloignées de l'Égypte, redoutaient moins des hostilités de la part des étrangers. Le capitaine Sélim avait une cargaison de chemises de couleur et de chapelets avec lesquels il eût pu acheter les bestiaux, les villages, les terres et même les membres de toute une famille. Ces sauvages du Nil Blanc attachent un si haut prix aux plus petits objets de fabrication européenne que, pour quelques chapelets en verre, j'obtins une collection d'armes, d'ornements et d'ustensiles de ménage, exposée maintenant au musée royal de Berlin. La simplicité de ces indigènes est incroyable. A peine peut-on les considérer comme des hommes. De même que l'ambak forme l'anneau intermédiaire entre le bois et le roseau, de même le Kyk apparaît comme une transition entre la brute et

la race humaine. Un de ces Kyks, qu'on avait trouvé couché dans la cendre d'un foyer, selon une coutume assez répandue dans sa tribu, fut amené à bord du bâtiment de Sélim. Il pencha la tête en avant à la façon des singes, peut-être en signe de soumission, puis, lorsqu'il fut près de la cabine, il se mit à genoux et se traîna ainsi, manifestant à chaque pas, par ses gestes, par ses cris, son étonnement et son admiration. Il avait aux oreilles une quantité de trous qui, cependant, n'étaient ornés que d'une petite tringle. On lui mit des chapelets au cou, alors sa joie fut sans bornes. Il sautait et se roulait sur le pont, baisait le plancher, posait les mains sur notre tête, comme pour nous bénir, après quoi il chanta. C'était un homme d'une trentaine d'années, aux traits anguleux, aux épaules larges. Son attitude, ses gestes étaient contraints, peut-être par l'effet de la nouveauté de sa situation. Il avait le dos voûté, la tête penchée en avant, les jambes longues, pareilles à celles d'un veau. Toute sa personne, enfin, présentait l'apparence d'un orang-outang. Entièrement nu, il portait seulement au bras droit des anneaux en cuir. Il nous émut par sa joie enfantine, qui nous montrait qu'il était plus heureux que nous tous. Par l'entremise d'un Dinka, nous l'engageâmes à dire à ses concitoyens qu'ils ne devaient pas se reti-

rer devant notre honnête flottille. Après s'être assez agenouillé, après avoir baisé le plancher et assez crié, il fut reconduit par la main comme un enfant et, sans les chapelets qu'il portait au cou, probablement il eût pris tout ce qu'il venait de voir pour un rêve. On trouve parmi ces tribus des individus d'une taille gigantesque. J'ai voulu prendre la mesure de quelques-uns d'entre eux, mais ils s'y refusèrent. J'ordonnai alors à mes domestiques de se tenir près d'eux avec de longs roseaux et je parvins ainsi à reconnaître que plusieurs Kyks avaient six à sept pieds allemands de hauteur. Près d'eux, les Égyptiens et les Européens ressemblaient à des pygmées. Les femmes n'étaient, en proportion, pas moins grandes.

« Le 7 janvier, la flottille atteignit un large lac près duquel paissaient une troupe d'éléphants et une multitude d'antilopes à la peau brune. Soliman-Kaschef ne put résister à l'attraction de ce dernier gibier qui appartenait à l'espèce désignée sous le nom d'*Ariel*, et dont on connaissait la chair excellente. Faute de vent, on naviguait à la rame; il ordonna la suspension de ce travail et descendit à terre pour chasser. Les antilopes se retirèrent, et comme les bêtes féroces envahissaient alors les jungles, quelques soldats furent envoyés en avant comme éclaireurs. Au retour

de la chasse, où l'on n'avait tiré qu'un seul coup de fusil, on remarqua l'absence de deux charpentiers. Tous les signaux employés pour les rappeler furent inutiles. C'étaient deux honnêtes Égyptiens qui ne pouvaient avoir eu la pensée de déserter; leurs camarades dirent, en haussant les épaules, que probablement ils avaient été dévorés par l'*assad* ou le *nimr*, le lion ou le tigre. Le mot *nimr* sert ici à désigner la panthère ou le léopard, car on sait qu'il n'y a point de tigres en Afrique.

« En ce même lieu, à vingt-quatre degrés de latitude au sud d'Alexandrie, le fleuve avait quatre cents pas de largeur. En cherchant à déterminer l'origine d'une telle masse d'eau, je vins à douter que les sources du Nil Blanc puissent alimenter tant de lacs, de baies, et couvrir la vaste terre marécageuse qui les avoisine, surtout sous l'ardent soleil africain qui, sans cesse, pompe l'élément liquide. A cette époque de notre voyage, les pluies avaient depuis longtemps cessé. Quelles sources gigantesques ne faut-il donc pas supposer pour expliquer une telle inondation! J'en conclus que le Nil supérieur doit avoir de nombreux affluents. Mais il n'était pas possible de songer à explorer ces divers courants avec une flottille chargée de lourds bagages, manœuvrée par des hommes indolents, inhabiles, et commandés par

des chefs bien plus soucieux de boire de l'arack que de remplir leur mission. Il faudrait, pour tenter une telle exploration, trois petits bateaux à vapeur tirant peu d'eau, gouvernés par un bon équipage Européen, commandés par des officiers instruits et expérimentés. Mais transporter ce matériel nautique au delà des cataractes du Nil, au-dessous de la jonction du Nil Bleu et du Nil Blanc, ne serait pas une petite affaire.

« Le plus difficile serait de se procurer du combustible et de former des dépôts de charbon. Il y a, dans la région inférieure du Nil Blanc, des forêts, mais on n'en trouve point sur la plage intermédiaire ou supérieure, puis l'on perdrait beaucoup de temps à réduire ce bois en charbon et l'on serait exposé aux attaques des indigènes. Je crois pourtant que ces difficultés, si considérables qu'elles soient, seraient compensées et au delà par la différence des équipages et du commandement. Quelle différence entre les officiers de marine européens et Soliman-Kaschef, qui passait son temps à courir après les antilopes, à rire des bouffonneries d'Abou-Haschis; qui s'était fait dans sa cabine une espèce de harem, où reposait une malheureuse esclave gardée par un eunuque. Pendant toute la durée de l'expédition, il ne fut pas permis à la pauvre créature de jeter un regard sur la contrée; elle ne pouvait pas même

monter voilée sur le pont. Feizulla qui, dans ses habitudes de tailleur, oubliait souvent ses devoirs de capitaine, ayant un jour ordonné la manœuvre avant d'en avoir reçu le signal, Soliman-Kaschef lâcha sur lui deux coups de fusil, dont j'entendis siffler les balles à mes oreilles. « Ce n'est rien, ce n'est rien, » dit Feizulla, quoique les balles passassent à quelques pouces de sa tête; et il tira, dans une autre direction, deux coups, comme pour répondre à une agréable plaisanterie de Soliman. Heureusement que le commodore ne voulait pas la continuer, car il avait l'adresse des Turcs, qui se considèrent comme d'excellents tirailleurs. Pendant tout le voyage, beaucoup d'entre eux s'exerçaient à abattre à distance, des branches d'arbres, d'un coup de fusil. Ces distractions perpétuelles retardaient les progrès de l'expédition. La brise était souvent calme ou contraire, et les paresseux Africains ne faisaient que peu de chemin avec la rame ou la corde; quand on apercevait une place attrayante, on s'y arrêtait. Malgré le moyen de correction employé par Soliman à l'égard de Feizulla, si le chef d'un bâtiment se sentait disposé au repos, tenté par une partie de chasse ou par le désir de faire une visite à un village, il ne se gênait guère pour jeter l'ancre. En droite ligne du nord au sud, depuis Khartoum, l'expédition, dans l'aller et le re-

tour, parcourut un espace de seize cents milles; en y ajoutant vingt pour cent, pour les louvoiements et détours, nous avons un trajet de deux mille milles accompli en cinq mois; ce qui fait, terme moyen, treize milles par jour, non point sur un fleuve rapide, mais sur une masse d'eau dont le courant n'était que d'un mille à l'heure, quelquefois d'un demi-mille et d'autres fois si faible qu'on pouvait à peine le déterminer. Mais qu'une telle expédition soit confiée à des Anglais, et l'on pourra en attendre un autre résultat.

« La flottille, si mal commandée, finit par arriver dans le royaume de Barry, dont la capitale, Pelenja, située au quatrième degré de latitude, est habitée par une population nombreuse, par des hommes d'une force athlétique, d'une taille de six pieds et demi à sept pieds de France, ce qui équivaut à sept pieds et sept pieds et demi anglais. Quoique noirs, ils n'ont point les traits caractéristiques de la race nègre. Les hommes ne portent que des sandales et quelques ornements; les femmes, des tabliers en cuir. Cette tribu cultive du tabac, diverses espèces de grains, et avec le fer qu'elle trouve dans les montagnes, elle fabrique des armes et différents ustensiles. Environ quinze cents de ces noirs se rassemblèrent sur le rivage, armés jusqu'aux dents, mais sans intention hostile. Ces hommes gigantesques, aux

membres musculeux et bien proportionnés, eussent été, pour un peintre ou un sculpteur, de curieux objets d'étude. Aucun d'eux n'avait de la barbe. Il est probable qu'ils se l'enlèvent avec un cosmétique. Le capitaine Sélim, dont le menton était rasé, leur plut davantage que Soliman-Kaschef avec sa longue barbe, et lorsque celui-ci leur montra sa poitrine couverte de poils, ils manifestèrent une sorte de dégoût. Comme la plupart des tribus qui occupent les plages du Nil Blanc, les individus de celle-ci s'arrachent les quatre dents incisives. Étrange coutume! à laquelle ces sauvages se soumettent, disent-ils, pour ne pas ressembler aux animaux. Les Turcs considèrent cet usage comme un rite de même nature que la circoncision pour les musulmans ou le baptême pour les chrétiens. Quoi qu'il en soit des motifs de cette opération, elle s'accomplit avec diverses cérémonies dans la première jeunesse, et les femmes y sont soumises aussi bien que les hommes.

« Lors de l'arrivée à bord de Lakoua, sultan des Barrys, et de sa sultane favorite Ischock, qui avait la tête rasée et portait deux tabliers en cuir, les Turcs firent plusieurs tentatives pour obtenir des renseignements sur les mines d'or, principal objet de l'expédition. Un nègre leur dit qu'il n'y avait pas même de cuivre dans la contrée, mais

que Lakoua possédait dans son trésor quelques pièces de ce métal qui provenait d'une région plus éloignée. On lui montra un lingot d'or qu'il prit pour du cuivre, et l'on conclut de cette erreur, que le pays dont il parlait devait renfermer le minerai précieux, qui, dans son esprit, se confondait avec un vulgaire métal. Mais cette contrée était à plusieurs journées de distance du Nil, et lors même qu'elle eût été près de la plage, on n'eût pu y atteindre. A quelque distance de Palenja, le fleuve était traversé par un banc de rocs. Mon opinion est qu'il était possible de la franchir; mais les Turcs, las du voyage, ne demandaient qu'à s'en retourner. Au temps de la crue du Nil, l'eau monte en cet endroit de dix-huit pieds, ce qui facilite d'autant le passage de la barrière. Mais, à notre arrivée, l'eau était basse, l'expédition expiait ainsi le retard qui, pendant six semaines, avait arrêté son départ. Je proposai en vain de rester là deux mois pour attendre la saison des pluies, personne ne voulut se rendre à cet avis. On m'objecta même qu'on craignait de manquer d'approvisionnements, quoique la flottille en eût été pourvue pour dix mois, et qu'elle n'eût quitté Khartoum que depuis dix semaines. Les bâtiments saluèrent de vingt et un coups de canon cette région inconnue que j'eusse été si heureux d'explorer, puis virèrent de bord. Le 22 avril 1841, ils rentraient à Khartoum. »

Il est à remarquer qu'en s'avançant au delà du point où elle s'arrêta, l'expédition eût trouvé dans le lit rocailleux du fleuve et dans la rapidité du courant de plus grandes difficultés que par le passé. Il est probable que, sans le secours d'un fort vent du nord, la rame et le halage eussent été insuffisants.

M. Arnaud a écrit à son tour à ce sujet: « Dans les hautes eaux, le fleuve serait encore navigable au moins une trentaine de lieues, c'est-à-dire là où se réunissent différentes branches, dont la plus considérable vient de l'Est, et passe au bas d'un grand pays nommé Berry, à quinze journées à l'Orient de la montagne de Bellénia. C'est du marché des Berrys que viennent des hommes rouges, et qu'ont été apportés les vêtements du roi des Barrys. Je présume que ce sont des Sydamiens qui ont reçu ces vêtements par les caravanes d'*Inaréa* et de *Fadassi*, et qui les ont apportés jusqu'à ce marché. Ce qui précède prouve d'une manière assez évidente que l'hypothèse généralement adoptée jusqu'à ce jour, *que les sources du fleuve viennent de l'Ouest, est mal fondée.* »

Ce peu de mots suffirent pour bouleverser pendant longtemps encore les idées des géographes. Des voyageurs français qui se trouvaient alors dans le Sud de l'Abyssinie, en firent la base d'une hypothèse qui, réunissant les uns aux autres

les affluents supérieurs du Saubat, du Yabous tributaire du Nil bleu et du Godjeb qui court à l'Océan Indien, — confondait tous ces cours d'eau, divergeant vers les points les plus opposés de l'horizon, en un courant unique dont ils firent la tête du Nil Blanc. Pendant dix ou douze ans on a pu voir les cartographes placer, d'après ce système, les sources du grand fleuve dans l'Inaréa.

CHAPITRE VII.

LE BAHR-EL-GAZAL.

VOYAGE DE BOLOGNÉSI.

1856

Départ de Khartoum. — Le lac Nü. — Indigènes de ses bords. — Hippopotames. — Le pays des Dinkas. — Les Djours. — Les Doors. — Ce que sont les Niam-Niams et ce qu'ils ne sont pas. — La traite des esclaves. — Voyage de retour.

Le 27 novembre 1856, à huit heures du soir, je quittais Khartoum dans une barque lourdement chargée, avec douze soldats, huit marins, deux drogmans, deux esclaves cuisinières de l'équipage, deux vieux serviteurs particuliers, et après avoir reçu les adieux de mes amis réunis à l'embarcadère, je descendais le fleuve Bleu et m'arrêtais pour la nuit à la pointe de Mandjara, où se réunissent les deux grands fleuves qui forment le Nil.

Le lendemain, de bon matin, j'entrais dans le fleuve Blanc par un bon vent du nord, au son du *tarabouka* des marins, joyeux de partir après une longue attente. Je n'ai point ici à raconter jour par jour les détails de mon voyage sur un fleuve déjà assez connu : je dirai seulement que, passant successivement le fameux gué d'Abou-Zeït, la montagne des Dinkas, l'embouchure du Saubat, où je trouvai un camp égyptien commandé par une de mes connaissances, l'adjudant-major Salek-effendi, j'entrais le 20 décembre, à cinq heures de l'après-midi, dans le lac Nü, où le Bahr-el-Gazal se joint au fleuve Blanc.

Je fis jeter l'ancre à l'entrée du lac pour jouir à mon aise d'une vue qui, bien qu'elle ne fût pas nouvelle pour moi (j'avais déjà fait le même voyage au mois de mars précédent), avait un charme qui m'invitait à bien augurer du nouveau pays que j'allais voir. Qu'on se figure une nappe d'eau d'une lieue de tour, entourant une île couverte d'une végétation toute tropicale ; l'eau, calme, d'un azur limpide, et au milieu de laquelle le fleuve Blanc dessinait sa ligne blanchâtre, était si transparente que de la barque on voyait parfaitement les poissons glisser parmi les plantes aquatiques qui tapissent le fond du lac. Le silence qui ajoute tant à la majesté de ces scènes du désert n'était troublé ici que par les hippopotames,

qui, sortant en foule du fond de ce vaste bassin, venaient en nageant entre deux eaux tourner autour de la barque, dont la vue semblait les plonger dans une stupéfaction hébétée; puis s'enfonçant pour reparaître encore à la surface, ils suivaient la barque pendant plusieurs minutes.

Le vent se leva et je repartis, me dirigeant au sud-oüest, et un petit canal me conduisit dans un second lac plus grand, où j'arrivai à huit heures du soir. Force me fut de m'y arrêter, parce que devant moi se présentait un fouillis de roseaux, parmi lesquels s'ouvraient quelques passages où il eût été difficile de trouver, la nuit, une direction quelconque. Je dus en conséquence jeter l'ancre et passer la nuit en cet endroit, après avoir posé des sentinelles.

Le 21 au matin une légère brise du nord me conduisit dans un petit canal si étroit, qu'en certains endroits deux *dahabiés* ou grandes barques du Nil, ne peuvent passer de front. D'épaisses et hautes forêts de roseaux rétrécissaient encore ce chenal et par instants les deux rives semblaient se toucher. Le fleuve faisait d'innombrables détours, et nous arrivâmes ainsi chez les Nouers-Ghikenas, nègres sauvages et comme tels fort rusés, qui ont bâti sur la rive gauche une énorme bourgade, devant laquelle je m'arrêtai pour renouveler mes provisions. Il y avait plusieurs

jours que nos vivres étaient réduits à des proportions inquiétantes, car depuis l'embouchure du Saubat je n'avais pas rencontré le plus petit établissement d'indigènes. Je fis divers achats, notamment un bœuf, qui me coûta en verroterie la somme de trois francs quatre-vingt-dix centimes et que mes hommes s'empressèrent d'abattre, de dépouiller, de dépecer et de transporter à la barque.

J'eus en cet endroit un curieux échantillon de la passion des noirs pour le vol. Un homme qui était venu à la barque sous prétexte d'apporter du poisson ne craignit pas, malgré tant d'yeux ouverts sur les visiteurs, de voler un grand couteau de cuisine. Il s'enfuit aussitôt avec sa prise, mais un matelot qui l'avait vu se mit à sa poursuite avec quelques soldats; il fut pris et porté à bord, où il reçut la correction exemplaire de cinquante coups d'un courbach en peau d'hippopotame de deux centimètres d'épaisseur. Ses compatriotes, effrayés et n'ayant peut-être pas la conscience bien nette, disparurent comme par enchantement, et nous-mêmes ne tardâmes pas à tendre notre voile à un léger vent du nord. Ce jour-là, comme la veille, une forêt de roseaux ne cessa d'embarrasser notre marche, et nous filâmes toute la nuit et le jour suivant avec un vent léger dans la direction de l'ouest.

Quelquefois j'étais obligé de faire descendre les mariniers pour remorquer la barque et la sortir des écueils avancés que nous rencontrions dans les détours que nous devions faire au milieu de ces marais. Je n'ai trouvé aucun village ni aucun indigène depuis mon départ de *Nouers-Ghikena;* leurs feux de nuit se voyaient seulement sur les deux rives du fleuve, à peu de distance l'un de l'autre.

Le 23, de bonne heure, un bon vent du nord nous pousse en avant; le passage s'élargit de plus en plus, si bien qu'à huit heures du matin j'entrai dans un lac si immense d'aspect que je pouvais croire aborder la haute mer. — J'en mesurai la profondeur en plusieurs endroits, et je ne la trouvai jamais moindre de douze pieds, tandis qu'elle était souvent de dix-huit et de vingt. L'eau en est beaucoup meilleure que celle du fleuve Blanc, et plus limpide que celle du fleuve Bleu.

La quantité d'hippopotames rencontrés ce jour-là est incroyable pour qui ne l'a pas vu par soi-même. Il suffit de dire qu'en certains endroits ils sortaient par centaines, au point de nous faire craindre une attaque. Quelques-uns s'approchant par derrière donnaient de temps en temps contre la barque des coups de tête si violents que je me crus un moment perdu. Heureusement la barque était solide et le vent assez fort: nous pûmes nous

éloigner de ces monstres, avec une rame rompue pour toute avarie. — A la nuit, je pus jeter l'ancre, toujours dans le grand lac, mais à un endroit peu profond. Le lendemain, 24, avant le lever du soleil, je partis et continuai à explorer ce bassin jusqu'à une heure de l'après-midi. J'entrai alors dans un canal tracé à travers le marais qui me conduisit, vers les cinq heures, dans un nouveau lac, au milieu duquel se trouve une belle et grande île, abandonnée pour le moment par ses habitants; mais où se montraient à l'ancre trois barques de négociants de Khartoum.

Dès le matin du 27, j'envoyai à la recherche de moyens de transport pour des marchandises et les provisions nécessaires à un voyage qui pouvait être de longue durée, et je réussis non sans peine à me procurer une quarantaine de noirs, les bêtes de somme n'étant pas connues dans ces pays. Ayant mis ordre à toute chose, bien approvisionné de munitions, accompagné de soldats et de sept mariniers armés, ainsi que de deux drogmans, je fis mes adieux à ma propre barque et à toutes celles qui se trouvaient en ce lieu et je partis me dirigeant à l'ouest. Mais je fus bientôt forcé de traverser à gué avec toute ma caravane un petit lac dont l'eau, à certains endroits, m'arrivait jusqu'au cou. Poursuivant notre marche, nous arrivâmes vers les neuf heures du soir à un village

appartenant aux Reeks, tribu dinka où nous passâmes la nuit. — Je dois faire observer ici que la grande famille des Dinkas n'habite pas seulement la rive droite du fleuve Blanc et l'intérieur de la mésopotamie dont Khartoum est la tête et le bassin du Saubat la base, mais encore la vallée du Bahr-el-Gazal où règnent les mêmes usages et de plus la même langue, à quelques exceptions près. Une preuve en est le nom de *Mondjan* qu'on s'y donne. Leur langage est en effet équivalent à celui des Dinkas de la rive droite du fleuve Blanc.

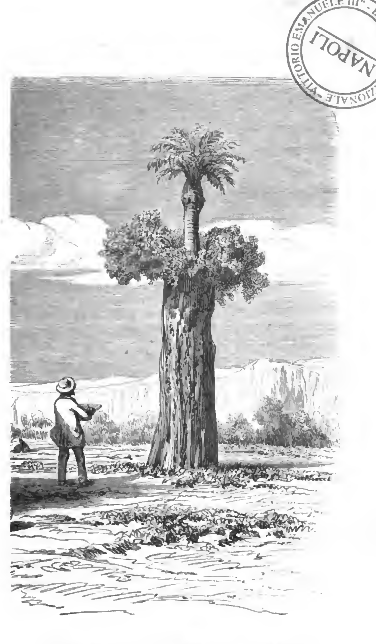
Nous partîmes le 28, de bonne heure, traversant sans cesse des bois dont le plus petit n'exigeait pas moins d'une heure de marche, et nous entrâmes dans le pays des *Adjaks*, les plus sauvages de tous les Dinkas. Ils nous en donnèrent une preuve en voulant m'empêcher de m'arrêter près de quelques arbres *egligh* (arbre de l'éléphant), sous prétexte qu'à l'ombre de l'un d'eux était enterré un de leurs saints. Mais voyant que nous nous disposions à prendre les armes pour leur donner une leçon, ils jugèrent prudent de se retirer, et ils nous laissèrent nous reposer en toute paix, pendant les heures accablantes de chaleur du milieu de la journée. — A trois heures, nous nous remîmes en route, sous les eglighs, les tamarins, et toutes sortes d'arbres énormes, et à

la nuit nous arrivâmes en vue d'un village d'Adjaks, où nous campâmes.

29. Je repartis de bonne heure et continuai mon voyage, à travers des champs de roseaux secs et de chaume de la hauteur d'un homme et plus, et ce fut à peine si nous rencontrâmes vers les neuf heures un puits pour faire reposer nos gens pendant quelques minutes, et étancher la soif qui commençait vraiment à m'inquiéter. Après quoi nous nous remîmes en marche, pour atteindre à onze heures un grand village des Reeks épuisés de fatigue par une course de plus de six heures sur une route exécrable. Nous repartons à deux heures de l'après-midi, et, par de petits bois si voisins l'un de l'autre qu'ils n'en formaient en réalité qu'un seul, nous arrivâmes à la chute du jour au premier village des Awans (Dinkas) où nous fîmes halte pour la nuit. — J'ai oublié de noter que pour s'approvisionner des choses nécessaires, surtout dans de semblables pays où l'on ne connaît d'autres moyens de transport que le dos des noirs, à chacun desquels on ne peut imposer qu'une charge de 50 ou 80 livres de *couteries* (verroteries) ou d'autres choses, dans des paniers cousus, il convient, à chaque village, d'acheter du grain, du bois, de l'eau et quelquefois de la viande, en échange de verroteries, et attendu que ces transactions font perdre beaucoup de temps, on

est forcé de s'arrêter avant la nuit, les noirs ne sortant jamais de leurs cases après le crépuscule.

Le 30, une heure avant le lever du soleil, nous partîmes, et par une route bien meilleure que celles des premiers jours, tantôt traversant de magnifiques forêts, tantôt passant de très-grandes bourgades ombragées de tamarins, de gimeseh et d'autres arbres géants, bourgades qui par leur disposition et la belle forme conique de leurs *toukouls* ou cases ont un aspect réellement panoramique, nous arrivâmes à onze heures du matin à un grand et beau village des Awans. M'étant porté en avant pour choisir une place convenable, j'eus le bonheur de trouver un immense figuier sauvage (*gimeseh*) dans l'intérieur duquel croissait un *duleb*, espèce de palmier, une des rares merveilles végétales que j'aie trouvées dans mes divers voyages à travers ces régions. J'avouerai pourtant avoir vu quelques autres plantes semblables, mais de dimensions bien moins importantes. — Une fois notre campement installé, j'envoyai le drogman vers les indigènes les plus rapprochés de nous, pour les engager à nous fournir, moyennant échange, comme à l'ordinaire, les choses dont nous avions besoin. Mais ils s'y refusèrent et ajoutèrent même que nous eussions à nous éloigner si nous ne voulions pas qu'ils vinssent nous y forcer. Le petit nombre de gens



Figuier surmonté d'un palmier. — Page 192.

armés dont je pouvais disposer me conseillait d'éviter autant que possible toute contestation; mais songeant, malgré les difficultés de la position, que dans ces pays neufs la trop grande prudence, prise pour de la crainte, a encore plus d'inconvénients que l'audace, je fis former un groupe des marchandises et des noirs, et les confiant à la garde de cinq de mes soldats, je m'avançai avec les autres vers le village et je fis intimer par mon drogman l'ordre aux habitants d'avoir à me fournir ce que je leur demandais, moyennant payement; les menaçant en cas de refus de brûler leurs habitations. Par bonheur leur chef, soit qu'il craignît les effets de cette menace, soit qu'il n'eût pas été d'abord consulté, répondit qu'ils n'avaient nullement refusé notre demande, et que si nous voulions retourner à notre camp, on nous y porterait ce dont nous avions besoin. Ce qui eut lieu en effet; et, bien plus, quand je leur eus acheté un beau bœuf, au prix de 2 fr. 50 en verroterie, ils s'empressèrent de venir avec leurs femmes préparer le dîner de mes gens. Ils nous offrirent de l'*asida*, espèce de polenta faite de farine de dokn, grain excessivement fin, assez semblable à notre *panica*, mais beaucoup plus blanc et plus doux. Enfin, ils se trouvèrent bientôt si bien traités par nous que non-seulement les hommes venaient sans armes nous porter des fèves, des ha-

ricots, du lait, des poulets et des œufs, mais que les femmes et les enfants ne craignaient pas de rester parmi nous, nous observant avec stupéfaction. Ce qui les étonnait surtout c'était de nous voir abattre, au vol, les oiseaux qui sautillaient par bandes d'arbre en arbre, et ils ne comprenaient pas comment d'un bâton (c'est ainsi qu'ils appelaient les fusils) pouvait sortir du feu, de manière à abattre une dizaine de bestioles à chaque coup.

Comme la place était agréable et que nous étions fatigués des marches précédentes, je me décidai à y passer la nuit.

Je partis le lendemain, de grand matin, et notre caravane fut pendant plus d'une heure escortée par un grand nombre d'indigènes. Ce fait me confirme dans l'opinion que si l'on avait, dans le principe, agi avec douceur avec eux, ces malheureux ne seraient pas devenus si hostiles aux blancs et à leurs adhérents, comme ne les y ont que trop forcés les mauvais procédés des trafiquants en général, qui ont fait, à peu d'exceptions, du commerce dans ces contrées, un véritable brigandage. Pauvre humanité !

Le 1er janvier 1857, je poursuivis mon voyage à travers le territoire des *Adjaks*. Des routes tracées au milieu de champs cultivés, des villages nombreux rendaient désormais le pays plus agréable et malgré une température constante de 35°



à 38° centigrades, nos fatigues étaient beaucoup moindres, grâce aux puits qui peu distants l'un de l'autre et nous permettant de nombreux repos, rendaient nos marches moins pénibles que les premiers jours.

Le 2, nous mettant en route dès l'aube, nous traversâmes une série de petits bois qui abondent dans toute la région du Bahr-el-Gazal, et dont la végétation, vraiment tropicale par sa force et sa beauté rend le parcours des plus agréables. Vers onze heures du matin nous atteignîmes l'établissement de M. John Petherick, agent consulaire britannique, dont j'étais alors le représentant. Notre arrivée fut saluée de nombreux coups de fusil par ses gens, qui, se trouvant là depuis un an, avaient pour nous accueillir avec plaisir, plusieurs raisons, dont la moindre n'était pas de se voir renforcés d'un certain nombre d'hommes armés et dispos.

Cet établissement est situé juste au milieu d'un grand village des *Djours*. Nous avions à l'ouest la route qui conduit chez les *Dôors* (race rouge) dont je parlerai plus loin; au nord, le grand territoire des *Djours;* à l'est, le pays des *Dinkas*, déjà traversé, et au sud et au sud-ouest, les *Rôols*, qui s'étendent jusqu'au fleuve Blanc, où sont situés les établissements de M. de Malzac, négociant français. D'après les renseignements que

nous fournirent les noirs, il fallait douze jours de voyage pour les atteindre.

Je me trouvais donc au centre de la contrée du Bahr-el-Gazal, contrée tout à fait sauvage dont je ne connaissais ni la langue ni les usages.

Dès notre arrivée à l'établissement, et après un jour de repos à peine, nous dûmes nous occuper de faire partir, dans diverses directions, des détachements de nos gens, à la recherche de l'ivoire. M. Petherick me trouvant peut-être trop nouveau encore dans le pays, ne me permit pas d'être de la partie. Mais me chargeant d'expédier par les barques l'ivoire existant à notre arrivée dans l'établissement et me laissant avec huit soldats à la garde de celui-ci, il partit avec le reste de notre monde divisé en plusieurs bandes dirigées sur divers points.

A vrai dire, pour mon premier voyage, j'aurais préféré faire partie de l'expédition que de rester seul dans un établissement aussi isolé, avec huit soldats, deux drogmans et deux domestiques. J'avoue donc franchement que mes premières journées furent peu de mon goût. Mais elles suffirent, en me forçant à observer les choses, à me faire comprendre clairement la situation nouvelle où je me trouvais placé.

Je commençai par me renseigner près des drogmans de l'allure des choses qui m'embarrassaient

le plus, et tout bien pesé, je crus utile d'établir les règles suivantes tant pour le bon ordre intérieur de l'établissement que pour les relations pacifiques que je désirais maintenir avec les indigènes.

1° Il était sévèrement interdit à tout noir de pénétrer dans l'intérieur de l'établissement avec des armes ou des bâtons ferrés;

2° Les ventes ou échanges devaient se faire en dehors de l'établissement, sous quelques tamarins qui ombrageaient d'ailleurs délicieusement une place située à quelques pas de l'entrée.

3° Chaque soldat devait se tenir constamment prêt, à tout événement; et deux sentinelles, placées chaque nuit à la porte, étaient obligées, afin qu'il leur fût impossible de dormir, d'entretenir un feu continuellement allumé;

4° Le chef du village, *Akondit*, était chargé de veiller à tous les besoins de l'établissement; et je dois avouer qu'il se montrait toujours prêt à nous obliger. C'est bien le meilleur chef auquel nous ayons eu affaire, et il donnait, quand il s'absentait, les ordres les plus sévères à ses fils, pour l'exécution de toutes les conventions faites entre nous.

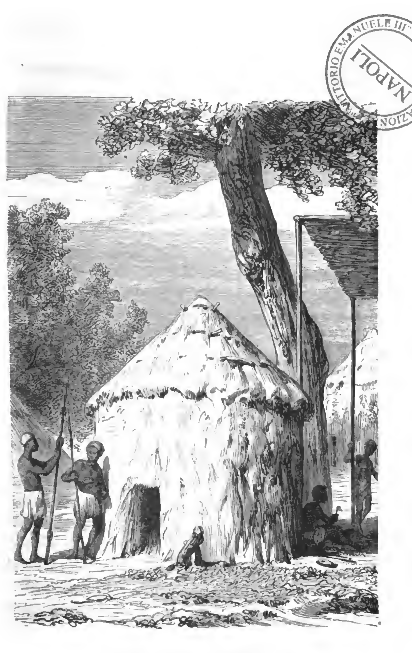
Ces dispositions prises, et tout marchant à souhait, je songeai à faire charger l'ivoire dans les barques qui devaient l'emporter, ainsi que me l'avait recommandé M. Petherick.

Notre *zériba* (établissement) était une enceinte carrée de plus de cent pas de côté, formée d'épines et de troncs d'arbres de la grosseur des deux bras au plus. Elle se composait de vingt-deux cases, y compris le grand magasin de dépôt. Devant la porte, croissaient quelque tamarins sous lesquels se faisaient les transactions avec les indigènes. L'établissement lui-même était entouré par les toukouls ou cases des noirs, mais à une distance de vingt pas, à l'exception de celles du chef qui étaient très-voisines des nôtres, mais toujours en dehors de notre enceinte.

Les indigènes sont de la tribu des *Djours* qui est une des plus grandes qui habitent la région du Bahr-el-Gazal. Elle est en guerre continuelle avec les *Dôors* dont je parlerai plus tard. Ceux-ci sont en effet privés de troupeau et doivent s'en approvisionner chez les *Mondjans* ou Dinkas qui en possèdent beaucoup, surtout de l'espèce bovine, et avec lesquels ils guerroient pourtant sans cesse.

Les *Djours*, comme la plupart des noirs, ne chassent pas volontiers l'éléphant. Mais ils creusent d'énormes fosses, couvertes de petits bâtons cachés eux-mêmes par du chaume. Presque toujours ces fosses sont situées sous quelque *egligh* ou *arbre de l'éléphant*, dont le feuillage est une nourriture des plus recherchées de ce pachyderme. Quand un éléphant passe par ce laby-





Village Djour. — Page 198.



rinthe de fosses, il est bien rare qu'il en puisse sortir.

A deux heures de marche de la *zériba*, en se dirigeant vers l'ouest, le terrain commence à devenir d'un rouge brique, et un peu au delà se trouve un village appelé *Medjadama* où finit la race noire, et où commence la race rouge des *Dôors*.

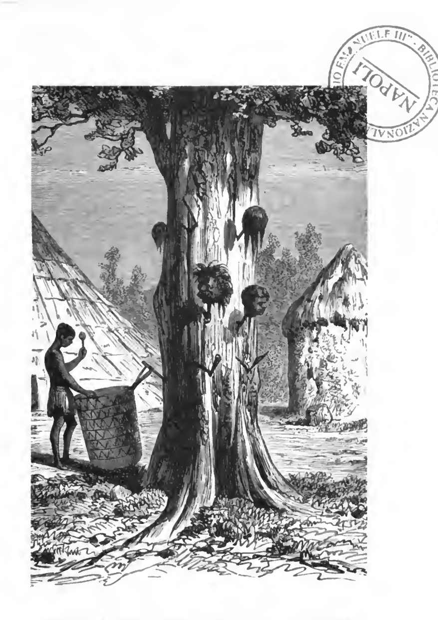
Le pays des *Dôors* est distant de six heures, vers l'ouest, de notre établissement, et le village des *Adjaus* est le premier de cette sauvage tribu que l'on rencontre. C'est une de leurs plus grandes bourgades, la plus connue et la mieux située, grâce à la disposition des nombreux toukouls dispersés çà et là sous les arbres qui les couvrent de leurs ombres et de leurs feuillages. Ainsi que je l'ai dit dans une page précédente, le pays des *Dôors* diffère beaucoup, à première vue, des autres régions que nous avons traversées. La plus grande dissemblance est surtout dans le changement de couleur de terrain et des indigènes eux-mêmes, celui-là devenant d'un rouge brique tandis que ceux-ci tournent au cuivre poli.

Rien n'est curieux comme de voir des arbres immenses dont les troncs sont entourés de monticules de terre rouge élevés par les termites qui abondent dans ce pays. On dirait que ces insectes

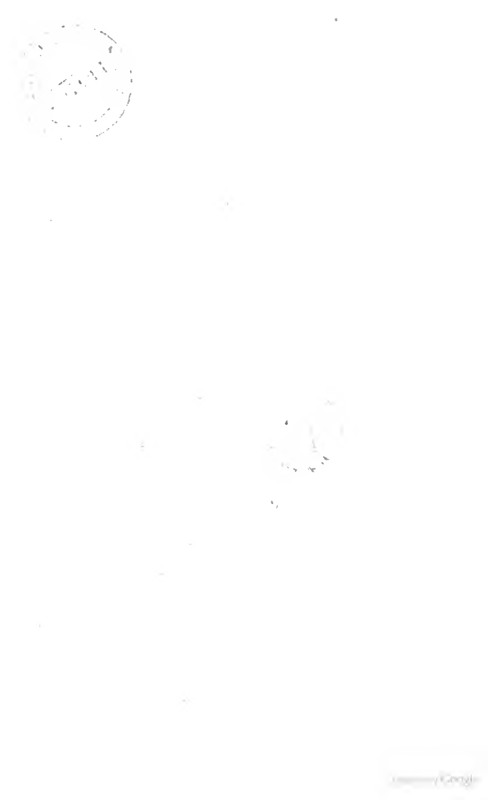
ont été chargés de tracer ainsi une ligne de démarcation entre les deux tribus des *Djours* et des *Dôors*, aussi bien qu'entre deux natures de terrains.

Pas n'est besoin de dire que ces deux tribus sont constamment en guerre, puisque les *Dôors* eux-mêmes dans leur propre village se battent continuellement; famille contre famille, et pour les causes les plus futiles. — Il semble vraiment que cette passion de la guerre soit innée chez ces sauvages, puisque l'on voit leurs enfants âgés de dix ans à peine, armés d'arcs et de flèches, se retrancher dans les bois pour s'exercer au maniement et au tir de ces armes où ils deviennent très-habiles; sans compter que leurs flèches sont toujours empoisonnées.

Sans jamais avoir assisté à leurs guerres, j'ai pu juger, par certains trophées que j'ai vus dans quelques-uns de leurs villages, des horreurs qui s'y commettent; les ossements humains entassés sous un arbre du village même ne le prouvaient que trop. — C'est leur usage de s'emparer des cadavres de leurs ennemis et de les transporter en triomphe dans leurs bourgades. Après trois jours de continuelles orgies, pendant lesquelles on dépèce les dépouilles des vaincus, ces misérables restes sont appendus çà et là, jusqu'à ce que parfaitement desséchés les ossements puissent être



Arbre de la Guerre, dans un village Djour. — Page 200.



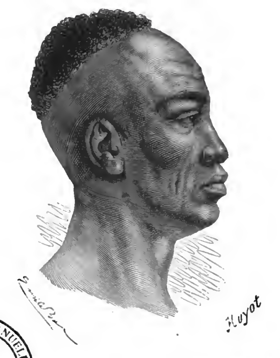
rapportés sous l'arbre destiné à cet usage, autour duquel se font de nouvelles fêtes. J'ai vu de mes yeux sous un de ces arbres une telle quantité de crânes, de tibias, de fémurs et d'autres ossements, que le tas atteignait à la moitié de la hauteur du tronc. Un plus long séjour dans ce pays, avec ces spectacles dégoûtants sans cesse reproduits sous mes yeux m'aurait certainement rendu malade, et cependant qu'était cette vue en comparaison des scènes horribles dont M. Petherick affirme avoir été témoin? Tout cela était pour nous d'autant plus douloureux que spectateurs impassibles de ces monstruosités, nous ne pouvions les empêcher.

Le pays des *Dóors* est très-riche en dents d'éléphants, en fer, et, dans certaines parties, en cuivre rouge, surtout dans le voisinage de *Hofrat-el-Nahas*, district situé à vingt journées a l'ouest-nord-ouest du village d'*Adjau*, d'après ce que l'on a pu apprendre de quelques habitants de Khartoum qui, se trouvant dans le *Darfour* pour leurs affaires, furent forcés de s'enfuir devant les continuelles hostilités des habitants. Après être restés environ un an au *Hofrat* où ils étaient presque prisonniers, entendant dire qu'il y avait des blancs chez les *Dóors*, ils s'enfuirent et, après avoir supporté d'innombrables et indescriptibles fatigues, ils y arrivèrent et y furent rencontrés par les gens

d'un négociant de Khartoum. On a su par eux que l'on trouve beaucoup de cuivre dans l'Hofrat-el-Nahas, que la plupart des habitants y sont musulmans, et que, sans être moins sauvages que les autres noirs, ils portent au moins des chemises de toile bleue, appelées en arabe *Terkas*, et provenant d'Égypte par la voie du Darfour.

Les *Dôors* sont voisins d'un autre peuple nommé *Gnamgnam* ou *Niam-Niams* sur lequel plusieurs voyageurs ont beaucoup discouru de loin, prétendant que ces *Niam-Niams* étaient anthropophages et de plus doués par la nature d'un appendice caudal. Par ceux que j'ai vus pendant mon séjour parmi les *Dôors* et par les nombreuses informations que j'ai pu recueillir, voici tout ce que je puis consciencieusement dire de ce peuple d'ailleurs assez sauvage. L'habitude généralement répandue dans cette contrée de porter une queue d'animal quelconque attachée autour des reins, aura fait croire à quelques-uns que cet appendice faisait partie de l'individu, et sans se donner la peine de vérifier le fait, ils ont affirmé « avoir vu de leurs yeux » des hommes à queue. Quant à leur anthropophagie, je n'ai jamais rien remarqué chez eux qui pût me la faire seulement supposer, malgré les préventions que pouvaient éveiller en moi des témoignages plus ou moins directs. Aussi, quelles que fussent ces affirmations mes doutes subsistè-








Types Niam-Niams. — Page 202.

rent jusqu'au jour où le sang-froid de M. Petherick et de ses *tonnerres Européens* le préservèrent seuls de faire les frais d'un festin de *Niam-Niams*. Ces cannibales sont de la même couleur que les *Dôors;* mais ils parlent une autre langue.

Les *Dôors* diffèrent aussi des autres tribus par le costume, et voici ce que j'ai observé à cet égard. Parmi les noirs en général, la plupart des hommes, à l'exception des chefs, sont absolument nus; les femmes se couvrent de la ceinture en bas au moyen de peaux d'animaux; les jeunes filles ceignent le *rakad* comme dans le Soudan.

C'est tout le contraire chez les *Dôors*. Là les hommes voilent en partie leur nudité au moyen d'une pagne en peau qui, repliée entre les jambes, est fixée au moyen d'un cordon noué autour des reins. Les femmes n'ont pour vêtement unique que des feuilles d'arbre, fixées par leurs tiges dans les trous que l'on pratique dans la chair vive beaucoup au-dessous de la ceinture; la première occupation des femmes, chaque matin, est de remplacer les vieilles feuilles par des nouvelles. Quant aux jeunes filles, elles restent absolument nues jusqu'à leur mariage; mais elles sont, à ce qu'il me semble, impatientes de porter une semblable parure, puisqu'elles se font bien à l'avance les trous nécessaires pour la maintenir.

Je signalerai une autre coutume barbare en

usage parmi elles. Non contentes de se limer les dents, jusqu'à les réduire à rien, ces demoiselles, dès qu'elles commencent à se développer, se percent la lèvre inférieure et y font pénétrer un morceau de bois d'ébène ou de pierre blanche de la longueur de quatre centimètres et de la grosseur d'un centimètre et demi, de sorte que la lèvre reste pendante comme celle du chameau, et qu'il faut la soutenir pour manger ou boire.

Outre qu'ils sont tatoués comme presque tous les noirs, les hommes ont la poitrine et le ventre couverts de verroteries et de petits anneaux de cuivre fixés dans des centaines de trous pratiqués dans la peau au moyen de crins de girafe garnis de petites perles de verre de diverses couleurs. C'est là un travail qui demande une grande patience, car outre la difficulté de percer la peau selon les dessins que l'on désire obtenir, ces dessins sont eux-mêmes si compliqués et si variés qu'à les voir de loin ils semblent réellement peints avec des couleurs; je puis affirmer que c'est là un des plus beaux ornements des *Dóors*.

Me trouvant au comptoir des *Djours*, tandis que M. John Petherick était allé chez les *Dóors* pour former un nouvel établissement au village d'*Adjak*, je passais mon temps en parties de chasse avec les noirs du pays qui à cette époque étaient réellement nos amis. Nos relations avec ceux des

villages voisins s'amélioraient même de jour en jour, quoique je n'eusse avec moi que huit hommes dont une partie malades. Un fait me prouva à quel degré de sympathie et de confiance en étaient arrivés les indigènes à notre égard. Un jour de grand matin, avant que je fusse sorti de ma cabane, j'entendis à une certaine distance éclater quelques coups de fusil, et aussitôt presque toutes les femmes et les enfants du village se précipitèrent dans la direction de l'établissement, avec des cris d'épouvante, et y pénétrèrent. Ayant saisi mes armes et m'étant avancé au dehors, j'appris de mon drogman l'arrivée de trois bandes d'hommes appartenant à divers négociants de Khartoum et revenant du pays des *Rôls* où ils avaient brûlé plusieurs villages; ils descendaient le fleuve avec une soixantaine d'esclaves, digne trophée de leurs brigandages. Il paraît que les noirs de notre bourgade, qui depuis plusieurs jours étaient avertis de leur passage et qui s'étaient, en conséquence, préparés à se défendre, avaient supposé d'abord qu'à l'arrivée des blancs je me serais entendu avec eux, pour leur ravir à eux-mêmes la fleur de leur population. Mais rassurés par les observations de leur chef, et tranquilles désormais sur mes intentions, les femmes et les enfants, à la vue de ces hommes armés au nombre de quatre-vingt-quatre, qui débarquaient

à une centaine de pas du village, se réfugièrent comme je l'ai dit dans notre établissement, pensant avec raison que c'était leur seul moyen de salut. Les hommes de leur côté, armés de pied en cap et commandés par *Akondit*, se rangèrent à une vingtaine de pas en dehors du village, pour observer les nouveaux venus et être prêts à les recevoir en cas d'attaque.

M'étant rendu compte de l'état des choses, je laissai trois hommes à la garde de l'établissement que je fis fermer après avoir hissé le drapeau anglais, et sortant avec le drogman et le reste de mes gens, je m'arrêtai sous les tamarins voisins. J'y fis appeler le chef Akondit, qui s'empressa d'accourir avec quelques noirs, et je leur fis dire que dans mon opinion, les Turcs (c'est ainsi qu'ils appellent les négociants de Khartoum et d'Égypte) ne se risqueraient pas d'attaquer leur village en ma présence; mais que s'ils le faisaient, je le défendrais par tous les moyens dont je disposais. Pour les rassurer encore davantage, j'expédiai deux courriers à mon compagnon, M. John Petherick, pour l'informer de ce qui se passait, et de l'intention où j'étais, si par impossible notre village était attaqué, de me mettre à la tête des noirs qui étaient d'autant plus nombreux qu'il en était arrivé pendant la nuit de tous les villages environnants et de les aider à se dé-

fendre, ainsi que c'était mon devoir et notre intérêt.

Peu après arriva un des prétendus négociants suivi de quelques hommes, tous armés. Après m'avoir fait les salutations d'usage, il me pria de panser un des siens, blessé par une balle à l'avant-bras. Ne me jugeant pas capable d'une pareille besogne, je lui conseillai d'aller le long du fleuve à la recherche de M. Brun-Rollet, dont on avait annoncé la présence dans les environs, et qui, plus expérimenté que moi, ne se refuserait certainement pas à se charger de l'opération. Cet homme me dit alors qu'il ne comprenait pas quel motif m'avait poussé à interdire aux noirs de lui porter de quoi manger. Je lui répondis avec énergie que les indigènes indignés de la conduite de ses compagnons envers leurs voisins se refusaient à leur fournir quoi que ce soit, et ne voulaient avoir aucun rapport avec des pillards et des chasseurs d'hommes. Après ces paroles, ma discussion avec le négociant turc s'échauffant de plus en plus, les noirs se rapprochèrent peu à peu. Je les fis éloigner, et au risque de ce qui pouvait arriver, je terminai en affirmant aux gens de Khartoum que si mes forces s'étaient trouvées suffisantes, j'aurais essayé de leur reprendre leurs prisonniers pour les renvoyer dans leur pays, mais que je me réservais d'en faire un rapport à qui

de droit; en second lieu que je ne souffrirais pas qu'il fût causé le moindre dommage au village où se trouvait notre établissement; qu'enfin ils eussent à rester campés là où ils étaient en ce moment, et à partir au plus tard dans l'après-midi, parce que je ne supporterais pas, à mes risques et périls, qu'ils passassent la nuit près de nous. J'ajoutai qu'à ce prix je penserais à leur faire porter ce qui leur était nécessaire, et je donnai des ordres en conséquence à Akondit. Quoiqu'il eût peu d'envie, je crois, de se soumettre à mes conditions, le trafiquant, voyant le grand nombre des noirs qui m'entouraient et pensant avec raison que je me joindrais à eux pour les défendre, finit par se retirer dans son camp avec ses gens. J'y fis envoyer aussitôt par le cheik Akondit et mon drogman, deux bœufs, du grain et de l'eau, qui furent exactement payés par le khartoumois; cet homme ne voulant pas probablement avoir l'air d'un mendiant à mes yeux.

Nous passâmes le reste de la journée dans nos camps respectifs, et vers deux heures de l'après-midi, le négociant revint pour me saluer et surtout pour me prier de ne pas le ruiner en faisant un rapport contre lui. Il m'assura que les noirs l'avaient attaqué et qu'il avait été forcé de se défendre; mais qu'il s'abstiendrait à l'avenir d'emmener des esclaves. Je lui répliquai que le

meilleur conseil que je pusse lui donner, c'était de renvoyer immédiatement ces malheureux dans leur pays. Il m'objecta que la chose était impossible, puisqu'ils étaient désormais la propriété de ses gens. Me levant alors, je lui déclarai que mon devoir était d'en faire mon rapport à Khartoum, et que mon seul regret était de ne pouvoir lui reprendre ses prisonniers.

S'apercevant que sa compagnie et sa conversation me plaisaient médiocrement, il se retira et partit presque aussitôt avec son monde, emmenant une soixantaine de noirs attachés à la suite l'un de l'autre au moyen de courroies en peau de bœuf desséchée qui leur entouraient le cou, en sorte que ces infortunés se trouvaient dans un état de malaise et de malpropreté repoussante. C'était réellement navrant de les voir ainsi partir péniblement et de penser que si l'un d'eux, n'en pouvant plus après un long trajet, venait à s'arrêter, il serait forcé de reprendre sa course sous les coups de courbach que lui distribuerait avec indifférence son barbare patron. Je ne puis que répéter : pauvre humanité !

Plusieurs jours après, M. Petherick revint du pays des Doors; l'ivoire qu'il en rapportait, joint à celui que j'avais *troqué* moi-même, s'élevant à une valeur considérable, il me confia le soin de le conduire à Khartoum. En conséquence, le 17 fé-

vrier 1857, deux heures avant le lever du soleil, je quittai l'établissement avec une caravane composée de quatre-vingt-dix noirs chargés d'ivoire et armés de piques, de vingt-six soldats, de quatre domestiques et de deux drogmans. Je fus accompagné pendant un bon bout de chemin par des habitants du village qui pleuraient en me voyant les quitter. M. John Petherick lui-même, quoiqu'il fût malade, voulut se joindre à eux. Mais remarquant ses souffrances, je laissai filer la caravane, et m'arrêtai pour lui faire mes derniers adieux, en le suppliant de s'en retourner. Avant de nous quitter, nous nous embrassâmes les larmes aux yeux, car nous avions la perspective d'une séparation qui pouvait être longue et le fut en effet.

Il serait trop long de raconter dans tous ses détails notre voyage de l'établissement au fleuve. Je dirai seulement que dès le lendemain du jour où j'avais quitté M. John Petherick, outre que je fus pris par les fièvres, il me fut impossible de continuer à marcher, mes pieds s'étant gonflés au point que je ne pouvais les poser à terre. Force me fut donc de m'arrêter chez les *Adjaks* où quatre noirs, moyennant quelques dons en verroteries, se chargèrent de me porter jusqu'au fleuve sur un brancard construit tant bien que mal.

J'ai trop souffert, dans ce voyage, pour ne m'en pas rappeler les plus petits incidents.

Ce qu'il y avait de plus pénible c'était, en arrivant dans quelque village, de n'y trouver rien à manger ni à boire, les habitants, à la nouvelle des faits survenus chez les *Róods*, s'étant tous enfuis, sans oublier de combler les puits selon leur usage en pareil cas. Si nous n'avions pas eu deux bons guides qui s'en allaient en avant à la recherche de tous les réservoirs d'eau pluviale, nous serions certainement morts de soif. Un peu de grains et de fèves, abandonnés par les noirs, étaient bien insuffisants pour apaiser la faim de tant de gens harassés, et c'était une fortune inespérée de trouver, de loin en loin, des bœufs que je fesais sans remords abattre, afin de donner au moins un peu de viande à mes compagnons. Mais tout cela n'était rien auprès des souffrances terribles du dernier jour, où nous restâmes tous une vingtaine d'heures sans boire, si bien qu'en arrivant au fleuve, soldats et noirs jetant armes et bagages s'y précipitèrent.

Le lendemain de mon arrivée à l'endroit où était la barque, je commençai immédiatement les préparatifs de notre voyage à Khartoum, et, les ordres nécessaires étant donnés à cet égard, je chargai le chef de mes hommes armés des provisions dont avait besoin M. John Petherick pour ses expéditions chez les *Dóors*, et je le fis partir vers midi avec les noirs qui s'en retournaient. Au *Mouchra*

ou embarcadère je trouvai la barque d'un négociant européen, un certain Andrea De Bono, connu en Europe et à Khartoum par ses voyages au Saubat, ainsi que par l'exploitation fructueuse qu'il a faite du bassin de cet affluent du Nil. Enfin, le 26 février, à huit heures du matin, je partis du *Mouchra* sur la *dahabié* à trois voiles de M. Petherick, salué par la mousqueterie des barques que j'y avais trouvées ancrées.

Dans la nuit du 27 au 28, je rencontrai M. Brun-Rollet qui s'en revenait d'une excursion dans l'ouest de cette région marécageuse, à la recherche du véritable courant du Bahr-el-Gazal qu'il n'avait pas trouvé, quoiqu'il ait essayé de faire croire le contraire. Il me dit à moi-même qu'il était impossible de pénétrer dans les forêts de roseaux dont sont parsemés les lacs, et que ses efforts étaient restés absolument infructueux. Il est vraiment fâcheux qu'un homme de la valeur de M. Brun-Rollet se soit ainsi trompé après tant de recherches, et ait abandonné l'honneur d'une semblable découverte à deux négociants barbarins qui trouvèrent, en 1859, un chenal, infléchi vers le nord-ouest, qu'ils appelèrent Bahr-el-Djour, et qui vraisemblablement conduit jusque chez les Niam-Niams.

Le 3 mars, je pénétrai dans le canal très-étroit qu'habitaient les Nouers-Ghikenas; mais je n'attei-



gnis leur village que le 4, à cause des vents violents du nord qui entravèrent notre marche. Après quelques échanges avec ces sauvages, nous pûmes poursuivre notre voyage et, vers le soir, nous entrâmes dans un lac où nous attendait un spectacle vraiment extraordinaire. Il était littéralement plein d'éléphants de toutes dimensions qui le traversaient tranquillement à la nage. A notre vue, ils prirent la fuite avec des cris épouvantables et en soulevant dans l'eau un clapotement terrible. Il y en avait un si grand nombre qu'on ne pouvait les compter et que nous dûmes nous trouver heureux de nous en tirer sans encombre, puisqu'il eût suffi de deux d'entre eux pour nous faire repentir de l'imprudence que nous avions commise en nous approchant autant de ce sauvage troupeau. En revanche, nous fûmes pendant la nuit attaqués par des hippopotames qui donnaient de furieux coups de tête contre la barque, et notre seul moyen de salut fut de nous laisser dériver vers une langue de terre où nous réussîmes à faire quelques feux, très-utiles au moins pour nous voir, tant la nuit était obscure.

Le 5, vers le soir, nous entrâmes dans le lac Nü, et peu après nous descendions entre deux rives pleines de roseaux le fleuve Blanc, qui nous conduisit jusqu'à l'embouchure du Saubat.

Le 25, après avoir dépassé le pays des *Baggaras*-

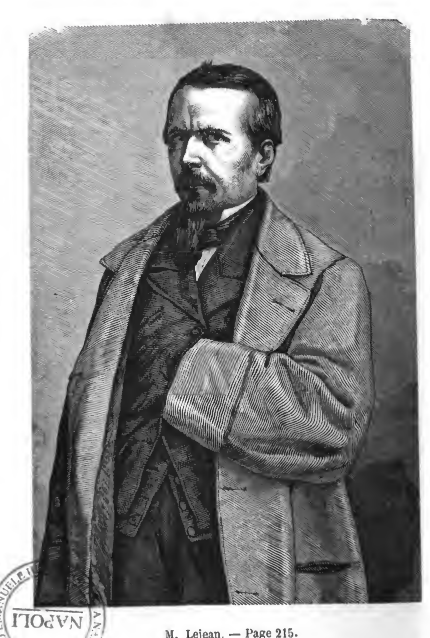
Selem et des *Lekaouins*, je rencontrai vers le soir la barque de la Mission apostolique de l'Afrique centrale, où se trouvait le P. Knoblecher, provicaire de cette Mission, qui s'en allait à *Gondokoro*, une de ses stations sur le fleuve Blanc.

Enfin le 3 avril, après d'immenses efforts et d'égales fatigues, j'arrivai sain et sauf à Khartoum, que j'avais quitté cent vingt-sept jours auparavant.

J'avais, comme on le voit, éprouvé bien des contrariétés et beaucoup souffert; mais j'en suis bien récompensé par la satisfaction d'avoir vu un pays si intéressant, avant l'époque où des faits déplorables ont rendu de jour en jour plus difficile un voyage chez ces pauvres peuples qui, mieux traités, seraient restés nos amis et auraient contribué à rendre sans doute plus facile et plus prochaine la solution du problème scientifique :

Où sont les sources du Nil?





M. Lejean, — Page 215.

CHAPITRE VIII.

GUILLAUME LEJEAN.

L'ILE DE MÉROÉ, — KHARTOUM ET GONODKORO.

(Esquisse d'un Voyage au Nil Blanc.)

.... Je venais de visiter les rives du Khor-el-Gach et l'oasis de Taka. Six jours après avoir quitté Kassala, son chef-lieu, et à ma quatrième étape à l'ouest de l'Atbara, que j'avais traversé presque à sec, je vis le terrain, jusque-là très-plat, se relever au sud et onduler en collines isolées, entre lesquelles passait un *khor* (lit sablonneux d'un torrent qui ne coule que pendant les pluies). Des puits entourés de troupeaux et des villages cernés de haies épineuses vivifiaient l'aspect un peu aride de la contrée. Le plus considérable de ces villages couronnait un mamelon que sillonnaient plusieurs sentiers convergents, signe certain que

nous avions atteint le centre de l'oasis populeuse et commerçante de Guederef, le village de Souk-Abou-Sin.

Nous fûmes bientôt installés dans la spacieuse habitation du Copte Mihaël, et une tente, dressée en un clin d'œil dans la cour, devint notre salon. Le Scheik nègre, décoré de son bonnet neuf et de son gilet, vint nous rendre ses hommages. Je gratifiai ce brave garçon d'un petit miroir de poche qui le rendit plus heureux que la plus belle fille du monde : c'était plaisir de voir les poses qu'il prenait devant ce joujou.

Au même moment Milhaël vint m'avertir qu'un Franc (Frenghi) venait d'arriver chez lui, et je m'empressai d'accourir à son divan. Je me trouvai en présence d'un jeune homme blond, d'environ vingt-deux ans, portant ce costume d'officier égyptien qui est celui de presque tous les Européens dans ces régions, et avec lequel, à mon agréable surprise, j'échangeai quelques phrases françaises. C'était un jeune négociant israélite de Ferrare, M. Angelo Castel-Bolognesi, qui, avec une cordialité charmante que j'eus plus tard tout le loisir d'apprécier, se mit tout entier à notre disposition. A une période de la vie ou la plupart des fils de l'Europe sont encore sur les bancs des écoles, il avait exploré une partie importante du Bahr-El-Gazal et maintenant il revenait d'Abyssi-

nie avec une caravane de dix-sept chameaux chargés de cire à son compte, et loua pour moi deux chameaux qui devaient marcher avec les siens jusqu'au Nil Bleu, où il m'en trouverait d'autres. Lui-même devait prendre les devants à dromadaire, ayant quelques affaires à régler sur la route.

En attendant le départ, j'allai le voir au logis qu'il occupait en communauté avec le chef fameux des Chaghiés, Saad, qui était alors en garnison dans l'oasis. Il faut savoir que les Chaghiés sont une tribu arabe que le conquérant Ismaël Pacha soumit en 1822, et que le gouvernement égyptien, ne pouvant guère en tirer d'impôt, a eu l'habileté d'organiser à peu près comme la Russie a fait des Cosaques. C'est une armée toujours mobilisable au service du gouvernement, et grâce à ce privilége, les Chaghiés forment au milieu des sujets soudaniens de l'Égypte une classe particulière, arrogante, mais brave et sachant se faire respecter. On leur a laissé leurs chefs héréditaires, qu'ils appellent *meleks* (rois), et le vieux Saad, auquel je fus présenté, est le propriétaire actuel de ce titre. C'était un vrai gentilhomme arabe, qui me parut avoir environ soixante ans, et dont les yeux perçants et rusés rappelaient assez Méhémet-Ali. Du reste, l'idéal du chef oriental, généreux et impitoyable. Ayant eu des griefs contre une esclave favorite qu'il avait comblée de pré-

sents, il la fit revêtir des riches atours qu'elle avait reçus de lui et la fit lancer dans le Nil.

Un autre jour, comme il faisait la guerre aux nègres de Tagali, il défendit sévèrement à ses hommes de faire feu avant l'ordre, pendant qu'on exécuterait un mouvement stratégique destiné à surprendre l'ennemi. Un Chaghié désobéit. Saad, après l'affaire, fit rechercher le coupable et le condamna à être enterré vif. Les supplications de ses soldats le trouvèrent inébranlable, et la sentence fut exécutée : mais sur des prières réitérées avec force, il consentit à faire ouvrir la fosse à peine comblée. Il était trop tard : le malheureux était fou!

.... Pendant que Bolognesi, monté sur sa chamelle blanche, disparaissait au galop dans les savanes de l'ouest, je suivais avec la cravane le sentier aride qui coupait la plaine monotone et nue, percée çà et là par quelques masses de granit. Je ne ferai point ici, après tant d'autres, la peinture des mille souffrances du désert; je dirai seulement que le second jour mes deux chameliers, probablement plus pressés que les autres, prirent les devants et s'engagèrent dans une *khala* (forêt très-clair-semée) où ils finirent par s'égarer. Les montagnes d'Arendj, qui se développaient sur notre gauche, nous aidèrent aisément à retrouver la route, et nous stationnâmes au village

de Ngala, au piéd même de la chaîne. J'appris que l'Arendj a huit heures de long, qu'il s'étend jusqu'aux bords de la Rahad et possède plusieurs sources, plusieurs villages par conséquent.

La géographie de la Nubie obéit, en effet, à certaines lois faciles à saisir. La plaine est presque toujours plus ou moins aride, inhabitée, dépourvue d'eaux courantes. Mais là où s'élève un massif de montagnes, il y a des sources vives qui vivifient un petit coin de terre avant que le sol sablonneux, formé des détritus du granit, ne les boive. La forêt se développe en liberté au pied et quelquefois sur la pente inférieure de la montagne, et ses clairières abritent soit des villages, soit les tentes des nomades attirés par le voisinage des eaux.

Je fus reçu à Ngala par un brave musulman à barbe grise, une manière de curé de village, que je trouvai couché sur son *angareb* (lit de camp fait de lanières de cuir) et trompant les ennuis du ramadan par des lectures pieuses. Je n'avais à lui offrir que du rhum, et à tout hasard je lui en présentai. Il faut savoir que beaucoup de musulmans ne comprennent pas les alcools parmi les boissons prohibées par le Prophète, et que tel qui a horreur du vin (*nebid*) déguste avec la volupté d'une conscience en paix la bière et l'eau-de-vie (*araki*). Mon vieil Arabe prit le verre, le

regarda un instant avec hésitation, et finit par me répondre que le soleil n'étant pas couché, il n'osait rompre le jeûne.

Au matin, mes hommes s'étant rendus à la fontaine pour remplir les outres, je les accompagnai. La source, située au tiers de la montagne, s'ouvrait au fond d'une espèce de grotte et ne pouvait être abordée que par deux personnes au plus de front. Une quinzaine de porteurs y étaient déjà réunis, chargés d'outres ou suivis de leurs ânes ou de leurs moutons : c'étaient pour la plupart de jeunes garçons à cheveux tressés comme les Abyssins, ou de jeunes filles dont la beauté en pleine floraison mettait quelque peu l'imagination sur la voie des souvenirs bibliques. Je pourrais ajouter, pour compléter la ressemblance, que ces belles personnes à teint de brique n'obtenaient guère de tours de faveur, et que les bergers de l'Arendj n'étaient pas plus courtois envers elles que les pasteurs de la Bible envers les charmantes filles de Jéthro, sacrificateur dans le pays de Madian.

Un peu plus loin, une épaisse forêt, une *vraie* forêt aux arbres hauts et feuillus, apparut sur la gauche, et je m'y engageai avec un soulagement infini. Un quart d'heure plus tard, j'atteignais les bords de la Rahad, rivière qui, comme beaucoup de rivières de la même zone, ne coule que pendant quelques mois de l'année, et n'offre, le reste

du temps, qu'un chapelet de mares stagnantes et verdâtres suffisantes pour la consommation des Arabes Kaouahlas, Rukabîns et autres, errant sur ses bords. Lors des grandes eaux, les arbres qui se penchent au-dessus de son lit doivent former un décor d'un charme sévère et pénétrant, dont je regrette de n'avoir pu jouir. Les Arabes, grands faiseurs d'étymologies ridicules, prétendent que cette rivière emprunte son nom à ses nombreux replis figurant ceux du *rahad* ou pagne des jeunes filles nubiennes.

Mon ami Bolognesi, qui avait passé en cet endroit deux jours auparavant, y avait eu une émotion dont il se serait passé volontiers. Surpris par la nuit en plein désert, il s'était installé au bord de la route, à la belle étoile, et dormait du sommeil d'un juste qui a fait dans sa journée vingt à vingt-cinq lieues à dromadaire. Un cri d'effarement de son serviteur le réveilla en sursaut : « *El açad!* (le lion!) » C'était en effet l'autocrate des savanes qui venait le surprendre avec toutes les précautions d'un matou qui a trouvé un gîte à rats. Bolognesi saisit son fusil, tira au hasard, et entendit avec une satisfaction inexprimable le froissement du *ghech* produit par le lion qui s'enfuyait. Je crois pouvoir ajouter qu'il ne se rendormit guère.

.... Deux ou trois marches le long de la Rahad

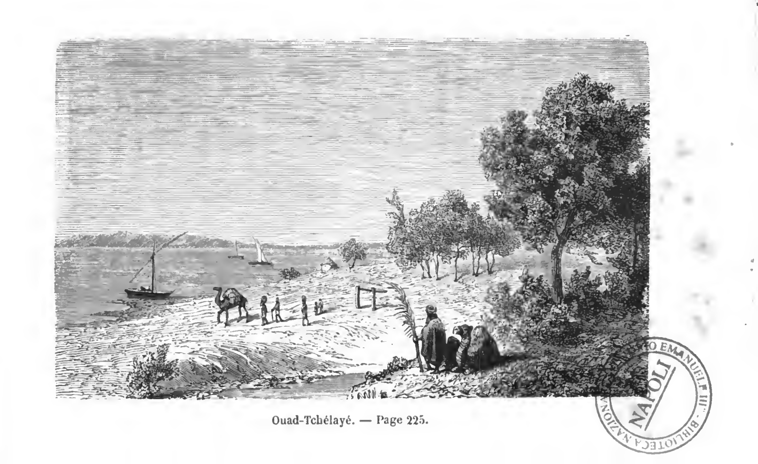
m'amenèrent à Abou-Haraz, où j'admirai pour la première fois, avec une émotion presque religieuse, ce beau fleuve aux eaux d'un bleu si sombre, que tant de générations (et la mienne comme les autres) ont été accoutumées à regarder comme le vrai Nil. Voilà vingt ans que le *fleuve Bleu* a perdu sa royauté, et la mission que je remplissais avait pour but principal de confirmer ces nouvelles données de la science. Cependant, quand j'arrivai à Abou-Haraz, ma pensée était fort éloignée de toute préoccupation intellectuelle : je venais de traverser des sables affreux, aux réverbérations aveuglantes; il était dix heures du matin, la chaleur était suffocante; j'étais à jeun ou peu s'en faut, et la première nouvelle que je reçus en faisant agenouiller mon chameau sous le beau tamarinier qui couvre de son ombre la place du village, fut que Bolognesi, près duquel je comptais me reposer des fatigues de cette route, avait pris les devants! Découragé, à demi mort, me souciant peu de l'abri de l'arbre géant dont le feuillage laissait passer des rayons de soleil comme autant de flèches enflammées, je fis porter mon angareb au pied du mur d'une maisonnette voisine; et calculant que j'en avais pour une heure et demie d'ombre avant que le soleil vînt me chasser de là, j'oubliai faim et soif et m'endormis à la grâce de Dieu.

Je ne sais combien de temps je dormis, mais je n'ai jamais plus voluptueusement reposé de ma vie. Quand je me réveillai, une femme était debout devant moi et semblait épier mon réveil. C'était une femme d'une trentaine d'années, grande, à demi nue, appartenant à cette race mixte du Sennaar, qui a les traits doux et indécis des Nubiens sous le teint presque noir des nègres Fougni. Elle déposa près de moi une calebasse d'eau fraîche, puis rentra dans la maison, d'où elle ressortit un quart d'heure après deux vases dont l'un contenait la *louqmâ* nationale, bouillie de maïs analogue à la *polenta* italienne, l'autre un bouillon très-réconfortant, bien que fortement épicé. Le repas était frugal, mais je ne me rappelle pas en avoir jamais fait que j'aie trouvé meilleur. Mon hôtesse assistait à mon dîner les bras croisés, dans une immobilité respectueuse, mais visiblement charmée de mon appétit. Je lui offris, avant de m'éloigner, un petit *bakchich* (pourboire) selon l'usage africain; elle refusa d'un air étonné mais non scandalisé, en disant : *Safer Allah!* (ô Dieu, c'est étrange!) Je compris vite. En venant placer mon angareb contre le mur de cette maison, j'avais, sans le savoir, invoqué l'hospitalité de ceux qui l'habitaient. En pareil cas, l'Arabe ne demande pas d'explications et se met à la besogne. S'il est ri-

che, il tue un mouton; s'il est pauvre, les femmes mettent la *bourma* sur le feu : l'étranger qui vient s'asseoir sous la tente ou la *rekouba* de l'indigène rend service à son hôte, et si quelqu'un doit de la reconnaissance, c'est celui-ci. Offrir une indemnité est une offense, et si mon hôtesse ne s'indignait pas, c'est que la femme africaine est dans une trop humble condition pour avoir le droit de se fâcher. Tout cela, me dira-t-on, n'est qu'une série de nuances; mais les mœurs sociales du désert étant très-délicates et moins barbares qu'on ne le croit, les Européens qui dédaignent toutes ces nuances, si faciles pourtant à saisir, donnent aux Africains une piètre idée de notre civilisation morale.

J'aurais été désolé d'offenser ces braves gens, et saisissant un moment où les enfants du logis venaient rôder autour de moi, curieux et timides, je happai une fillette de six à sept ans, et lui passai au cou un collier de verroteries fines, qui la rendit en un clin d'œil l'objet de l'admiration du village. Il fallait voir le joyeux ébahissement des parents!

....Je me préparais à repartir, quand je vis arriver de la plaine un tourbillon de sable qui rasait la terre et s'approchait en rugissant. J'étais un peu ému, car j'avais reconnu le simoun, un des hôtes familiers du désert nubien; mais je calcu-



Ouad-Tchélayé. — Page 225.



lai rapidement que j'étais hors de sa ligne d'action, et j'attendis. Les indigènes paraissaient plutôt impressionnés que terrifiés; ils répétaient entre leurs dents : *chéitan* (le diable!). Ils croyaient probablement que le démon était le moteur invisible de cette rafale. Elle traversa la place d'Abou-Haraz, tordit et entraîna bruyamment une clôture fort serrée, et alla disparaître à l'est dans la plaine, en couvrant de sable et de terre un troupeau qui passait et qui subit cet assaut avec une gravité héroïque, ou grotesque, comme on voudra.

.... J'avais en face de moi une grande savane plate, la fameuse *djezireh* (île) de Sennaar, formée par les deux Nils, ayant sa pointe à Khartoum et s'évasant dans le sud vers le Saubat. La domination égyptienne ne dépasse guère Tchélayé, sur le Fleuve Blanc, groupe de villages avec un chantier de construction à peu près abandonné. Cette contrée historique est habitée par deux grandes races : les *Arabes*, la plupart nomades, et parmi lesquels les Baggaras sont les plus puissants; les nègres *Dinkas* habitant entre la montagne de Goulé et le neuvième degré. Les Baggaras ou *vachers*, reconnaissables à leurs chevelures tressées, montent presque indifféremment des chevaux de race ou des bœufs porteurs : quand ils ne font pas la récolte ou le commerce des gom-

mes, ils se livrent à la chasse aux nègres comme à leur principal gagne-pain. Ils font généralement leurs razzias la nuit, et ont envers les nègres une certaine humanité intéressée. Ils appellent les nègres *el mâl*, le capital : c'est en effet un capital qu'il faut éviter de détériorer; aussi, quelle que soit l'opiniâtreté de la défense chez les Dinkas surpris par les traqueurs, ceux-ci ne les blessent qu'à leur corps défendant.

Mais la morale a ses droits, et les Baggaras ont été punis par leur vice même : le gouvernement, mis en éveil par les profits qu'ils faisaient de la sorte, s'est mis à les chasser eux-mêmes en lançant contre eux ses redoutables Chaghiés, et les a forcés à partager. Malheureusement, si les brigands sont punis, le nègre ne s'en trouve pas mieux.

Je partis le soir de Roufaa; Bolognesi avait pris les devants avec sa chamelle blanche. Il n'alla pas bien loin : je le retrouvai à Baranko, fuyant un épouvantable coup de simoun qui nous envoyait les graviers au visage aussi roides que des grains de plomb. L'orage apaisé, il se remit en route, et je le suivis à distance, à travers une forêt continuelle, semée de villages nombreux, flanquée à gauche par le fleuve, à droite par le désert aride. Je passai ainsi devant Soba; mais j'étais trop pressé d'arriver pour passer une jour-

née à explorer les ruines de cette ancienne capitale de l'empire d'Aloa : cité célèbre et encore puissante au quinzième siècle, et tellement chrétienne que les musulmans ne pouvaient y séjourner que dans les faubourgs (Makrizi).

J'ai vu un chapiteau de Soba, transporté à Khartoum; il ne reste plus guère sur les lieux qu'un bélier mutilé et longtemps ensablé, le fameux *harouf* de Soba. Une inscription, jusqu'ici indéchiffrable, orne le piédestal de ce bélier, et a été mise à jour par les soins de M. Debono, de Khartoum, qui a fait déblayer ce piédestal.

Deux heures après, mes chameliers, arrivés en face d'un fouillis de palmiers derrière lesquels se dessinait confusément une ville, déchargèrent lestement mes bagages et se sauvèrent. Je restai sur la rive nue, sous un soleil ardent, en face d'une *maadié* (bac) immobile; on me fit comprendre qu'elle ne se mettait en mouvement qu'à midi. Cependant un Arabe, touché de mon désappointement, descendit la berge et me mena, à travers de vastes bancs de sable, à un endroit où un lévrier eût sauté d'un bond par-dessus le fleuve presque tari. De cet endroit, je pouvais voir aisément la pointe du Mandjera, la base de l'île Touti, et, entre deux, l'espace où le Fleuve Blanc et le Fleuve Bleu mêlent leurs eaux pour former le Nil. Devant moi, la rive était bordée de jardins,

parmi lesquels on voyait la masse blanche d'un édifice qui ne manquait pas d'un certain air monumental : c'était la *mudirie* ou préfecture de Khartoum. J'étais arrivé dans la capitale du Soudan.

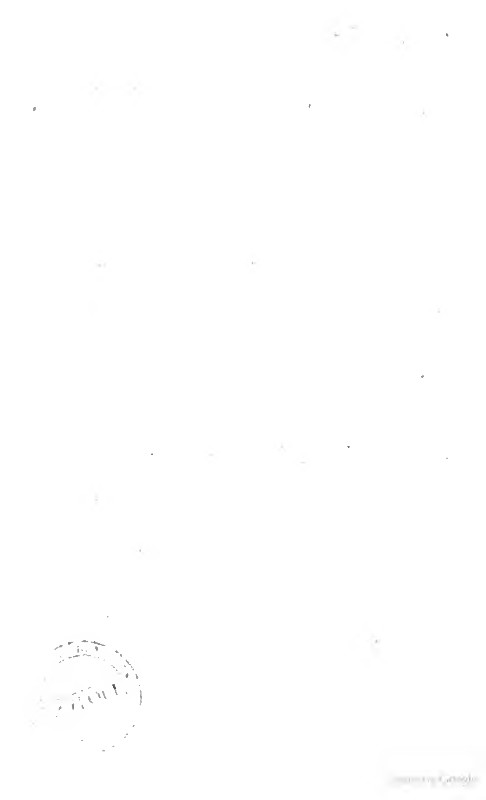
Franchissant le fleuve sur un batelet, je gravis une berge que les eaux affouillaient d'une façon inquiétante pour le quartier voisin; je m'engageai dans des ruelles poudreuses, et quelques minutes après, j'arrivais sur une belle place plantée, à l'angle de laquelle une simple et confortable habitation, celle de Bolognesi, m'ouvrait sa porte hospitalière.

KHARTOUM

Khartoum est une ville sortie de pied en cap du puissant cerveau de Mehemet-Ali. En 1820, quand Caillaud passa sur cette plage sablonneuse, il y vit quelques huttes dont il ne donne même pas le nom, et ses indications ne sont pas assez précises pour permettre de décider si elles s'élevaient sur l'emplacement actuel de Khartoum ou à un kilomètre plus à l'est, à Bouri. Vers 1830, des Européens qui passèrent là y trouvèrent, m'a-t-on dit, une hutte de pêcheurs. Pourtant, s'il en faut croire Brun-Rollet, qui paraît avoir consulté une chronique précieuse, aujourd'hui égarée, en cet endroit



Place de la Mudirie, à Khartoum. — Page 228



s'élevait, vers 1770, une grande ville que les Shelouks surprirent une nuit et détruisirent complétement en égorgeant une population entière. D'Anville, le premier géographe qui ait tracé avec quelque exactitude la géographie de ces fantastiques et historiques régions, ne mentionne, au confluent des deux fleuves, qu'un village appelé Touti, évidemment situé sur l'île qui porte aujourd'hui ce nom.

Mehemet-Ali saisit, avec le coup d'œil rapide du génie, le parti que l'on pouvait tirer de cette position, presque unique au monde, au confluent des deux grandes artères qui se disputaient le nom illustre du Nil, et il y jeta les bases d'une ville qui prit le nom de la pointe voisine, *ras el Khartoum*, « le bout de la trompe. » C'est un nom que la forme du lieu ne paraît guère expliquer; mais il existait alors, bien qu'il ait disparu depuis. La fameuse pointe s'appelle aujourd'hui Mandjera (*l'arsenal*), depuis qu'on a construit, à trois ou quatre cents mètres de là, un arsenal qui sert de bagne.

La ville grandit vite. En 1830, une hutte de pêcheurs; en 1837, selon Holroyd, quinze mille âmes : elle a plus que doublé les années suivantes. Mehemet-Ali s'y rendit lui-même pour activer cette grande création; il en avait fait la capitale du Soudan, à peu près comme une de ces

quatre ou cinq *Alexandries* que le plus brillant conquérant de l'antiquité créait dans sa longue promenade militaire à travers l'Orient. Mais, vers 1856, une politique soupçonneuse parut s'alarmer du danger d'une insurrection du Soudan contre l'Égypte, au profit d'une vice-royauté qui aurait sa capitale naturelle à Khartoum. Le Soudan fut scindé en quatre préfectures relevant directement du ministère de l'intérieur (Taka, Dongola avec Berber, Kordofan, Khartoum avec Sennaar, et le Fazogl); la ville nouvelle perdit, avec tout son monde d'officiers et de fonctionnaires riches et dépensiers, ses industries factices et son commerce de luxe; elle est aujourd'hui en pleine décadence, et ne se soutient guère que par l'infâme commerce du Nil dont je parlerai à l'occasion. Son bazar est toujours vaste et imposant; mais un quart des boutiques est inoccupé.

.... L'importance de Khartoum, à des yeux européens, tient au grand rôle qu'y joue la *colonie européenne*, bien que cette colonie ne compte que vingt-six personnes, sur une population de trente-cinq mille âmes. Celle d'aujourd'hui n'a presque aucune ressemblance avec l'ancienne, composée en majorité d'officiers et d'employés du vice-roi, et si le ton général y a gagné en correction, le pittoresque y a perdu.

Je dois esquisser maintenant quelques figures

de ce groupe d'hommes que l'intérêt a réunis là de tous les points de l'Europe; quelques noms sont devenus célèbres, même à l'égal de noms scientifiques.

Le premier par ordre de date est Brun-Rollet, assez surfait en Europe pour justifier la réaction qui s'est produite contre lui dans sa colonie, assez injustement rabaissée par celle-ci pour mériter un peu de réhabilitation. Brun-Rollet, élève d'un petit séminaire de Savoie, était destiné à l'Église sous le patronage de M. Billier, depuis évêque d'Annecy; mais la lecture des encyclopédistes français qu'il trouva dans la bibliothèque du lieu altérèrent ses idées religieuses, et il eut du moins la loyauté de renoncer à enseigner ce qu'il ne croyait plus. Étant sans fortune pour se préparer à une autre carrière et ayant sur la France les illusions généreuses de beaucoup de jeunes étrangers, il se rendit à Marseille où il apprit vite à ses dépens qu'en France autant qu'en Savoie la vie est dure à qui a la bourse vide. Je ne sais quelle occasion favorable s'offrit de s'embarquer pour Alexandrie : il en profita, devint commis, cuisinier, m'a-t-on dit, puis employé d'un aventurier français nommé V..., plus connu des Arabes sous le nom de *phîsian*, qui ne veut pas dire physicien, tant s'en faut. Ce gentleman avait servi sous Napoléon, et portait, légalement ou non, le

ruban de la Légion d'honneur, sans en être plus honorable. Sa probité commerciale était suspecte, sa lâcheté connue, et il vivait de la traite des nègres. La conscience de Brun-Rollet eut un haut le cœur quand il accepta d'entrer au service de ce malandrin; mais il fallait vivre, et il n'y resta que le moins de temps possible.

Loyal, actif, résolu, le *marchand Yacoub*, comme l'appelaient les Arabes, fit de bonnes affaires, ouvrit des comptoirs sur le Fleuve Blanc, lutta énergiquement contre le monopole égyptien, fit le coup de feu contre les Arabes Baggaras, des bénéfices quand il le put, de bonnes actions quand il en eut le temps. Il les raconte dans son livre, c'est son droit. Je ne sais s'il y parle de celle-ci, qui lui fait honneur : Un petit chef des Barrys étant venu à Khartoum, attiré par tous les récits qui couraient parmi les tribus sur cette ville merveilleuse, fut pris par les hommes du pacha, qui allaient le conduire à leur maître comme esclave. Brun-Rollet réclama sans succès contre ce guet-apens, et ne pouvant rien obtenir, racheta l'homme à ses frais et le ramena dans son pays. Grâce à cet acte généreux, Lado (c'est le nom du nègre) continue, m'a-t-on dit, à affectionner les blancs.

Enrichi par de fréquents voyages au Fleuve Blanc, Brun-Rollet réalise le rêve de presque tous

ses confrères : il part pour l'Europe, visite Paris, s'y fait recevoir membre de la Société de géographie, publie un livre et une carte qui lui font une réputation bruyante en Europe. C'était tout simple : malgré tous ses défauts, ce livre était sincère, plein de détails sur des populations avec lesquelles l'auteur avait fait ample connaissance, et inspirait plus de confiance que le livre de Ferdinand Werne, livre savant mais partial et entaché d'un esprit systématique de dénigrement.

Dans son voyage, Rollet obtient le titre de vice-consul, ou, comme on dit en italien, de *proconsul* de Sardaigne à Khartoum. Riche, célèbre, il ne lui restait plus qu'à se marier. Il avait une lettre de recommandation pour une honorable famille de Marseille, où il se présente : il y voit une charmante personne, nouvellement sortie de pension, aimable, spirituelle, bien élevée, et à qui l'aventureux voyageur ne déplaît pas; si bien qu'un mariage s'ensuit, et quelques mois plus tard la colonie de Khartoum s'augmente d'une Française du meilleur ton qui entreprend la tâche fort difficile de plier son entourage à certaines convenances élémentaires.... Rollet aimait sa femme. A part des habitudes peu élégantes auxquelles il ne put jamais renoncer, il ne lui donna pas de motifs de plainte. En 1856, quand une sorte de nostalgie, aggravée par des voyages périlleux,

l'eut menée au tombeau, il ne tarda pas à l'y suivre.

Brun-Rollet avait pour confrère à Khartoum un compatriote avec lequel il vivait en très-mauvaise intelligence, le *proconsul* auquel il avait succédé en 1855, le hardi et malheureux Vaudey. C'était un traitant d'ivoire, venu de la Savoie et établi à Khartoum avec deux très-jeunes neveux devenus depuis chasseurs d'éléphants. Je n'ai pas connu Vaudey et n'ai eu que peu d'occasions de m'informer de lui; mais des manuscrits qu'il a laissés m'ont donné de lui l'idée d'une nature intelligente et curieuse. Le premier, je crois, à Khartoum, il se préoccupa de la question des sources du Nil, et se préparait à entreprendre une expédition au delà des rapides de Garbo et du quatrième degré de latitude nord, quand il périt chez les Barrys, dans une malheureuse échauffourée.

Ses neveux, MM. Ambroise et Jules Poncet, ont continué à la fois ses affaires et ses recherches scientifiques. Après avoir chassé longtemps l'éléphant le long de la Dender, sur la frontière d'Abyssinie, ils ont établi de nombreux postes de chasse et de commerce dans tout le bassin du Fleuve Blanc, et M. Jules Poncet a publié, en 1860, une carte de toute cette région, travail neuf que le public européen a accueilli avec sympathie. Ce n'est que le prélude d'études plus complètes, et

Brun-Rollet. — Page 234.



notamment d'un volume d'aventures personnelles qui depuis mon retour en Europe a vu le jour sous ce titre : *Le fleuve Blanc et grandes chasses à l'Eléphant.*

GONDOKORO

.... Le 22 janvier 1861, vers une heure après midi, comme je regardais avec un peu d'ennui les berges presque nues du Nil Blanc, chez les Barrys, un de mes Nubiens cria : *El kenisè!* (l'église!) Je sortis vivement de ma cabine, et, à travers une pluie fine qui couvrait d'une gaze légère les savanes du sud, je distinguai au delà d'une riche plantation un grand bâtiment à toiture rouge, qui ressemblait assez à une usine ou à une belle ferme des environs de Nantes. C'était la mission autrichienne de Gondokoro.

Ce nom parlait à mon imagination avec une force inexplicable. Dans dix ans d'ici, sans doute, ce sera un nom vulgaire comme tel village de la Nubie ou de la Guinée; mais aujourd'hui, comme il y a deux ans, il représente la limite du monde connu de ce côté : au delà, tout était inconnu, sauvage et formidable. J'eus un serrement de cœur violent. Jusque-là, j'avais voyagé dans des conditions normales et prévues, comme un

homme qui va à Odessa ou à Singapore; dans deux heures, j'allais me trouver en face du problème que je venais aborder au prix de tant de luttes et de dangers. C'était avec une sorte de fièvre que mes regards cherchaient à percer l'horizon noyé de brumes par delà Gondokoro, à découvrir la cime quasi fabuleuse du mont Redjef.

Cependant la barque avançait. Ulibo montrait sur la gauche ses cabanes groupées sur un petit tertre découvert. Un nègre vint à mon bord: c'était un Barry de près de six pieds, fait comme tous ses compatriotes, un véritable Apollon. Le drogman, qui le connaissait, me dit: « C'est un homme très comme il faut, et il ne ressemble pas aux autres nègres qui sont devenus mendiants depuis qu'ils fréquentent les blancs. Vous serez content de lui. C'est le chef des forgerons d'Ulibo; la moitié du village est à lui. »

L'homme entra dans ma cabine et sans façon demanda un verre d'eau-de-vie. Je lui en fis servir un grand verre, qu'il avala d'un trait. Je crus qu'il allait tomber à la renverse, car la liqueur était très-forte et aurait grisé deux des plus forts ivrognes de France; mais le nègre ne sourcilla pas. Je lui demandai des nouvelles du fameux Nikla, que la plupart des voyageurs ont appelé Niguelo, et qui est bien connu par le livre de

Brun-Rollet; il était devenu l'intermédiaire entre les Barrys et les blancs qui remontaient le fleuve. Mon nègre, dont j'ai oublié le nom (un nom en *a*, qui me parut harmonieux), aspira une énorme bouffée de son calumet, et sans me regarder, me dit à peu près ceci :

« Ah ! vous connaissez Nikla? Nikla était un homme d'esprit, mais décidément il ne savait pas son métier de sorcier. Voilà cinq ans que la pluie ne tombe pas chez nous; nous mourons de faim. On a demandé de la pluie à Nikla : il en a promis, il s'est fait donner des bœufs, et malgré ses sortiléges la pluie n'est pas venue. On s'est fâché; alors Nikla a pris son fusil, a menacé de tuer tout le monde; il a fallu le laisser tranquille. Cela est arrivé l'an dernier pour la troisième fois; alors on a perdu patience; on a fendu le ventre à Nikla, et on l'a jeté au fleuve. Il ne se moquera plus de nous. C'est mon père qui a fait le coup, et alors il a pris tout à fait sa place, il est *koudjour* (sorcier) et chef de Belegnân.

— Et il ne craint pas qu'on lui fende le ventre quelque jour?

— Oh! il n'y a pas de danger. Mon père est un habile homme, un vrai sorcier, et moi aussi. Voulez-vous me voir avaler du feu? Passez-moi des charbons ardents. »

Et il exécuta devant moi ce tour assez vul-

gaire, visiblement mortifié de mon peu d'admiration. Je me débarrassai de lui le plus tôt que je pus, et je dis au drogman :

« Voilà donc votre *galantuomo?*

— Ah! monsieur, me dit le drogman penaud, il n'était pas comme cela il y a cinq ans. Comme ces messieurs l'ont changé! »

Ces messieurs, c'étaient les nouveaux seigneurs de Gondokoro, les hauts et puissants négriers de toute race et de toute langue, réunis là par le besoin commun de mal faire.

Mon petit negher, tiré à la corde, continuait à raser la rive orientale, couverte de villages élevés à la hâte, bordée de canges de tout tonnage sous pavillon égyptien, anglais, français. Dans cette forêt de mâts, deux groupes principaux attiraient le regard : l'un voisin de la mission, l'autre à un grand kilomètre plus loin, autour d'une belle dahabié facile à reconnaître pour être la maison flottante d'Alfred Peney, ce médecin français qui devait fournir bientôt un nom de plus au martyrologe scientifique de ces barbares régions.

Je pris terre juste à l'angle du jardin d'acclimatation, et je passe rapidement sur les détails d'établissement. En un clin d'œil, mes hommes m'eurent construit une fort jolie cabane en paille, aérée et abritée, où j'installai mes caisses, ma ta-

ble et mon angareb; puis ils bâtirent leur village à dix pas de là. Mon premier soin fut de prendre langue et d'aller visiter mes voisins européens. Peney était parti pour une excursion chez les Nyam-Nyam, et l'absence de ce savant et aimable voyageur était pour moi un rude contre-temps; à la place je trouvai le Maltais Andrea Debono, dont l'accueil à peine poli ne fut pas de nature à me faire oublier ma déception.

.... M. Debono, comme la plupart de ses confrères, mettait par trop de maladresse à me prouver qu'un témoin impartial et humain était à Gondokoro un *gêneur* et un ennemi public. Il essaya pourtant de me donner le change, parla avec feu (et il parlait fort bien) de son intention de faire la police du fleuve avec ses quatre cents hommes, et de déclarer la guerre aux enleveurs d'esclaves, parce que toute violence troublait le commerce honnête, etc. Il me raconta qu'il avait pris pour quartier général provisoire les bâtiments abandonnés de la mission, mais qu'il était en train de faire bâtir un village à près d'un mille au sud, avec magasin, arsenal en briques, etc.; que cette dernière construction portait grand ombrage aux nègres, parce qu'ils attribuaient à celle de Gondokoro, toute en briques cuites, la famine qui ne cessait de les décimer depuis cinq ans.

Nous visitâmes ensemble la mission en ruines. C'était un carré dont la grande entrée était tournée vers le sud; les trois autres côtés étaient formés par l'église, les logements des missionnaires et ceux des employés et ouvriers. L'ensemble avait dû, dans des temps plus prospères, rappeler une jolie ferme de la Souabe; mais quand je la vis, la mission abandonnée n'était plus qu'une ruine. Les missionnaires avaient emporté toutes les ferrures, tous les objets mobiliers, et n'avaient laissé qu'une grande croix dorée qu'ils eussent bien dû emporter aussi, car pendant deux ans elle n'a guère vu passer sous son ombre que l'écume des bandits musulmans de Khartoum, ou des Européens au niveau de ces musulmans.

Le jardin d'acclimatation, semé de fleurs, de plantes et de légumes d'Égypte et d'Europe, était aussi abandonné; mais la nature, plus persistante que les hommes, triomphait en face des ruines, et les belles plantes des tropiques, croissant au hasard sur la pente assez rapide du coteau, miraient dans l'eau calme et jaunâtre du fleuve le vert sombre de leurs rameaux vigoureux. En avant de la mission se prolongeaient deux haies vives et touffues d'euphorbe, l'euphorbe candélabre de Trémaux, si je ne me trompe. Ce nom peint bien la forme de ce magnifique arbuste aux branches quadrangulaires, dont

la sève est un suc laiteux, poison dangereux bien connu des nègres. En longeant la haie, j'y cueillis quelques baies vertes, et j'allais, par distraction, les porter à ma bouche, quand mon cuisinier Heissein, qui me suivait, se précipita vers moi : *Haouaga ! haouaga ! cheder es sin !* (« monsieur ! monsieur ! c'est l'arbre à poison ! ») Je me hâtai de jeter ces petits fruits meurtriers, en réfléchissant aux bizarreries du sort qui avait failli, après que j'avais échappé aux fièvres du Kordofan, me réserver la mort vulgaire que jadis la police municipale infligeait aux caniches en contravention.

Je consacrai le lendemain à deux excursions. Je pus me traîner à pied jusqu'au village de Debono, suivi de mon drogman noir Bilâh, qui causait chemin faisant avec deux colosses indigènes. Je leur demandai le nom du Nil ; ils me répondirent *karè* (le fleuve). « J'entends bien, leur dis-je, que c'est le grand fleuve ; mais les Barrys ne lui donnent-ils pas un autre nom ? » Ils répondirent : *Tchoudiri*. C'est évidemment le nom que les explorateurs de 1840 ont écrit *Tubirih*, et M. Debono, dans son journal de 1856, *Tchouper* (avec l'orthographe italienne *Ciuper*). D'autres m'avaient dit à Khartoum que cela signifiait *canal* dans la langue barry ; mais il m'a bien semblé que mon informateur me le donnait comme le nom propre du fleuve.

A quinze minutes de la mission, le petit plateau qui domine le fleuve d'une hauteur d'une vingtaine de pieds s'abaisse presque à pic, et fait place à une plaine marécageuse qui doit être inondée aux hautes eaux. Une sorte de marigot peu profond vient là aboutir au fleuve, et son embouchure forme une crique, un petit port en miniature où la dahabié de Peney était ancrée. Je m'arrêtai au bord du plateau, et avisant un nègre qui flânait, je me fis nommer par lui tous les sommets qui formaient une sorte de ceinture brisée autour de l'horizon, depuis la chaîne boisée de Belegnân, à ma gauche, jusqu'aux dentelures du Konobi, sur la droite. Au milieu de cet arc de douze à quinze lieues de développement, un point isolé attirait obstinément mon regard : c'était un cône abrupt que le nègre m'avait nommé *Logwek*. Je savais que les indigènes donnaient ce nom à la montagne que les Arabes appelaient *Redjef* (la tremblante), et sur laquelle les conteurs du fleuve avaient brodé tant d'histoires fantastiques. Ce qui ajoutait à ce prestige, c'est que généralement les expéditions les plus hardies n'avaient pas dépassé ce point, arrêtées court par des rapides et plus encore par l'attitude hostile et la réputation guerrière des Makedo, tribu riveraine de ces cataractes. Le Redjef était donc le bout du monde; et, de plus, quelques savants prenant les

hâbleries arabes au pied de la lettre, avaient écrit que le Redjef devait être un volcan ou du moins l'avoir été. Mon *vekil* Mohammed fut celui qui me parla des merveilles du Redjef avec le plus de sincérité. « On assure, dit-il, que c'est une montagne qui tremble quand un musulman met le pied dessus. Pourtant j'y ai monté une fois par curiosité, et je n'ai senti aucun tremblement. » Sur quoi j'observai, sans vouloir humilier ce brave homme : « Il y a longtemps que les musulmans ne font plus rien trembler du tout. »

Les dix ou douze massifs qui cernent au sud l'horizon de Gondokoro m'ont semblé isolés les uns des autres, et ils ont semblé tels à Werne, si j'en juge par sa carte. Cependant, je n'oserais rien affirmer, car si d'une part le Soudan oriental m'a accoutumé, en fait de reliefs orographiques, à des dislocations dont aucune autre partie du globe ne peut offrir d'exemple, j'ai su par expérience que rien n'est trompeur comme la ligne d'horizon de ses steppes et de ses déserts, et qu'une *sierra* interrompue n'offre souvent, à huit heures de distance, que des sommets dont rien n'accuse la continuité. Cette réserve faite, je dirai que dans tout cet ensemble deux groupes seulement m'ont paru hors de discussion : le Korek, au couchant, et le Lokaïa-Belegnân, à l'est du fleuve.

J'ai dit que je fis ce jour-là une autre excur-

sion : ce fut celle d'Ulibo, village assez important par la circonstance qu'il se trouve porté sur presque toutes les cartes, et peut servir à les coordonner. Il est vrai que les orthographes diffèrent: Ulibo, Libo, Ulibari. Il est bâti sur une faible élévation dominant à pic le fleuve à l'ouest, s'abaissant au nord vers un bras du Nil, qui coule rapidement en rongeant quelques îles basses et verdoyantes, et finissant en pente douce du côté d'un assez joli lac et d'une plaine aujourd'hui inculte, mais qui ne l'était pas, m'a-t-on dit, avant l'arrivée des négriers. Je demandai à voir la tombe d'Angelo Vinco, ce courageux missionnaire italien qui avait été le premier pionnier des missions chrétiennes au Nil Blanc, et qui, éloigné de Gondokoro par des contrariétés sur lesquelles je ne dois pas insister ici, était venu mourir à sa résidence favorite d'Ulibo, parmi les noirs dont il était adoré. La *chanson* d'*Angelo* est encore aujourd'hui la ronde favorite des danseurs du fleuve Blanc. J'ai vu à Khartoum des enfants barrys de six ou sept ans marquer la mesure du pied en entendant fredonner cette vive et alerte mélodie, l'une des nombreuses preuves de la supériorité musicale des noirs sur les Arabes :

Adjilo! Adjilo!
Iti Belegnân....

Voici la traduction des premières strophes :

Angelo! Angelo! — Va-t'en à Belegnân (Belenia).
Il n'y a ici que maladies. — Non, non, je suis bien ici!
— Va-t'en à Belegnân. Là il n'y pas de moustiques.
— Non, non, je suis bien ici! — Vive, vive Angelo!

Je demandai donc à voir la tombe de cet homme de cœur. Les nègres me menèrent hors du village, sur un petit terrain couvert d'une plantureuse végétation de chardons; ils en firent le tour, examinèrent divers endroits avec un visible embarras, et finirent par me dire : « Il est enterré là quelque part, mais nous ne savons pas au juste où. » Je m'éloignai le cœur oppressé. C'était pourtant pour l'amélioration matérielle et morale de ces gens-là que le jeune apôtre était venu de Venise mourir dans les steppes du fleuve Blanc! La plaine que je traversai à mon retour était loin, par les souvenirs qu'elle me rappelait, de dissiper cette impression. C'est là que six ans auparavant le malheureux Vaudey avait péri avec tout son monde dans une lutte meurtrière occasionnée par le plus déplorable malentendu, et où le hasard seul fut le coupable. La famine effroyable qui a décimé depuis cette époque les tribus des Barrys leur a semblé un châtiment céleste de la mort du *grand chef blanc;* et cette famine a dépassé tout ce qu'on peut imaginer. Les

mères mourantes, ne pouvant plus nourrir leurs enfants, venaient les jeter dans le Nil pour leur épargner les tortures de la faim. M. Jules Poncet rencontra une de ces femmes qui allait noyer son enfant âgé de cinq ans, et emmena le négrillon en faisant à la mère l'aumône d'une écuelle de maïs. L'enfant élevé à Khartoum chez M. Peney, où je le vis, devait être ramené l'année suivante à sa famille, dont il me semblait du reste ne plus guère s'inquiéter.

Je revins à mon quartier que je trouvai un peu en émoi. Un nègre était venu essayer ses flèches sur la sentinelle de Debono à la porte de la mission, et l'ayant manquée deux fois de très près, s'en allait comme un homme qui vient de remplir un devoir, quand il fut *happé* par les gens du Maltais et reçut cinquante coups de bâton. Il n'y avait rien à dire, et certes M. Debono se montrait bon prince en ne faisant pas fusiller ce maladroit.

Je reçus pour ma part une visite plus pacifique. Un grand nègre entra dans ma case, posa à terre son tabouret peint en rouge, complément obligé du costume barry, s'assit dessus et se mit à fumer.

« C'est Medi, » me dit le drogman. L'homme me regarda de ses yeux mi-clos, comme pour étudier l'effet de ce nom sur le maître du logis.



« Bien, dis-je. Mais qu'est-ce donc que Medi?

— Medi, c'est le roi du pays, un grand guerrier; c'est lui qui a tué Vaudey de sa main. Recevez-le poliment, car sans sa protection vous ne pourrez pas vous procurer seulement une poule ici.

— Et que veut-il?

— De l'eau-de-vie.

— Dites-lui que je n'ai que faire des écornifleurs. J'ai besoin d'un mouton, et s'il m'en procure un, je le payerai, et Medi aura un plein verre d'eau-de-vie pour sa peine; sinon, non. »

Medi reçut le compliment sans s'émouvoir, promit le mouton et continua à fumer. Un visiteur m'arriva, et j'oubliai complétement Sa Majesté qui, au bout d'une demi-heure, voulut reprendre l'entretien :

« Et l'eau-de-vie?

— Tu n'es qu'un ivrogne; je n'ai rien pour toi.

— C'est ainsi qu'on traite *mata* Medi? Bonsoir.»

En sortant, il demanda encore de l'eau-de-vie au drogman, qui, voulant le ménager, lui répondit que moi seul je pouvais en disposer, sans quoi il eût été heureux de lui en donner. Medi rejoignit les siens et résuma ainsi son opinion : « Le drogman est un homme comme il faut, mais le *monsieur* ne sait pas vivre. » Le soir, mon drogman ayant rencontré un Italien de ses amis

se grisa comme un pacha à mes frais et proposa d'aller fusiller Medi pour venger Vaudey : propos d'ivrogne qui ne m'inquiéta point.

Medi était un franc coquin, passant les journées à courir d'une barque à l'autre, suivi de ses deux femmes dont la plus jeune était assez jolie, et il la faisait remarquer avec complaisance à ses bons amis, les fatiguant de ses prières et de ses menaces, et leur extorquant de l'eau-de-vie pour lui et des verroteries pour sa favorite. Il est vrai que son peuple ne valait pas mieux que lui. Quand on a lu le portrait certainement véridique que font de ce peuple brave et fier les visiteurs de 1840 et des années suivantes, on croit rêver en tombant à Gondokoro au milieu de ce troupeau de mendiants éhontés et d'ivrognes des deux sexes.

J'insiste sur ce dernier point, car il constitue l'un de mes principaux griefs contre les négriers qui ont laissé des souvenirs si néfastes au fleuve Blanc ; ils ont encore plus dépravé peut-être que volé, tué et mendié. La négresse, à défaut d'éducation morale, m'a semblé avoir une certaine fierté personnelle capable de neutraliser même de mauvais instincts. Je la crois supérieure sous ce rapport à la femme arabe et surtout à la Nubienne du Sennâr. Du moins, il y a sept ou huit ans, il en était ainsi, mais depuis, les marchands



d'hommes y ont mis bon ordre. Ils ont largement exploité la hideuse misère qui décime les Barrys, et quand j'arrivai à Gondokoro, j'y fus le témoin forcé des plus lamentables spectacles. La barque de Debono, appelée, je crois, *Zeit eu Nil* (la crue du Nil), me fut signalée comme le théâtre de scènes honteuses à éviter. Je suivis le conseil, mais malgré moi, le soir, je dus subir le voisinage d'une orgie soudanienne, car une *bamboula* effrénée vint rugir et bondir devant la porte de la mission, à trente pas de ma case.

Tels sont les enseignements que les fils de Cham reçoivent des enfants réunis de Sem et de Japhet.

CHAPITRE IX.

ZANZIBAR ET LES GRANDS LACS.

Recherches par la côte orientale d'Afrique. — Zanzibar pris pour point de départ. — Découvertes et hypothèses géographiques des missionnaires de Monbaz. — Voyage des capitaines Burton et Speke aux grands lacs Tanganika et Nyanza.

Il faut remonter jusqu'à 1843 pour trouver la première origine des expéditions qui, — prenant pour point de départ la côte de Zanzibar, et pour but l'exploration de grands lacs, hypothétiquement signalés sur la zone équatoriale du continent Africain, — aboutirent à la découverte des sources du Nil. C'est à la date précitée que remonte la tentative du jeune Français Maizan, qui paya de sa vie sa généreuse initiative.

Un an plus tard, le docteur Krapf, missionnaire anglican, d'origine allemande, fondait un établissement religieux à Rabbaï Mpia, près de Monbaz,

à quatre degrés au sud de l'équateur, et s'y installait avec le révérend Rebman, compagnon de ses travaux de prosélytisme et de géographie.

Les premières années de leur installation furent consacrées à une suite d'excursions chez les populations environnantes, jusqu'à de longues distances dans l'intérieur. Ces excursions nous ont valu une masse considérable de renseignements du plus haut intérêt sur des pays jusque-là complétement inexplorés, et sur une foule de tribus dont les noms mêmes, pour la plupart, étaient inconnus; mais ce qui fixa surtout, il y a une douzaine d'années, l'attention et le vif intérêt du monde savant, fut l'annonce de la double découverte de deux montagnes couronnées de neiges éternelles, l'une presque sous l'équateur, l'autre à quelques degrés plus au sud, toutes deux sous le même méridien, à deux ou trois cents milles anglais de la côte. Des théoriciens et des esprits contradicteurs comme il y en a partout et toujours voulurent contester la réalité de ces découvertes, comme si l'Amérique n'avait pas aussi ses glaciers éternels sous les feux de la ligne; mais les informations et les observations plusieurs fois renouvelées des deux missionnaires étaient trop formelles, quoique les circonstances ne leur eussent pas permis de gravir eux-mêmes les deux pics, pour qu'un esprit raisonnable pût garder le moin-

dre doute. L'existence des montagnes neigeuses de Kilimandjaro et de Kénia est restée un fait acquis à la science.

Les deux missionnaires de Rabbaï avaient aussi recueilli, dans le cours de leurs excursions parmi les indigènes, de nombreux rapports relatifs à l'existence d'un lac immense situé plus avant dans l'intérieur, au cœur même du continent. Ces rapports pouvaient être sans doute empreints d'exagération, mais ils étaient trop concordants et venaient de sources trop différentes pour ne pas avoir un fond de vérité; on se rappelait d'ailleurs que des indications analogues furent autrefois recueillies par les Portugais, et que ces grands lacs intérieurs de l'Afrique du sud ont longtemps figuré sur les anciennes cartes.

En 1856, la Société géographique de Londres confia au capitaine Burton, officier à l'armée du Bengale, la mission d'atteindre les grands lacs africains, d'en relever la position, de décrire le pays situé entre la côte et les vastes nappes d'eau qu'il s'agissait de reconnaître, d'en étudier l'ethnographie et les ressources commerciales. Un voyage en Arabie, où l'aventureux capitaine avait fait preuve d'autant de savoir que d'intrépidité, un séjour dans la ville d'Harar, interdite jusqu'à lui aux chrétiens, un projet d'exploration au centre de l'Afrique, arrêté au début par une attaque des

Somalis, avaient désigné Burton au choix de la Société, qu'il justifiait amplement. Le capitaine, ne se dissimulant pas les difficultés de l'entreprise, demanda qu'on lui adjoignît le capitaine Speke, attaché, comme lui, à l'armée des Indes; et le 16 juin 1857, à midi, ces courageux explorateurs se dirigeaient vers la côte africaine, située à l'ouest de l'île de Zanzibar. Peu de jours après, accompagnés d'une troupe de porteurs qui leur formait une escorte, ils prirent leur direction droit à l'ouest, à travers un pays richement accidenté. Après avoir surmonté des obstacles de plus d'une sorte, ils atteignirent le grand lac, objet principal de leur recherche, vers la fin de mars 1858. Près de huit mois, dont cinq de marche effective, avaient été employés à cette traversée pleine d'incidents, quoique l'intervalle direct du lac à la côte ne soit que de cinq cent quarante milles géographiques ou minutes de degré; et que la route parcourue, avec toutes ses sinuosités, ne représente guère qu'un développement de quinze à seize cents kilomètres (au plus quatre cents de nos lieues communes).

Burton, qui a exploré en bateau une partie de ce lac, estime sa longueur à 460 kilomètres, sa largeur moyenne à 55 ou 60, et son altitude à 560 mètres au-dessus du niveau de l'océan. Parmi les indigènes il porte le nom de Tanganyika.

Jusqu'à présent on ne lui connaît pas d'écoulement extérieur.

Le retour fut marqué par une exploration encore plus importante; celle-ci appartient tout entière au lieutenant Speke. Pendant que Burton, brisé par la fièvre, était retenu au village de Kaseh, à l'est du Tanganyika, Speke résolut d'entreprendre une excursion dans le nord, vers un autre lac dont parlaient les marchands arabes. Il l'atteignit en vingt-cinq jours de marche directement au nord, la moyenne des journées étant de sept à huit milles, ou environ trois lieues. Ce lac avait au nord une extension telle qu'aucun des nègres du littoral exploré n'en connaissait l'extrémité septentrionale, tandis que le voyageur anglais put en fixer l'extrémité sud à 2° 24′ de latitude méridionale. Quant au niveau de cette masse d'eau, le baromètre lui donna une latitude dépassant de plus de 400 mètres celle constatée pour le Tanganyika par le capitaine Burton. Un marchand Sahouëli que Speke rencontra sur ses bords lui assura qu'étant allé, plusieurs années auparavant, pour ses affaires commerciales fort loin dans la contrée au nord-ouest du lac, il avait entendu souvent parler de grands vaisseaux qui fréquentaient la partie supérieure du Nyanza, et dont les officiers faisaient usage du sextant et du loch, absolument comme les navires que l'on



voit à la côte. Comme il pouvait y avoir là un souvenir de l'expédition franco-égyptienne, et qu'en arabe le mot *bahr* (employé par l'informateur) désigne également un lac, une mer, un fleuve, Speke put en conclure très-logiquement qu'une voie fluviale était ouverte entre le nord du lac et Gondokoro, que l'espace qui séparait ces deux points n'était pas très-étendu et que le cours d'eau qui les unissait ne pouvait être que le Nil.

Écoutons maintenant le capitaine Burton s'exprimant sur l'hypothèse de son compagnon :

« Speke revint le 25 août; il avait réussi dans son entreprise, pénétré jusqu'au Nyanza et lui avait trouvé une étendue qui surpassait nos espérances. Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque ayant à peine déjeuné, il m'annonça qu'il avait découvert les sources du Nil. C'était sans doute une inspiration; dès qu'il avait aperçu le Nyanza, il avait eu la certitude que le fleuve mystérieux, qui fut l'objet de tant de conjectures, s'échappait de la masse d'eau qui s'étendait à ses pieds. Les arguments qu'il donnait en faveur de sa découverte, moins forts que sa conviction, étaient de la même nature que ceux que Shakspeare met dans la bouche d'une de ses héroïnes : « Je pense qu'il est ainsi, parce que je le pense. »

« Probablement ses sources du Nil étaient nées dans son cerveau, comme ses montagnes de la

Lune avaient surgi sous son crayon. Le principal motif qu'il se donnait à lui-même pour croire à sa théorie, c'est que les hommes les plus importants de la rive méridionale du lac ignoraient jusqu'à quel point ce dernier pouvait s'étendre. « Lorsque, me disait-il, je demandai à celui des indigènes, qui avait le plus voyagé, quelle était la longueur du Nyanza, il se tourna vers le nord, et me fit signe de la tète que les eaux se déployaient dans cette direction, me faisant comprendre, en même temps, par plusieurs coups répétés de ses doigts, qu'elles étaient sans limites, ou du moins qu'il n'en connaissait pas le terme, que sans doute elles allaient au bout du monde. »

Dans les cartes qu'il envoya de Kazeh en Europe, le capitaine, après avoir recueilli de nombreux renseignements à cet égard, avait fait du Kivira un tributaire du Nyanza; dans celle qu'il a jointe au mémoire destiné à la Société de géographie, le Kivira, au lieu de se jeter dans le lac, en devient un *effluent:* et c'est en ces termes que nous est donné le seul motif d'une pareille modification :

« Je ne l'ai pas cru tout d'abord, je le confesse; mais cette rivière est bien le Nil. »

En dehors de l'ignorance où les naturels de la rive méridionale sont des limites du Nyanza, et du bruit de l'apparition du sextant et du loch sur ses eaux, il n'existe pas l'ombre d'une preuve à l'ap-

pui de cette opinion. Les arguments qu'on lui oppose ont, au contraire, une certaine force; outre les rapports des voyageurs, les dates que l'on a de plusieurs inondations empêcheraient que le Nyanza pût causer le débordement du Nil. C'est assurément une chose satisfaisante que de révéler à un public admirateur, « composé d'hommes d'État, d'hommes d'église, de missionnaires, de commerçants, et surtout de géographes, la solution d'un problème qui est, depuis des milliers d'années, le premier *desideratum* de la science, enfin d'apporter le mot d'une énigme que les plus grands monarques ont eu vainement l'ambition de déchiffrer. » (*Blackwood's Magazine*, octobre 1859.)

« Mais combien de fois depuis un certain Ptolémée de Péluse la source du Nil Blanc n'a-t-elle pas été découverte de la même manière !

« Mon scepticisme à cet égard s'augmentait de l'incohérence des détails géographiques et autres, que rapportait le capitaine.

« Je crus néanmoins devoir suspendre la discussion, dont nos rapports commençaient à souffrir; il devenait évident que je ne pouvais plus dire un mot au sujet du lac ou du Nil, sans blesser mon camarade; et par un accord tacite nous évitâmes de parler de sa trouvaille, même indirectement. *Je n'y serais jamais revenu, si le capitaine Speke n'avait jeté le ridicule sur les résultats de notre voyage*

par cette prétendue découverte, appuyée sur de si minces raisonnements que pas un seul géographe ne les a discutés. »

L'homme qui a eu le malheur d'écrire de telles paroles, s'est mis pour toujours hors de la question débattue. Il ne peut prétendre à figurer (même à l'arrière-garde la plus attardée) parmi les chercheurs et les découvreurs du Nil. L'honneur du premier rang revient au contraire, de plein droit, au compagnon modeste, objet de ses dédains humouristiques et de son inqualifiable jalousie. Aussi lorsqu'en 1860 le gouvernement anglais voulut lever le dernier voile qui couvrait encore la question des sources du Nil, ce fut Speke qu'il chargea de cette mission.

On sait comment ce voyageur a rempli sa tâche. Un volume spécial ayant été consacré à sa relation dans la collection même auquel celui-ci est destiné, nous ne pourrions en donner ici que des extraits incomplets. Mais dans le chapitre suivant nous nous réservons d'insister sur l'importance de ses travaux.

CHAPITRE X.

VOYAGE DE SIR SAMUEL WHITE BAKER.

1861 — 1864

DÉCOUVERTE DU LAC ALBERT NYANZA.

(Le Luta N'zigé de Speke.)

M. et Mme Baker. — Khartoum et ses habitants. — Remonte du Bahr-et-Abiad. — Gondokoro. — Rencontre de Speke et de Grant. — Plan d'explorations. — Difficultés nouvelles. — Le pays d'Ellyria. — Le Latouka — L'Obbo. — Le Nil à Karouma. — Le soi-disant Kamrasi. — Épreuves cruelles. — Danger et salut. — Le lac Albert. — Navigation. — La grande cataracte du Nil. — L'effroi du vrai Kamrasi. — Retour. — Conclusion.

Après plusieurs années de voyages dans l'Inde et à Ceylan, je me trouvais en Égypte, au printemps de 1861, prêt à me diriger vers les sources du Nil. J'avais l'espoir de rencontrer quelque part dans leur voisinage les capitaines Speke et Grant, que le gouvernement anglais avait encouragés à faire la même recherche, par la voie de Zanzibar.

Les sources du Nil ayant défié jusqu'alors toutes les explorations et fait échouer les plus fiers courages, je m'étais bien gardé de mettre le public dans la confidence de mes projets; mais j'étais irrévocablement déterminé à triompher des difficultés de ma tâche, ou à périr dans la lutte.

Persuadé que, dans les expéditions composées de plusieurs personnes, les moindres difficultés aboutissent généralement à des avis opposés qui deviennent des obstacles à l'entreprise, j'avais d'abord résolu de partir seul. Je me confiais dans mon tempérament éprouvé, ma longue expérience de la vie sauvage, mes loisirs et des ressources pécuniaires que je me proposais de consacrer sans réserve à l'objet que j'avais en vue. D'ailleurs, si j'avais été seul sur une route infréquentée, le danger de mourir ne m'aurait pas effrayé. Mais à ma destinée était liée une compagne, source tout à la fois de ma plus grande consolation et de ma plus grande sollicitude. Or, elle prétendait partager les périls que j'allais affronter. Presque au début de l'existence, pour elle l'âge mûr était encore une question de lointain avenir. Je l'eusse laissée avec bonheur environnée des douceurs du foyer domestique, car je frissonnais d'horreur en pensant à l'abandon où ma mort pourrait la laisser seule et sans protection au milieu des déserts. En vain, je la suppliai de demeurer au Caire; avec



Grand désert de Korosko. — Page 261.

la constance et le dévouement de son sexe, elle était résolue à partager toutes mes épreuves. Comme Ruth, elle répondait à mes objections : « En quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous. La terre où vous mourrez me verra mourir et je serai ensevelie où vous le serez. »

Ce fut donc avec elle que je partis du Caire, le 15 avril 1861, pour remonter le Nil. Nous atteignîmes Korosko le 11 mai, et, le 11 juin 1862, après une année tout entière passée sur les frontières septentrionales de l'Abyssinie, et une exploration minutieuse des cours inférieurs de l'Atbara et du fleuve Bleu, exploration qui sera l'objet d'une relation spéciale, nous arrivâmes à Khartoum, résidence du gouverneur général du Soudan égyptien et des consuls de France, d'Autriche et d'Amérique. C'est un séjour immonde. Sa garnison ne vit que de maraude. Tous les employés du gouvernement sont malhonnêtes et voleurs. Le gouverneur ordinairement ruine le pays par ses taxes oppressives et ses malversations. Le Soudan n'exporte que de la gomme, du séné, des cuirs et environ pour cent mille francs d'ivoire par an. Si cette possession est intéressante pour l'Égypte, ce n'est que parce qu'elle fournit des esclaves aux pays mahométans.

A Khartoum, l'argent valant de 36 à 80 pour cent, il y a peu de place pour un commerce

légitime; aussi n'en fait-on guère d'autre ici que celui des esclaves, et, en général, c'est dans cette catégorie d'affaires qu'il faut ranger ce qu'on appelle le commerce du Nil Blanc. Voici comment cela s'organise. Un aventurier sans ressources trouve pour ce négoce à emprunter à cent pour cent. Il lève une bande de coupe-jarrets et part vers le mois de décembre. Au delà de Gondokoro, il s'allie à un chef nègre quelconque, cerne un village hostile à ce dernier, y met le feu, tue les hommes et emmène les femmes et les enfants, avec le bétail, l'ivoire et le reste du butin. Pour sa peine, le chef nègre obtient d'abord trente ou quarante têtes de bétail; un tiers des vaches et des bœufs revient aux gens de l'expédition et le reste au négociant, qui rentre graduellement en possession du tout, en troquant contre des esclaves ce qu'ont obtenu ses gens, puis en profitant d'une dispute pour tuer le chef son allié, dont le peuple est à son tour pillé et réduit en esclavage. Le bétail est troqué ensuite contre des esclaves et de l'ivoire. Alors le négociant, laissant jusqu'à son retour une partie de sa bande continuer les mêmes procédés, prend le chemin de Khartoum. A quelques lieues en avant il se défait de ses esclaves, qu'on expédie vers tous les pays de l'islamisme. Rentré en ville avec son ivoire et son argent, le négociant liquide son emprunt et devient capita-

liste à son tour. Tel est le commerce du Nil Blanc.

Il s'ensuit que tout Européen qui veut remonter ce fleuve est regardé comme un espion, cherchant à violer le secret du territoire à esclaves, et que tout le monde, autorités, négociants, agents, se trouve intéressé à entraver son expédition.

Cependant, grâce à mon argent comptant, je réussis en quelques semaines à fréter deux bateaux à voile et une barque pontée, et à engager onze domestiques, quarante mariniers et quarante-cinq hommes armés, qui s'obligeaient à ne pas piller et à m'obéir absolument. Chacun reçut d'avance cinq mois de gage, fut revêtu d'un uniforme brun et largement pourvu de vivres. J'avais en outre quatre chevaux, quatre chameaux et vingt et un ânes, pour lesquels, avec l'aide d'un Bavarois, nommé Johann Schmidt, bon chasseur, homme aussi habile qu'honnête, j'avais fait faire des selles et des bâts, confectionnés avec le plus grand soin.

Nous partîmes de Khartoum le 18 décembre 1862, passant en quelques minutes du Nil Bleu dans le Nil Blanc, dont nous devions longtemps remonter le cours.

Dès les premiers jours de cette lente navigation, nous rencontrâmes des forêts marécageuses de sount (*Acacia Arabica*), repaire de la fièvre et des

moustiques; bientôt le courant se trouva séparé des rives par des masses de plantes flottantes, d'arbres appelés *danemon mirabilis* ou *ambatch*, et de roseaux, couvrant des deux côtés un espace de cinq cents mètres du fleuve, dont la largeur totale atteignait environ quinze cents mètres.

Avec l'année nouvelle, nous laissions le Kordofan sur notre droite et nous entrions dans la région où l'homme cesse de s'habiller. A l'est s'étend le pays des Denkas; à l'ouest, celui des Shelouks.

Les noirs paraissent fort nombreux; ils ont des embarcations moitié canots et radeaux, d'immenses troupeaux et tous les caractères de cette vie sauvage que les nègres mènent depuis le Kordofan jusqu'à l'Obbo.

Les tribus qui peuplent cette contrée ont pour armes des lances, des arcs, des flèches empoisonnées, des bracelets armés de piquants pour déchirer leurs adversaires en les étreignant, des boucliers, des massues à tête de fer et des haches; pour instruments, des couteaux, des houes ou molottes en forme d'as de pique, des tambours ou *nogaras*, et des harpes à huit cordes ou *rababas;* pour ustensiles, des pipes, des tasses et des jarres en poterie plus ou moins habilement fabriquée.

Jusqu'au confluent du Sobat, les villages sont



Village des nègres Dinkas. — Page 264.

nombreux chez les Shelouks, tandis que le Denka est plat et marécageux. Le Nil a des eaux mortes et limoneuses; celles du Sobat sont plus limpides et font cinq milles à l'heure. Le Sobat avait vingt-sept pieds de profondeur lors de notre passage, mais c'est un torrent qui se subdivise, à peu de distance du confluent, en plusieurs autres, et qui s'assèche dès qu'il ne pleut point.

Par delà, le Nil ressemble à un grand marais, où le chenal, au milieu de roseaux étendus à perte de vue, n'a que cent cinquante mètres de large. Dans cette partie de son cours, il reçoit, sur la rive droite, le Bahr-el-Girafe et, sur la gauche, le Bahr-el-Gazal. Le premier n'est qu'une branche du Nil même, dérivée en amont; le second n'est qu'un long système de marécages sans courant. Ici le passage ne peut être ouvert qu'au milieu des roseaux, des ambatchs, et de papirus magnifiques dont le sommet a environ quatre pieds de diamètre; la navigation ne se fait qu'en halant péniblement les navires au moyen de cordages attachés aux roseaux; c'est le domaine perpétuel de la fièvre. La tige des arbres ne portant pas de marque faite par les hautes eaux, j'en ai conclu que le niveau y change peu sensiblement malgré la diversité des saisons. Les bras du Nil y ressemblent à un écheveau de fil étendu sur une mare, et l'on comprend aisément, à la vue des sinuosi-

tés extraordinaires qu'il décrit dans cette région, que les anciens aient renoncé à pousser plus loin leurs recherches.

Depuis le Bahr-el-Gazal, le Nil, réduit à cent mètres de largeur, avec un courant d'un mille trois quarts ou deux milles et demi par heure, traverse sur un long espace le territoire des Nouers.

Le 13 janvier 1863, nous nous sommes arrêtés près d'un village qui s'élevait sur la rive droite, et les Nouers n'ont pas tardé à se rendre près de nos bateaux. Les hommes sont nus comme la main. Ils frottent leurs corps de cendre et se servent d'un mélange de cendre et d'urine de vache pour se teindre les cheveux en rouge; ce qui leur donne un aspect affreusement diabolique. Celles des femmes qui ne sont pas mariées, vont également toutes nues; les autres se couvrent le bas du torse avec une ceinture d'herbes. Les hommes portent au cou des colliers de perles fort lourds; aux bras, des anneaux d'ivoire, et aux deux poignets, d'autres en cuivre, sans compter un horrible bracelet de fer massif qu'arment des pointes, longues d'un pouce à peu près et qui ressemblent aux griffes d'un léopard.

Quant aux femmes, pour achever de s'embellir, elles pratiquent une incision dans leur lèvre supérieure et s'y plantent un fil de fer qui s'avance

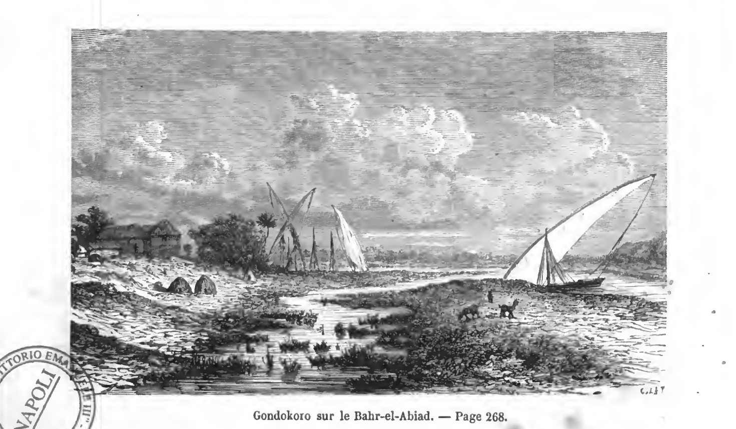
de quatre pouces comme la corne d'un rhinocéros et qu'elles ornent de verroteries. Elles sont hideuses. Les hommes, malgré leur taille et leur vigueur, ne sont guère plus beaux. Leurs pipes contiennent près d'un quart de livre de tabac, et, si ce narcotique vient à leur manquer, ils le remplacent par du charbon de bois. Le sac qu'ils suspendent à leur cou est sans doute destiné à contenir les cadeaux qu'on leur fait.

Le chef de ce village s'appelait Joctian; il vint nous rendre visite avec sa femme et sa fille, et, pendant qu'il était assis sur un divan de notre cabine, j'ai dessiné son portrait, dont il a été enchanté. Comme je lui demandais à quoi pouvait lui servir son bracelet à pointes, ce doux homme me montra les cicatrices, dont, à l'aide de son instrument, il avait marqué le dos de sa chère moitié. Cette aimable famille se retira charmée des dons que je lui avais faits.

Les détours du Nil sont si multipliés qu'aucun vent n'est favorable pour le remonter. On n'avance qu'en se faisant haler par de pauvres diables qui s'épuisent à tirer la corde jour et nuit, enfoncés dans les boues du marais, perdus dans les joncs, affolés par des nuées de moustiques.

Aussi loin que l'œil peut s'étendre, tout est tristesse et désolation sur cette terre de misère et de fièvres. Le cri monotone de la poule d'eau,

l'éternel bourdonnement des insectes, les rauques ronflements de l'hippopotame rappellent au voyageur qu'il remonte ce Nil mystérieux qui cache ses premières ondes à l'univers; des îles d'arbres et de végétaux descendent silencieusement le fleuve; elles portent des cigognes venues de pays ignorés sur ces radeaux dont la nature a fait tous les frais. Rien au monde n'abat le courage comme les aspects mélancoliques de cette partie du cours du Nil. Je vis un petit coin de terre sèche s'élevant légèrement au-dessus du marais sans bornes; c'était le lieu de repos de quelques hommes blancs dont les indigènes ignoraient la nationalité. La tombe de ces enfants de l'Europe, leur canot échoué dans le fleuve, quels lugubres jalons sur la route de l'explorateur du haut Nil!... Moi aussi, près de là, je dus creuser une fosse dans les fanges du marais, et planter une croix sans apprêts sur le corps du pauvre Jean Schmidt, bon et fidèle Allemand de ma suite, mort, presque au début de l'expédition, de cette fièvre paludéenne, l'un des fléaux de ces fatales rives du Nil Blanc. Je fus profondément affligé de la perte de ce brave garçon, mon seul compagnon européen; mais, l'abandonnant dans son champ de repos solitaire, je dus me remettre à lutter contre le courant du fleuve pour remonter à Gondokoro.



Gondokoro sur le Bahr-el-Abiad. — Page 268.

J'atteignis cette localité (4° 55' de latitude) quarante-cinq jours après mon départ de Khartoum ; la distance en droite ligne entre ces deux points est d'environ sept cent cinquante milles (1100 kilomètres). Je débarquai toutes mes bêtes de somme en bon ordre et je résolus d'attendre l'arrivée d'un traitant venant du sud avec ses hommes, dans le but de m'entendre avec lui pour installer dans sa station, vers 3° 15', un dépôt de provisions auquel je pusse recourir en cas de besoin.

Gondokoro est un misérable village de huttes de gazon, habité dans la saison par les traitants arrivant de l'intérieur avec de l'ivoire et des esclaves. Le sol y est pauvre, mais le paysage y est animé et égayé par la vue des hameaux indigènes, des arbres toujours verts et des lointaines montagnes de l'est et du sud, dont l'aspect réjouit l'âme de l'homme qui vient de traverser les monotones marais du Nil Blanc.

J'étais depuis quinze jours à Gondokoro quand, un jour, j'entendis tout à coup, vers le sud, un bruit de coups de fusil ; en même temps, on se précipita dans ma cabine en me disant qu'un parti de traitants arrivait dans cette direction avec deux blancs, deux *Anglais*, partis du bord de la mer. Comment peindre mes sentiments dans un moment pareil ! Mes châteaux en Espagne, mes rêves les plus chéris se réalisaient. Encore quelques mi-

nutes et je tombais dans les bras des vaillants explorateurs Speke et Grant, qui descendaient la rive du Nil, vêtus de haillons, épuisés de fatigues, l'air sauvage, mais fiers du succès de leur voyage. Speke était un de mes vieux amis, et je sentis que son brave compagnon Grant l'était devenu tout d'un coup. C'est qu'une rencontre pareille au cœur de l'Afrique remplace l'ouvrage du temps, et qu'une cordiale poignée de mains y vaut les longues années d'une vie côte à côte. Un sentiment de désenchantement jeta pour moi quelque ombre sur une si belle heure. J'avais toujours espéré que ma rencontre avec Speke et Grant, aurait lieu dans la région des sources du fleuve, et que je partagerais avec eux l'honneur d'une si belle découverte. Tous mes préparatifs étaient faits et j'étais prêt à partir pour atteindre ce but, si éloigné qu'il fût. Speke me consola en me disant qu'il restait beaucoup à faire. Il avait, disait-il, appris des indigènes qu'il se trouvait, à l'ouest de l'Ounyoro, un grand lac qui pouvait bien être la seconde source du Nil. Le fleuve, lui avait-on dit, s'y jetait pour en sortir aussitôt et continuer sa course vers Gondokoro. Speke ajouta que Grant et lui, après avoir traversé le fleuve aux chutes de Karouma, vers 2° 20′ de latitude nord, l'avaient abandonné à l'angle d'un coude qu'il fait subitement vers l'ouest. Il termina en

disant qu'il était de la plus haute importance de suivre le Nil du point où ils l'avaient quitté jusqu'au lac Louta N'zigé, — c'est le nom qu'il donnait à ce réservoir inconnu. — Je pris aussitôt la détermination de tenter cette exploration, persuadé que ce lac devait être d'une grande importance dans l'économie du bassin du fleuve.

Mais le caractère des gens de ma suite ébranlait ma résolution et glaçait mes espérances. Dans ces régions infréquentées où tout crime demeure impuni, fleurit et prospère la plus belle collection possible de gredins que l'on puisse trouver, y compris un certain nombre d'Européens, tous livrés soi-disant au commerce de l'ivoire et commandant à des bandes de brigands armés. Leur prétendu commerce consiste à enlever aux indigènes leurs femmes et leurs enfants, pour les vendre comme esclaves dans le Soudan, et à piller les troupeaux de bêtes à cornes qu'ils échangent ensuite pour des défenses d'éléphants avec les tribus du voisinage. Le commerce du Nil Blanc peut se résumer en ce peu de mots : vol de troupeaux, chasse aux esclaves, incendies et meurtres.

J'étais en présence de deux grandes difficultés : l'hostilité des indigènes poussés à bout par les marchands d'ivoire, et l'impossibilité de me procurer des porteurs pour les verroteries et bracelets, etc., qui composent en ce pays la monnaie

d'échange ; les bêtes à cornes restaient mon seul moyen de troc. Ajoutez que mes compagnons de route, recrutés à Khartoum, étaient l'écume de la terre, un ramassis de gens accoutumés à voler les troupeaux, à faire la chasse à l'homme et à recevoir comme payement de leurs services un tiers du bétail dérobé. J'avais bien prévu toutes ces difficultés à Khartoum, et j'avais fait demander quelques soldats comme escorte au gouvernement égyptien, par l'intermédiaire du consul anglais à Alexandrie ; mais ma demande avait été rejetée, bien que les dames Tinné[1] eussent obtenu du même gouvernement des soldats et un officier par l'entremise du consul français de Khartoum.

Quelques jours après le départ de Speke et Grant de Gondokoro, mes hommes se mutinèrent et refusèrent d'aller plus loin ; ils étaient poussés par les traitants qui s'étaient entendus pour empêcher tout voyageur européen de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique et d'en revenir avec des documents sur le commerce des esclaves. Les gens d'Andréa Debono, qui avaient escorté Speke et Grant et avaient consenti à me fournir des porteurs et à me mener à leur camp, partirent tout

1. Trois Hollandaises, poussées par l'inquiet esprit d'aventures, dans les régions du Haut-Nil et du Bahr-el-Gazal. — Une seule en est revenue pour aller mourir, dit-on, assassinée dans le pays des Touaregs. (Septembre 1869.)

à coup sans moi, me laissant pour adieu l'avis suivant : « Nous tirerons sur vous si vous nous suivez. » Mes hommes armés, au nombre de quarante, me menaçaient, en même temps, de me fusiller si j'essayais de les désarmer. Tout espoir semblait perdu. Les Barrys, autour de Gondokoro et à quatre journées de marche dans le sud, étaient hostiles à tout voyageur. Cette expédition que j'avais si soigneusement organisée semblait donc déjà toucher à sa fin, et je sentais tout le poids de cette fatalité qui, pendant deux mille ans, s'est abattue sur les chercheurs des sources du Nil.

Je n'avais plus d'escorte. Un seul homme, un Djour, me restait fidèle, avec un petit noir de douze ans et ma femme !... ma femme qui, avec le dévouement de son sexe, résolut, comme moi, d'affronter fatigues et dangers plutôt que de battre en retraite.

Je ne fatiguerai pas mes lecteurs du récit circonstancié de la manière dont je parvins, à force de ménagements, à me faire rendre par les mutins mes armes et mes provisions. Je réussis à en effrayer quelques-uns ; dix-sept consentirent à me suivre vers l'*Est*. Mon vrai but était le *Sud*, mais je cédai devant leur obstination à n'accepter que la marche à l'orient. Je découvris plus tard la raison de leur insistance : les coquins avaient conspiré de m'abandonner dans le camp d'un traitant, à sept

journées au levant de Gondokoro. Ils devaient aussi m'assassiner à coups de fusil, puis abandonner ma femme dans les jongles, si je tentais de les désarmer en route. Ainsi, il me fallait ou partir, coûte que coûte, à tout hasard de Gondokoro, ou renoncer à l'expédition; mais j'espérais, une fois dans l'intérieur, reprendre mon influence sur mes hommes et en profiter pour obliquer au sud, dans la direction du lac.

Je voulus d'abord m'entendre avec un traitant sur le point de partir pour la même direction que moi; mais je reçus pour réponse des gens dudit traitant que, si j'avais l'audace de les suivre, ils me tireraient des coups de fusil et soulèveraient contre moi la tribu d'Ellyria. Ils partirent, le 26 mars 1863, vers deux heures de l'après-midi. Je me déterminai à partir la nuit même, à suivre leurs traces et à me fier à la fortune pour surmonter les obstacles accumulés sur ma route. Point d'indigène qui voulût me suivre, de crainte des traitants : point de guide, point d'interprète, par conséquent. Je n'en chargeai pas moins mes chameaux et mes ânes et, à sept heures, je partis sur la piste de la bande hostile.

Je l'atteignis cette nuit même; je bivouaquai sur le chemin et je poussai en avant. Dans la matinée, je reçus deux gens de la tribu de Latouka, qui avaient été maltraités par les Turcs et s'é-

taient cachés pour leur échapper. Par bonheur, je m'étais montré rempli de bienveillance pour les deux pauvres diables à Gondokoro, et, comme ils étaient natifs du pays que j'allais traverser, ils m'offrirent de me servir de guides moyennant un bon présent de verroteries et de bracelets. J'avais donc enfin des guides! Dès lors, je projetai pour la nuit suivante une marche forcée qui me ferait dépasser la tribu d'Ellyria avant que les Turcs eussent pu l'exciter contre moi. La marche de la nuit fut très-pénible; chacun des chameaux portait sept cents livres; chaque âne, deux cents (j'avais vingt-deux animaux). Le chemin serpentait dans les jongles; il était sillonné, à chaque pas, de ravines où les chameaux bronchaient et tombaient, et il fallait les recharger; mais, tandis qu'on procédait au rechargement, les baudets fatigués se donnaient du loisir, s'étendaient, se roulaient sur le sol et bouleversaient leurs paquets, qu'il fallut refaire une douzaine de fois dans la nuit.

Quand parut le jour, nous avions dépassé les Turcs. Je diminuai le poids des charges, en jetant la plus grande partie de mon sel et environ trois cents livres de provisions de toute espèce, dans le double but d'alléger les bêtes de somme et de ralentir les Turcs que je connaissais assez pour savoir qu'ils se battraient à qui resterait le maître

des épaves que je laissais sur la route. J'atteignis enfin Tollogo, endroit qui se trouve à trente milles à peu près de Gondokoro, et, précédant mes hommes d'un mille environ, je franchis un petit col traversant une chaîne de belles montagnes de granit, et je m'acheminai vers Ellyria.

Ma femme et moi, nous attachâmes nos chevaux à un arbre, et, seuls dans ces beaux lieux, assis sur un énorme bloc de granit arraché à quelque cime voisine, nous nous mîmes à contempler la vallée d'Ellyria qui s'ouvrait à un mille à peu près de distance; son principal village était dominé de près par de belles montagnes de granit gris ; de nombreux hameaux, entourés de palissades de bambous, s'échelonnaient sur les pentes escarpées. Tout en regardant se développer à nos pieds cette vallée où allait se jouer notre sort, nous attendions avec impatience l'arrivée de nos gens que nous avions dépassés sur cette route, si pénible et si difficile pour nos bêtes de somme, en raison des innombrables blocs et fragments de rochers semés sur le sol. Nous triomphions en nous-mêmes à l'idée d'avoir atteint Ellyria avant que les Turcs pussent y soulever la population contre nous, lorsque, tout à coup, un bruit sonore, roulant dans les rochers, m'annonça l'approche de ce que je supposais être ma troupe. A ma profonde stupéfaction, je vis

paraître le drapeau rouge et le croissant abhorré des Turcs; ils étaient cent quarante. Un à un, ces ennemis franchissaient le col et descendaient à Ellyria. Nous étions vaincus de vitesse et perdus s'ils réussissaient à exciter contre nous le chef du pays, connu pour avoir fait massacrer, l'année d'avant, cent vingt-six hommes formant l'escorte d'un traitant.

Le chef des Turcs passa à quelques mètres de moi, à la suite de sa troupe. Tout dépendait de ce moment. J'appelai l'Osmanli et j'entamai, par le don d'un fusil à deux coups, une conversation que je finis heureusement par un cadeau d'or anglais que je me trouvais, par bonheur, avoir dans mes poches. J'avais gagné mon homme! Je lui expliquai qu'il n'y avait pas moyen de me faire reculer, mais j'ajoutai que, s'il voulait protéger mon voyage, je le récompenserais par un cadeau supérieur en valeur à tout ce qu'il pouvait gagner dans une année. Quand mes hommes arrivèrent, ils furent confondus de me voir en bonne intelligence avec mes plus grands ennemis.

Une marche de sept jours nous porta dans le pays de Latouka, ma troupe suivant à une petite distance celle des Turcs. Nous atteignîmes la station de Chenouda, appartenant à un parti de traitants rivaux de mes nouveaux compagnons de voyage. C'était l'endroit que mes gens avaient choisi pour

se mutiner. En effet, au point du jour, ils refusèrent de charger les chameaux et entrèrent en rébellion ouverte, les armes à la main. Je fis un sévère exemple sur la personne du meneur et domptai par là quelques-uns des mutins; les autres s'échappèrent avec armes et munitions et allèrent se joindre aux gens de Chenouda, qui, deux jours après, attaquèrent les Latoukas pour se procurer des esclaves; mais les Latoukas, qui forment une belle et forte tribu, les battirent à plate couture et leur tuèrent cent cinq hommes, dont quatre de la bande de mes déserteurs. Cet événement raffermit mon pouvoir sur les gens qui me restaient et qui, fermement convaincus de la puissance du « mauvais œil, » imaginèrent que je n'étais pas sans quelque influence mystérieuse sur ce désastre.

Le Latouka est la plus belle contrée que j'aie vue en Afrique ; il est peuplé par une race courageuse, mais bienveillante quand on ne la maltraite pas. Une bonne partie du pays est cultivée et produit des grains de toute espèce ; d'immenses troupeaux de bêtes à cornes errent dans de vastes pâturages ; les bourgades sont grandes et peuplées. Le chef-lieu, Terrangolé, est une cité de quatre mille maisons. Chaque ville est défendue par de fortes palissades et des sentinelles veillent, nuit et jour, sur de hautes plates-formes qui s'élèvent

autour de la cité. Les hommes, comme dans toutes les tribus de cette partie de l'Afrique, y sont complétement nus; ils se distinguent des peuplades voisines par une coiffure à part qui consiste à rassembler leur chevelure laineuse sous une peau épaisse. L'ensemble a la forme d'un casque dont l'apparence est relevée par des plaques de cuivre poli et des verroteries bleues et rouges distribuées avec goût. Les Latoukas n'enterrent jamais les guerriers tombés sur le champ de bataille. Ceux qui meurent de mort naturelle sont exhumés au bout de quelques semaines, et leurs os sont déposés dans des vases de terre en dehors de la ville. Semblables aux nègres des autres tribus du Nil Blanc, ils n'ont aucune idée d'un Dieu créateur, aucune trace de superstition; vraies brutes en ce sens, leur idéal de félicité sur la terre, c'est d'avoir à foison des femmes, des bœufs et d'inépuisables provisions d'une bière particulière à la contrée.

Le pays des Latoukas est important en ce qu'il occupe l'extrémité orientale de la chaîne de montagnes, courant du nord-ouest au sud-est, qui séparent le bassin du Nil Blanc de celui du Sobat. Les eaux de la contrée coulent, à l'ouest, directement vers le Nil; à l'est elles se dirigent, par la rivière Kaniéti, vers le Sobat éloigné d'environ cinquante milles. Ces montagnes, de pur granit, ont de quatre à cinq mille pieds de haut. Mon in-

tention, en partant de Gondokoro, était simplement de me porter vers l'intérieur, où j'espérais pouvoir changer de direction et tourner, au sud-ouest, vers l'Ounyoro et, de là, vers le lac. Conformément à ce plan, je franchis la chaîne de montagnes, et, me dirigeant vers le sud-ouest pendant quarante milles, j'arrivai à Obbo (4° 2' de latitude nord). Le niveau moyen du pays d'Obbo est de trois mille six cents pieds au-dessus de la mer. Il forme la ligne du partage des eaux entre le Nil et le Sobat. La saison des pluies y dure dix mois; le sol, d'une richesse extrême, est couvert d'un impénétrable fourré d'herbes, de jongles de douze pieds de haut, et de vignes sauvages; d'épaisses forêts revêtent les pentes des monts et tout le pays abonde en éléphants.

Pas de bêtes à cornes dans la contrée à cause de la mouche tsétsé; aussi les habitants, étant mal nourris, sont-ils inférieurs en force aux Latoukas. Ils sont d'une indolence extrême et, au lieu de cultiver leur sol splendide, ils se contentent de quelques mauvais grains et de la récolte de l'igname sauvage, qui y croît avec abondance; j'ai trouvé dans les jongles d'Obbo neuf variétés, à l'état sauvage, de cette utile plante.

Le chef de la peuplade est un vieillard, magicien fameux qui fait pleuvoir à volonté et que toutes les tribus voisines redoutent comme un

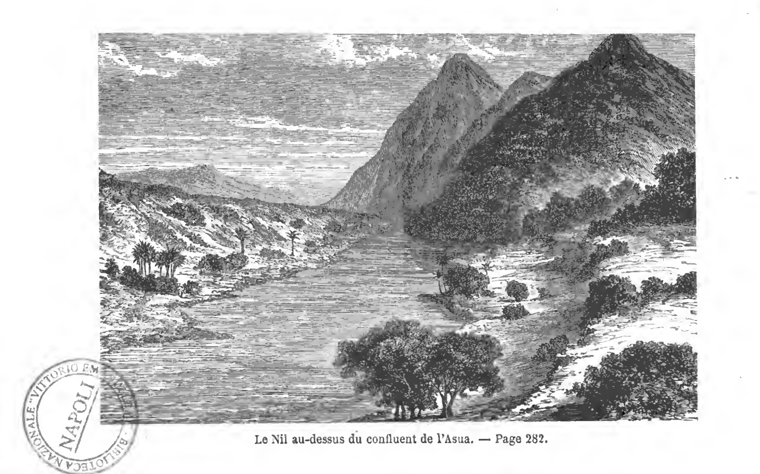


puissant sorcier. Il appelle ou éloigne la pluie avec un sifflet taillé dans une corne d'antilope. Malheureusement pour lui, il m'arriva un jour en sa présence de siffler si fort en mettant mes doigts dans la bouche que ce sifflement aigu couvrit les sons du cor magique de Sa Majesté; je fus dès lors considéré comme le plus grand des *maîtres de la pluie*, et l'on vint toujours depuis me prier de retarder ou de presser les averses. Le vieux chef, Katchiba, a cent seize enfants vivants et tous ses villages sont gouvernés par quelqu'un de ses fils. Quand il visite son peuple, c'est à cheval sur le dos d'un homme, suivi seulement de quelques fidèles et d'une de ses femmes portant la bière qui doit rafraîchir le monarque et sa monture. Il parcourt ainsi son empire en levant tribut sur ses sujets. Quand on lui refuse l'impôt, il maudit et voue à la stérilité les chèvres et les poules et menace d'arrêter les pluies.

Tous mes animaux moururent à Obbo et je me trouvai dans une situation positivement désespérée. Après un séjour de plusieurs mois, pendant lesquels la pluie ne cessa de tomber avec une extrême abondance, je pus enfin me procurer quelques porteurs, que me fournit le traitant, et dresser quelques bœufs au métier de cheval. Je me trouvai donc prêt à partir pour l'Ounyoro, mais dans quelles conditions! J'avais dû, tant mes

moyens de transport étaient limités, abandonner presque tous mes bagages; mes habits et ceux de ma femme étaient depuis longtemps passés, en échange de provisions, dans les mains des gens du traitant. Aussi mon bagage était-il léger; je n'emportais avec moi que ce qu'il me fallait de linge, une bonne provision de munitions et des présents pour Kamrasi, roi de l'Ounyoro; ajoutez que j'avais usé toute ma quinine pour combattre les fièvres qui m'avaient martyrisé, et pourtant mon entreprise entière se dressait encore devant moi! Je m'étais engagé à conduire les hommes du traitant dans le pays d'Ounyoro et à les présenter à Kamrasi, à la condition expresse qu'ils se conduiraient honorablement avec lui.

Nous quittâmes Obbo, le 5 janvier 1864, et nous franchîmes l'Atabbi, un tributaire important de l'Asoua, et qui coule toute l'année; puis, nous dirigeant vers Choua (latitude : 3° 4'), nous traversâmes le pays de Madi et nous franchîmes l'Asoua, par 3° 12' de latitude nord. Ce jour-là (9 janvier), cette rivière était à sec, à l'exception d'un étroit canal, où l'eau, à peine assez profonde pour mouiller les pieds, ruisselait doucement sur un lit de rochers. L'Asoua, malgré ses cent vingt yards de large, n'est qu'un torrent. A en juger par les marques que les hautes eaux laissent sur les berges, il a, dans la saison des pluies, quinze



Le Nil au-dessus du confluent de l'Asua. — Page 282.

pieds de profondeur et il coule alors, en vertu de sa forte pente, avec une telle rapidité qu'il est impossible de le traverser en canot. Son lit, à l'endroit où nous le passâmes, se trouve à environ mille cent pied au-dessous d'Obbo, soit à deux mille huit cent soixante-quinze pieds au-dessus de l'océan.

A Choua, tous mes porteurs désertèrent et il fallut diminuer encore mon bagage ; je me défis du riz, du café, choses bien nécessaires, et je continuai à marcher vers l'Ounyoro avec un petit nombre d'hommes portant des couvertures et des provisions.

Au bout de cinq jours de marche vers le sud, à travers des prairies désertes, couvertes de hautes herbes, et d'innombrables bas-fonds marécageux, nous atteignîmes le Nil aux chutes de Karouma, à l'endroit même (2° 17′ nord), où Speke et Grant l'avaient traversé. Au lieu d'être bien accueilli, comme je l'espérais, par Kamrasi, il ne nous fut même pas permis de franchir le fleuve, et des troupes d'hommes armés se massèrent sur les collines de la rive gauche pour s'opposer à notre passage. Enfin, après un long jour perdu en gesticulations, en cris de leur part et en protestations pacifiques de la nôtre, un bateau, monté par quelques-uns des personnages importants du pays, traversa le Nil, et les envoyés m'ayant examiné

des pieds à la tête, déclarèrent que j'étais le frère de Speke, « né du même père et de la même mère. » Je sus alors que les gens de Débono, qui avaient escorté, l'année précédente, Speke et Grant jusqu'à Gondokoro, et qui m'avaient empêché de suivre la route directe du sud, avaient envahi l'Ounyoro, attaqué Kamrasi, tué trois cents hommes et enlevé des esclaves. On avait d'abord cru que nous appartenions à l'armée des envahisseurs. Ce soupçon était même tellement enraciné qu'on ne laissa passer le fleuve qu'à ma femme, à moi et à deux ou trois de mes hommes. Il était nuit noire quand nous mîmes le pied sur la rive méridionale, juste au-dessous des cascades de Karouma; nous fûmes reçus par un orphéon complet : flûtes, cors et tambours, avec des éclats de joie apparente, et pourtant on nous retint huit jours encore avant de nous permettre de partir pour la résidence de Kamrasi.

Au-dessous des chutes, le Nil coule droit à l'ouest en formant une succession de magnifiques rapides, entre deux hautes parois de rochers. De grands bois de bananiers recouvrent les versants des profondes ravines; des variétés de palmiers, mêlées à de superbes essences forestières bordent le grand fleuve, qui roule, sur un lit rocheux de cent vingt mètres de large, les belles eaux fraîches qu'il puise au lac Victoria.

Mon ambition était de descendre le Nil jusqu'au lac supposé de Luta N'zigé, mais on ne me le permit pas, et on ne voulut pas non plus me donner le moindre renseignement, car on n'avait pas encore reçu les ordres du roi. Ce dernier se fiait si peu à moi, qu'il me força d'employer douze jours à franchir les 40 milles qui séparent le fleuve de sa capitale. On ne nous permit pas de faire plus de 3 milles et demi par étape, parce qu'il fallait laisser aux messagers le temps d'aller exposer, jour par jour, à Kamrasi, tout ce qui me concernait. Nous suivîmes la rive gauche du Nil, à travers une contrée très-peuplée et exceptionnellement fertile, jusqu'à la jonction du Kafour et du fleuve. C'est là qu'est M'rouli, la capitale des États de Kamrasi.

Sa Majesté resta invisible pendant trois jours et ses ordres nous retinrent pendant tout ce temps au milieu d'un affreux marais de la rive méridionale du Kafour, le même précisément que celui où avaient été confinés Speke et Grant. Enfin Kamrasi nous arriva, plus soupçonneux que confiant, et suivi d'environ mille hommes. Je me trouvais en ce moment en proie à la fièvre; on me porta sur une litière dans sa hutte. Je vis en sa personne un beau garçon, à figure digne, portant avec élégance sa toilette d'habits d'écorce où il se drapait avec grâce, merveilleusement propre, tenant ses ongles

bien blancs, enfin un homme bien soigné. Il me fit cadeau de dix-sept vaches et d'une grande quantité de vin de banane. De mon côté, je lui donnai nombre d'objets de valeur, et, en particulier, un tapis de Perse, aux couleurs éclatantes, qui fit l'immense bonheur de Sa Majesté. Je lui racontai que Speke et Grant, heureusement arrivés au terme de leur course, avaient parlé de lui avec avantage, et que je venais, au nom de mon pays, le remercier et lui faire présent de quelques curiosités. Je lui dis aussi que la reine de ma patrie avait pris un grand intérêt à la découverte de la source du Nil, qu'on savait maintenant prendre son origine dans les États de Kamrasi, et que, pour moi, je désirais visiter le lac Louta N'zigé et descendre le fleuve jusqu'à son entrée dans le lac, et le lac jusqu'à la sortie du fleuve.

Le roi me dit là-dessus que j'étais évidemment le frère de Speke, ayant absolument la même barbe que lui; — que j'étais beaucoup trop malade pour aller au lac, qui s'appelait M'woutan et non Louta N'zigé, et qui se trouvait à six mois de chemin; — qu'il était effrayé à la pensée que je pourrais mourir dans cette contrée lointaine; que ma reine s'imaginerait que j'aurais été victime d'un meurtre et, pour se venger, envahirait ses États à lui, Kamrasi. Je répondis qu'il avait raison de

croire que le meurtre d'un Anglais ne reste jamais impuni, mais que j'étais très-décidé à ne pas quitter la contrée sans avoir vu le lac, et que le mieux serait de faire au plus tôt l'expédition, de manière que j'eusse moins de chances de mourir dans le pays.

Je rentrai découragé dans ma hutte. Ainsi donc, j'avais quitté Khartoum depuis quatorze mois, j'avais lutté vigoureusement contre toute espèce de difficultés, j'avais passé douze mois à réparer des fusils, à soigner des malades, à panser des blessés d'un traitant d'ivoire, tout cela dans le but de m'acquérir assez d'influence pour pouvoir engager des porteurs; puis arrivé enfin à M'rouli, à six jours seulement de marche du lac Victoria, par 1° 37′ au plus de latitude nord, quand j'espérais que dix journées de marche vers l'ouest me porteraient sur les rives du M'woutan N'zigé, on venait me dire que j'en étais encore à une distance de six mois! Et j'avais tous les jours la fièvre, ma femme aussi! et ni quinine, ni café, ni thé, rien que de l'eau pour boisson et pas d'autre nourriture que les aliments du pays, tout au plus supportables quand on est en bonne santé, mais absolument pernicieux pour l'estomac d'un malade.

La nuit fut rude. Le lendemain, je vis avec désespoir que tous mes porteurs m'avaient abandonné. Ayant entendu le roi parler de six mois

de marche, ils avaient décampé. Tous les jours j'eus des entrevues avec le roi qui n'avait d'autre but que de m'extorquer le reste de mes bagages. Je lui donnai tout ce qu'il me demanda, moins mon épée, et c'était précisément là ce qu'il convoitait.

Les traitants, que j'avais conduits dans l'Ounyoro, ayant ramassé de grandes quantités d'ivoire, quittèrent le pays me laissant seul, malade, sans espoir, avec seulement treize hommes. Mais je ne pouvais reculer, sentant bien que le lac n'était pas si éloigné qu'on affectait de le dire. Ayant appris que le commerce de ses rives consistait en sel, je finis par trouver un indigène qui s'occupait de ce négoce et qui me releva le cœur en me disant que le lac n'était pas à plus de quinze jours de marche. Kamrasi m'avait trompé pour avoir le temps de me dépouiller. Il finit par me proposer de l'assister contre Rionga, un de ses vassaux révolté; ce que je refusai en maintenant le caractère pacifique de mon exploration; mais Ibrahim fit moins de difficultés et conclut avec le roi l'alliance du sang. Chacun des deux alliés se découvrit le bras, y fit une piqûre et lécha le sang de l'autre. A partir de ce moment, il y avait entre les deux contractants ligue offensive et défensive envers et contre tous, et la bande d'Ibrahim se sépara de ma caravane.

Quant à moi, je restai toujours malade sans

pouvoir me soigner, parce que j'avais épuisé pour les autres toute ma provision de quinine. Chaque jour, le roi de l'Ounyoro, ou celui que je supposais tel, devenait plus exigeant. Mes cadeaux ne paraissaient produire d'autre effet sur lui que d'aviver sa cupidité. Aux reproches que je lui en fis, il répondit que je ne lui avais présenté que dix cadeaux, tandis qu'il en avait reçu vingt de Speke. Il alla jusqu'à me demander ma carabine ordinaire, ma boussole et ma montre : ce que je lui refusai.

Enfin, à bout de prétextes, il me dit du ton le plus calme : « Eh bien, comme je vous l'ai promis, je vais vous faire conduire au lac et de là à Shoua, seulement vous allez me céder votre femme en échange de deux des miennes. »

En ce moment, nous étions entourés d'un grand nombre de naturels, et tous les soupçons de trahison que j'avais nourris jusque-là, me parurent confirmés par cette insolente proposition. Animé de la pensée que, si cette heure devait être la fin de mon expédition, elle devait être aussi le terme de l'existence de cet odieux et ridicule tyran, j'armai tranquillement mon revolver, et l'ajustant à deux pieds de sa tête, je déclarai avec un mépris non déguisé, que si je pressais la détente, les efforts réunis de tous ses gens ne le sauveraient pas ; et qu'il pouvait se regarder comme mort

s'il s'avisait de répéter les inconvenantes paroles qu'il venait de proférer. J'ajoutai que dans mon pays, une telle insolence ne s'expiait que par le sang; que je voulais bien ne voir en lui qu'une brute sans conscience du bien et du mal; et que cette ignorance serait à la fois son excuse et son salut.

Ma femme, de son côté, bondissant de son siége, et exaltée par l'indignation, adressa à Sa Majesté un furieux petit discours en arabe, dont le monarque ne comprit sans doute pas un mot, mais dont le ton, joint à l'action et à l'attitude de l'orateur, lui révélèrent parfaitement le sens. Bien plus, pour qu'il ne pût en ignorer le moindre trait, une négresse qui nous suivait comme interprète, ressentant, toute sauvage africaine qu'elle était, l'outrage fait à sa maîtresse, se hâta de traduire au roi, en bon dialecte ounyoro, la véhémente allocution de la jeune Anglaise.

L'esprit d'indépendance et d'audace de la femme blanche fut peut-être ce qui impressionna le plus le malencontreux potentat dans ce *petit coup de théâtre;* évidemment, il se repentit de sa proposition, et avec l'air du plus profond étonnement, il nous dit : « Pourquoi vous fâchez-vous? je n'ai pas voulu vous offenser; je croyais vous faire une politesse, comme j'ai l'habitude d'en faire à tous mes hôtes. Du moment que cet offre vous déplaît,

n'en parlons plus; qu'il n'en soit plus question entre nous. »

Je reçus les excuses du monarque très-froidement, et me contentai d'insister pour notre départ immédiat. C'était le 23 février. Il y avait déjà quelques jours que Ibrahim était parti pour retourner à Shoua, emportant vingt dents d'éléphants, que Kamrasi lui avait données, et ne laissant qu'un petit nombre de ses gens à M'rouli.

Comme nous nous avancions vers un village, en remontant le Kafour, nous en vîmes sortir plusieurs centaines d'hommes armés qui s'avançaient en vociférant. J'aurais craint une attaque, si je n'avais aperçu parmi eux des femmes et des enfants; cependant j'eus de la peine à faire partager ma tranquillité à mes gens, qui étaient toujours prêts à faire feu. En fait, ce n'était qu'une espèce de fantasia. Les nègres, se précipitant sur nous comme une nuée de sauterelles, dansaient et hurlaient autour du bœuf que je montais. Ils feignaient de nous attaquer, puis de se battre entre eux, et se comportaient comme des fous; même, se jetant sur un des leurs, ils le déchirèrent à coups de lance. Leur équipement était grotesque. Vêtus avec des peaux de léopards ou de singes blancs, ils portaient des queues attachées au bas de leurs reins, des cornes d'antilopes fixées sur leurs têtes, et des barbes postiches fabriquées avec les extré-

mités de plusieurs queues cousues ensemble. Ils avaient vraiment l'air de démons. C'était l'escorte que nous envoyait Kamrasi, pour nous accompagner jusqu'au lac; mais elle devait se trouver heureuse que nous n'eussions pas répondu par des coups de fusil aux honneurs qu'elle nous rendait si ridiculement.

Cette armée d'arlequins ou de diables d'opéra-comique me donna bien du souci, car elle ne s'occupa guère en route qu'à piller les villages et à s'emparer de toutes les provisions avant que j'eusse le temps de me procurer la moindre chose. Aussi, au bout de quelques journées, je les congédiai pour continuer mon chemin avec mes seuls guides et porteurs; mais, chaque jour, ces derniers, sans aucune raison apparente, jetaient tout à coup leur fardeau, s'enfonçaient dans les hautes herbes et disparaissaient comme des lapins. Ces désertions occasionnèrent de longs retards, obligé que j'étais de me procurer des hommes dans des villages quelquefois fort éloignés.

Nous suivîmes pendant quelques jours la rive sud du Kafour, rivière profonde que nous traversâmes enfin à un gué marécageux. Au moment même du passage, ma femme, atteinte d'un coup de soleil, tomba tout à coup, morte en apparence. Pendant sept longues et mélancoliques journées nous la traînâmes à notre suite dans un état d'in-

sensibilité complète : la pluie tombait à torrents ; tout le pays n'était que marais, forêts, hautes herbes, jongles ; nulle possibilité de repos ; rien à trouver à manger sur la route pour suppléer à l'insuffisance de nos provisions. Enfin, je vis mes gens préparer ostensiblement une bêche, pour creuser la tombe de ma chère malade, et moi-même, épuisé par la fièvre et l'insomnie, je tombai sans mouvement à côté de sa litière. Le lendemain, un changement miraculeux, providentiel, que je n'oublierai jamais, s'était opéré dans notre état.... nous étions sauvés !

Ce jour-là aussi, — c'était le dix-huitième depuis notre départ de M'rouli, — le guide nous annonça le lac si longtemps et si ardemment désiré. Depuis trois jours je voyais se profiler une haute chaîne de montagnes, éloignées en apparence de 80 milles, mais je craignais qu'elles nous séparassent encore du lac, quand j'appris, à ma grande joie, qu'elles en formaient la rive occidentale. Soudain, du haut d'une éminence, je vis se dérouler le grand réservoir du Nil ! A 1500 pieds au-dessous de nous, à la base de falaises granitiques, je contemplai ces flots que je ne m'étais pas lassé de poursuivre. Au sud, au sud-ouest, le regard se perdait sur le miroir des eaux ; à l'ouest, un mur de montagnes, bleuies par la distance, s'élevait de 7000 pieds environ au-dessus de la surface

du lac et barrait de ce côté l'immense et splendide expansion du M'woutan N'zigé.

Faible, épuisé par plus de douze mois d'anxiétés, de fatigues, de maladies, je descendis comme je pus le sentier rapide et tortueux et, deux heures après, j'étais sur la rive. Les vagues roulaient sur une plage de sable; je bus de l'eau du lac, je lavai mon visage dans son onde dont la vue m'avait ranimé si à propos et, plein de reconnaissance pour la réussite de mon entreprise, je le nommai (sauf l'agrément de Sa Majesté la reine) Albert Nyanza, en mémoire du prince-époux qui venait de mourir. Le lac Victoria et le lac Albert sont les réservoirs du Nil.

Le point où j'avais atteint le lac, Vacovia, se trouve à 1°14′ de latitude nord. De là, nous côtoyâmes en canot le rivage et, gouvernant toujours au nord, nous arrivâmes en treize jours, à Magoungo (2°16′ N.), où le lac n'a plus que 16 à 20 milles de largeur et s'infléchit à l'ouest pour s'y terminer à une distance non connue des gens du pays.

Magoungo, situé sur une éminence, domine d'environ 250 pieds le niveau des eaux; on y jouit d'une vue splendide sur les lointains de la vallée du Nil, qui s'échappe du lac à 15 ou 20 milles au nord. Cette vallée a de 4 à 5 milles de large; une mer de roseaux verts nous y signalait le cours du

fleuve aussi loin que le regard pouvait s'étendre au nord. La rive gauche est bordée par une chaîne de rochers courant au nord-est. Au pied du village, le cours d'eau que j'avais traversé à Karouma, le Nil par conséquent, entre dans le lac, à 80 milles environ au-dessous des chutes; ainsi, comme les natifs l'avaient dit à Speke et Grant, le Nil pénètre dans le lac Albert Nyanza et en ressort presque aussitôt par le nord.

Notre voyage sur le lac avait été contrarié et rendu fatigant par les vents du sud-ouest qui, chaque après-midi, agitaient les flots et nous forçaient de haler le canot le long du rivage, mais le paysage était toujours d'une beauté grandiose: des montagnes de granit et de gneiss s'élevaient, parfois à pic, à 1200 ou 1500 pieds au-dessus des eaux le long de la rive orientale; nous voyions des torrents descendre avec rapidité d'abruptes ravines : une cascade formée par un important cours d'eau, la cascade de Kaïgiri, tombe d'environ 1000 pieds de hauteur. Deux autres grandes chutes étaient visibles à l'aide du télescope: elles tombaient de la haute chaîne de montagnes de la rive occidentale. Tout semblait réuni dans cette profonde fissure du continent pour en faire le grand réservoir de ses eaux.

On recueille beaucoup de sel sur la rive orientale du lac, et cette denrée forme le seul article

de commerce des tribus riveraines. Magoungo était jadis une ville d'une grande importance parce que le roi de Karagoué (2° de latitude S.), Roumanika, y expédiait de grands bateaux pour y échanger contre de l'ivoire des cauris et des bracelets de Zanzibar. Mon interprète, qui est native de ce littoral, me dit qu'elle avait vu jadis des Arabes venir, tous les ans, à Magoungo en bateau pour troquer des cauris contre de l'ivoire et des peaux préparées. A la suite d'une querelle avec les indigènes, quelques Arabes furent tués, et ces trafiquants n'ont pas reparu depuis; aussi les cauris sont-ils fort rares dans le pays, et les tribus du nord, les Maddis et les Obbos, qui allaient jadis s'approvisionner de cauris à Magoungo, en sont tout à fait privés maintenant.

Kamrasi et plusieurs natifs m'ont dit qu'on connaît bien le lac jusqu'au Karagoué; à partir de ce point, entre 1° et 2° de latitude sud, il tourne à l'ouest et ses dimensions dans ce sens sont inconnues, même à Roumanika, roi du Karagoué. Ainsi le lac Albert est connu sur une longueur d'environ 260 milles du nord au sud. Dans cette étendue, il reçoit le drainage d'une grande chaîne de montagnes équatoriales où il pleut pendant dix mois de l'année. Quand j'atteignis le lac, en mars, il y avait un mois que la saison des pluies avait commencé et le niveau du lac était à 4 pieds au-



dessous des plus hautes eaux dont la trace se voyait sur des arbres voisins de Magoungo. Les indigènes m'affirmèrent que le lac n'était jamais plus bas qu'à l'époque où je l'ai vu. L'oscillation des eaux est donc de 4 pieds. Depuis sa sortie de l'Albert Nyanza, le Nil est navigable jusqu'à 3° 32' de latitude nord.

Il était indispensable de vérifier si le cours d'eau tombant à Magoungo dans le lac était bien celui qui sort du Victoria-Nyanza et que j'avais traversé à Karouma. A son entrée dans le lac Albert, ce cours d'eau se présente sous la forme d'un large canal aux eaux dormantes, bordé des deux côtés par de longues lignes de hauts joncs; l'extrémité supérieure du lac semble, en réalité, former un delta, grâce à ses rivages couverts de roseaux; et l'Albert Nyanza y perd ce caractère de lac alpin qu'il offre plus au sud.

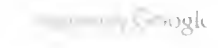
Nous remontâmes donc le fleuve en canot à partir de Magoungo. Au bout de dix milles, sa largeur s'était réduite à environ cent soixante mètres et le courant était absolument insensible. La première nuit, nous dormîmes sur un banc d'alluvions qui se trouvait à quelques pieds seulement de la rive. Le lendemain, au réveil, je vis que ces alluvions formaient une île flottante qui se dirigeait lentement, mais distinctement vers l'ouest; il n'y avait donc plus de doute : c'était

bien là la rivière de Karouma que les indigènes m'avaient dit rejoindre le lac à Magoungo.

A vingt-cinq milles environ au-dessus de Magoungo, finit notre course en canot. Depuis plusieurs heures nous entendions grossir comme un mugissement des eaux : à un léger détour de la rivière, nous vîmes tout à coup la grande chute du Nil qui, mugissant au fond d'une brèche profonde, creusée dans le granit, se rétrécit de cent-soixante mètres à quarante, forme une suite de furieux rapides, puis, toujours emprisonné entre des murailles rocheuses, plonge, d'un seul bond de cent vingt pieds dans un profond bassin. Je me suis permis d'appeler « *Chutes de Murchison* » cette cataracte, qui est la plus grande scène du cours du Nil.

Je comptai vingt-sept crocodiles sur un banc de sable au-dessous des chutes; je tirai sur l'un d'eux et, au moment où nous accostions le rivage, un hippopotame, caché dans les roseaux, se précipita contre notre canot, le souleva hors de l'eau et faillit nous faire chavirer au port.

Nous laissâmes nos barques dans un petit village de pêcheurs situé au-dessous des chutes et nous continuâmes notre route par terre, parallèlement au Nil, dans la direction de l'est. La guerre sévissait, en ce moment, entre Kamrasi et un chef voisin, Fowouka, roi de quelques îles du



fleuve. Tout le pays était ravagé et dépeuplé ; mes porteurs s'échappèrent, m'abandonnèrent sans provisions, sans ressources, sans espoir. Nous vécûmes, pendant deux grands mois, en proie à la fièvre et à l'épuisement, ne mangeant que des épinards sauvages, de la farine moisie et, de temps en temps, quelque méchante poule. Pendant ce temps, Kamrasi, campé à quatre jours de distance avec une armée de cinq mille hommes, m'envoyait message sur message pour me prier d'attaquer à coups de fusil son ennemi Fowouka, me promettant, en échange de mon intervention, tout ce que je lui demanderais, fût-ce une portion de son royaume. Enfin, à toute extrémité, j'envoyai mon factotum au camp du roi, en faisant dire à ce dernier que j'étais un trop grand seigneur pour laisser négocier mes affaires par un tiers ; que si Kamrasi désirait m'avoir pour allié, il m'envoyât cinquante hommes qui m'emmèneraient à son camp, vu que j'étais trop malade pour me déplacer ; qu'en causant ensemble, nous arriverions sans doute à conclure l'alliance proposée. Kamrasi mordit à l'hameçon et, quelques jours après, je me trouvais dans son camp, avec une grande abondance de provisions.

Alors, et seulement alors j'eus la preuve, à ma grande stupéfaction, que je n'avais pas encore vu ce royal personnage, et que le godelureau qui

s'était fait passer pour lui, quelques mois auparavant, n'était que son frère cadet, général de sa force armée.

Dans l'une des nuits qui suivirent mon arrivée, il s'éleva un grand vacarme dans le camp; les tambours de guerre battirent par centaines; on sonna dans les cors; c'était un tohu-bohu de combattants en costume de guerre, des cornes sur la tête, une fausse barbe au menton, et de gens criant et dansant, la lance à la main, dans les ténèbres, au milieu de la plus horrible confusion. Soudain le roi entra dans ma hutte, une pièce de tartan bleu attachée autour des reins en manière de jupe d'Écossais. Cette étoffe lui venait de Speke, et il m'avoua que, s'il était vêtu si légèrement, c'était pour pouvoir fuir plus vite, parce que cent cinquante des gredins qui formaient la troupe du traitant Débono et étaient armés de fusils venaient de s'allier à Fowouka, de traverser le Nil et, suivis de plusieurs milliers de natifs, s'étaient déjà avancés jusqu'à dix milles de notre camp. Je n'ai jamais vu de ma vie un homme aussi pitoyablement épouvanté que ce malheureux roi. Je hissai le drapeau anglais en face de ma tente et j'assurai au pauvre Kamrasi qu'il ne lui arriverait aucun mal s'il voulait se fier à la protection de l'étendard de la Grande-Bretagne; en même temps j'envoyai cinq de mes

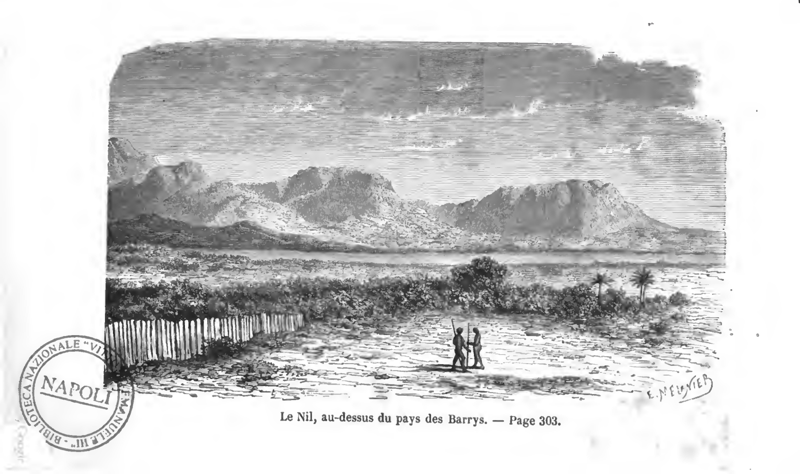
hommes pour sommer le capitaine des troupes de Débono de comparaître devant moi. Le lendemain, mes gens revinrent avec dix hommes de cette bande, qui m'avouèrent ingénument qu'ils avaient l'intention de tuer Kamrasi et de faire une razzia d'esclaves; mais je leur déclarai que, la contrée étant sous la protection du drapeau anglais, je ferais pendre à Khartoum leur chef s'il avait l'audace de voler chez Kamrasi le moindre esclave ou la moindre tête de bétail, et je leur donnai douze heures, pas plus, pour repasser sur la rive septentrionale du Nil.

Chose curieuse! les gens de Débono se soumirent sans condition à mes ordres, mais, déterminés à ne pas revenir sans butin sur leurs pas, ils attaquèrent et pillèrent leurs propres alliés dès qu'ils eurent retraversé le fleuve. Cet incident me donna une immense influence auprès de Kamrasi, mais elle me causa beaucoup de tracas en ce que je lui devins si indispensable qu'il ne pouvait se décider à me laisser quitter le pays. La saison du départ annuel des bateaux de Gondokoro étant passée, je restai pour ainsi dire prisonnier de Sa Majesté pendant douze mois, jusqu'à la saison suivante. Il y avait de quoi périr d'ennui et de découragement.

Pendant ce dernier séjour, M'tésa, ce roi de l'Ouganda, dont il est tant question dans la relation

de Speke, entendit dire que j'étais en route avec des présents pour sa capitale, mais que Kamrasi m'ayant arrêté au passage, avait pris les cadeaux pour lui; en foi de quoi il envahit l'Ounyoro avec une grande armée et le mit tout à feu et à sang. Rien ne put décider ce poltron de Kamrasi à se défendre; il prit refuge sur une île du Nil et m'abandonna au point d'oublier de me procurer les provisions nécessaires à mes porteurs et à moi. Je résolus alors de me rendre à Karouma et d'y asseoir un camp bien fortifié dans l'angle formé par le détour de la rivière au-dessus des chutes; mais déjà l'ennemi s'approchait; je n'avais plus de bêtes de somme pour me porter, tous mes bœufs étaient morts; quoique faibles et malades, il fallut donc que ma malheureuse femme et moi nous fissions une marche forcée d'une nuit, nous dérobant dans les hautes herbes à la poursuite de l'ennemi qui nous entourait.

Arrivé à Karouma, j'expédiai des messagers aux traitants qui m'avaient accompagné l'année précédente. Ils arrivèrent presque aussitôt et reçurent des mains de Kamrasi d'énormes provisions d'ivoire que j'avais poussé Sa Majesté très-pusillanime à leur abandonner. L'armée de M'tésa battit en retraite sur la nouvelle de l'arrivée de cent cinquante Turcs armés de fusils et je quittai enfin le royaume de Kamrasi. J'étais en route



Le Nil, au-dessus du pays des Barrys. — Page 303.



pour l'Angleterre ! Le roi ne m'avait pas laissé partir sans m'alléger de tout ce que je possédais encore, moins mes fusils et mes munitions; il me demanda même pour le bouquet le drapeau anglais qui l'avait sauvé des Turcs, mais je lui expliquai que ce talisman n'avait d'effet qu'entre des mains anglaises.

Pendant notre retour à Gondokoro, lors de notre passage sur le territoire des Barrys, nous fûmes deux fois attaqués par ces indigènes, qui entourèrent notre camp et firent pleuvoir sur nous des flèches empoisonnées. Deux ou trois coups de fusil tirés par notre sentinelle les calmèrent et nous arrivâmes sains et saufs à Gondokoro. L'expédition était terminée.

Une embarcation nous attendait en ce lieu, que nous perdîmes bientôt de vue, entraînés par le fleuve rapide. Le drapeau anglais, dont les plis nous avaient protégé aux heures du péril, se déployait au sommet du mât. Notre sentiment intime n'était pas celui du triomphe, mais une satisfaction calme, à nous sentir flottants sur le courant du Nil. Nous avions eu des jours de découragement et d'angoisse; des jours d'agonie où nous n'espérions pas voir se lever le soleil du lendemain.... Et nos cœurs maintenant s'inclinaient devant la Providence, qui toujours était intervenue à l'heure décisive entre nous et le pé-

ril. J'éprouvais aussi une grande joie à la pensée de revoir Speke en Angleterre; Speke dont j'avais si complétement confirmé les découvertes et rempli les intentions.

Cet espoir ne devait pas se réaliser; un vulgaire accident de chasse sur la terre natale, avait déjà, depuis de longs mois, mis fin à la carrière de ce grand voyageur qui avait triomphé du ciel torride, des solitudes morbides du continent africain, des préjugés abjects ou dangereux de ses populations serviles, et de la barbarie monstrueuse de ses rois!

Ne pouvant lui apporter de vive voix le témoignage qui lui était dû, c'est une triste consolation pour moi de proclamer bien haut en quelle estime je tiens les travaux de Speke et de Grant et leur découverte de la source la plus reculée du Nil. *Que le volume d'eau versé au Nil par le lac Albert, soit ou non plus considérable que celui qui provient du lac Victoria, il n'en est pas moins incontestable qu'à cette dernière nappe d'eau douce, appartient la source la plus élevée du fleuve, la plus éloignée de son embouchure, et la première découverte.*

CONCLUSION.

Le problème des sources et des inondations du Nil, dégagé de ses longs mystères, est d'une remarquable simplicité, comme tous les grands traits de la géographie physique.

Dans une zone de cinq ou six degrés de latitude, divisée en deux parties à peu près égales par l'équateur, et qui s'étend de l'ouest à l'est entre le 20ᵉ et le 37ᵉ méridien, le sol du continent africain présente un relief d'une hauteur moyenne de douze à treize cents mètres au-dessus de l'Océan. Borné à l'orient par une chaîne de pics, dont deux au moins, le Kilmandjaro et le Kénia, dépassent de beaucoup la ligne des neiges perpétuelles, limité au sud-ouest par une forte arête, dont une cime, celle du M'fumbiro, atteint trois mille cinq cents mètres, ce plateau, constamment saturé d'humidité par des pluies de dix mois,

reçoit en outre dans sa concavité toutes les eaux du versant intérieur de son cadre colossal.

Or, partout où l'écorce terrestre a subi de grands soulèvements, elle présente en regard de profondes dépressions. Celles-ci par le drainage naturel et incessant des eaux des hautes terrès, se transforment en bassins lacustres, en réservoirs, dont le trop-plein forme à son tour des cours d'eau; tel est précisément le cas des lacs Victoria et Albert, et du Nil, leur débouché.

Les sources de ce fleuve occupent ainsi le sommet d'une immense pente, excavée en berceau, qui s'étend sur plus de 35 degrés de latitude, et dont le thalweg oscille autour du 30e méridien. C'est le plus long bassin fluvial rectiligne, que présente la surface des continents, et le cours du Nil, mesuré sur les courbes de tous ses détours, égale au moins en étendue celui de l'Amazone, ce plus puissant des fleuves de la terre.

Comme le Nil, l'Amazone a sôn berceau alimenté par les neiges des montagnes et par les pluies tropicales; mais là cesse toute analogie entre les deux cours d'eau.

Tandis que l'artère central de l'Amérique du Sud roule ses ondes, parallèlement à l'équateur, à travers une zone inextricable de forêts humides, d'une étendue sans seconde sur le globe, et qui versent par dizaine à ses deux rives, des affluents plus grands qu'aucun fleuve d'Europe, et coulant toute l'année à pleins bords, le Nil, une

fois descendu de la région des grands lacs, qui lui déversent une masse d'eau toujours égale, n'est plus grossi que par des tributaires intermittents ou à crues périodiques. Seul, en outre, parmi les grands fleuves de la terre, il présente ce phénomène de ne recevoir aucun affluent dans le dernier tiers de son cours, « qu'il poursuit solitaire pendant quatre cents lieues, entre deux déserts, dont les sables, sevrés des pluies des tropiques, pompent avidement ses eaux sans lui rendre en échange le tribut de la plus faible source, ou du moindre torrent[1].

Suivant sir S. White Baker, qui s'est livré à une étude particulière de la question, voici quel est, dans le système fluvial du Nil, le rôle et l'importance de ses affluents, énumérés du sud au nord.

Sur la rive droite ou orientale : l'Asoua, cours d'eau considérable depuis le 15 avril jusqu'au 15 novembre. A sec après cette date.

Sur la rive gauche ou occidentale : 1° l'Iéh, rivière de deuxième ordre ; 2° une autre rivière de moindre grandeur : toutes deux soumises aux mêmes périodes de crues et d'assèchement que l'Asoua ; 3° le Bahr-el-Gazal ; grossi du Djour, il draine une aire immense entre le sud et le nord-ouest, mais absorbé presque tout entier dans les marécages, qui, dans les temps géologiques modernes, ont comblé le lac Nü, il n'apporte en toute

1. Voir notre étude sur Ramsès le Grand, ou l'Égypte il y a 3300 ans, p. 12 et 13.

saison que peu ou point d'eau au Bahr-el-Abiad.

En repassant sur la rive orientale, on rencontre le Sobat, rivière du premier ordre, qui paraît formée de cours d'eau considérables, venant de pays tout à fait distincts dans l'est et dans le sud, où la pluie tombe en diverses saisons, car elle coule à pleins bords à la fin de décembre, alors que l'Asoua est presque desséché.

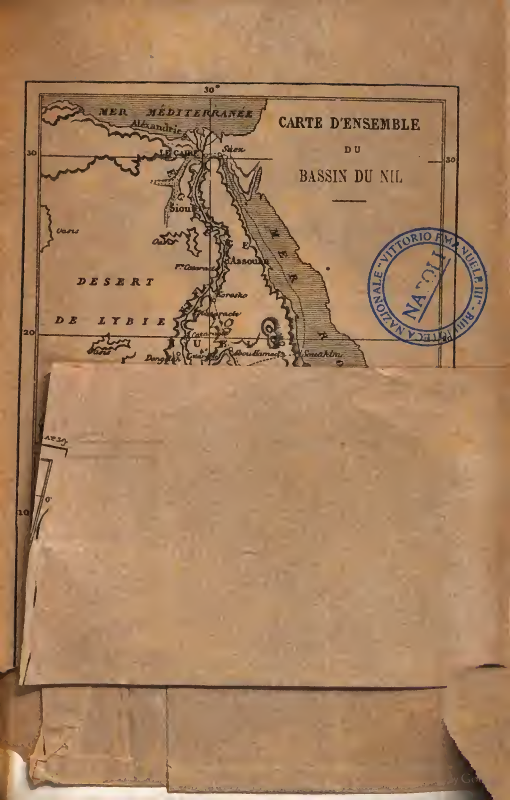
En aval du confluent du Sobat, le Nil ne reçoit plus aucun tributaire jusqu'à Khartoum, où il est rejoint par le Bahr-el-Azrek; plus bas, par la latitude de 17°37', il rencontre l'Atbara. Comme ces deux grands courants qui descendent des montagnes de l'Abyssinie sont soudainement gonflés vers la fin de juin par les pluies de cette région, ils élèvent le Nil à un niveau qui produit les inondations de la partie basse de son cours. Mais quelles que soient la masse et la violence de ce contingent torrentiel, il ne pourrait résister seul à l'absorption dévorante des sables des deux Nubies, et pas une goutte d'eau n'en parviendrait en Égypte s'il n'y était porté, pour ainsi dire, par les flots permanents que le Bahr-el-Abiad, Nil blanc, ou vrai Nil, puise dans son berceau équatorial.

FIN.

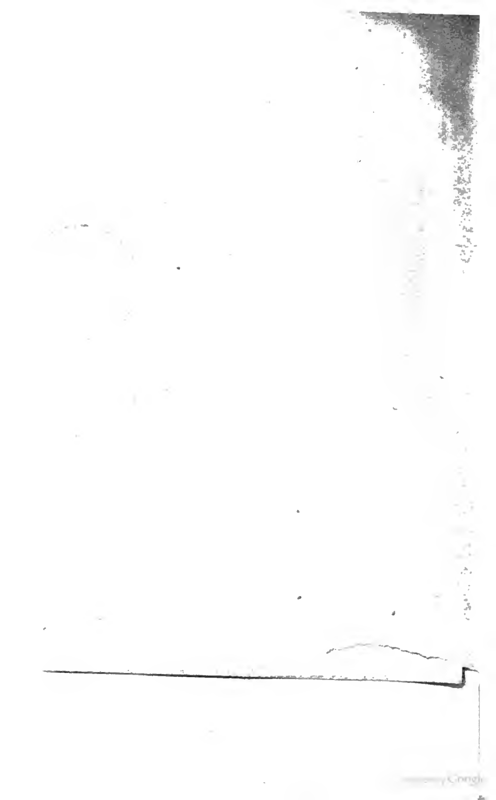


POST-SCRIPTUM.

Suivant des dépêches communiquées à la Société de géographie de Londres, le 8 novembre 1869, et antérieures de plus d'un an à cette date, le docteur Livingstone pense avoir découvert *la source la plus reculée du Nil*, dans une chaîne de lacs Alpins, s'étendant au sud et au sud-ouest du Tanganiyka. Quelle que soit l'imposante autorité qui entoure si justement le nom de ce grand voyageur, tant qu'il n'aura pas constaté *de visu* la connexion de ces lacs avec l'Albert Nyanza, à travers 9 degrés de contrées entièrement inconnues, son opinion reste à l'état d'hypothèse et nous n'avons pas à modifier les termes de notre conclusion.



CARTE D'ENSEMBLE
DU
BASSIN DU NIL
30°
30
20
10
MER MÉDITERRANÉE
Aléxandrie
LE CAIRE
Suez
Siout
Oasis
Oasis
Oasis
E
Assouan
DESERT
DE LYBIE
Koresko
U
Dongola
Souakim




SE
DU BAS
co
ENTRE
ET LE
E R I E U R E
KO
ARABES
Monts Bérénice 1000 pieds
Port Abech
Mour
Tuoki
Nabech
I.L. Elba
ABABDÉS
C. Ollaki
M E R
R
32
34
36
24
22

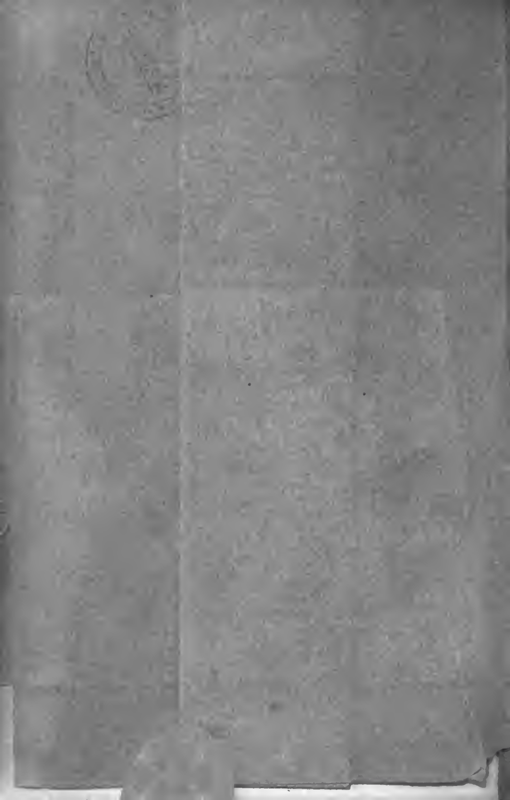


TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

LES GÉOGRAPHES ANCIENS.

CHAPITRE II.

LE FLEUVE BLEU.

LES PORTUGAIS DU SEIZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE III.

LE FLEUVE BLEU (SUITE).

LE DOCTEUR PONCET ET SES SUCCESSEURS.

(1690 — 1860)

CHAPITRE IV.

LE FLEUVE BLANC.

CAILLAUD.

(1819 — 1822)

CHAPITRE V.

LES GAZOUAHS. — VOYAGE DE MEHEMET-ALI.

CHAPITRE VI.

EXPÉDITION FRANCO-ÉGYPTIENNE.

(1840 — 1841)

CHAPITRE VII.

LE BAHR-EL-GAZAL.

VOYAGE DE BOLOGNÉSI.

(1856)

CHAPITRE VIII.

GUILLAUME LEJEAN.

L'ILE DE MÉROÉ. — KHARTOUM ET GONDOKORO.

CHAPITRE IX.

ZANZIBAR ET LES GRANDS LACS.

CHAPITRE X.

VOYAGE DE SIR SAMUEL WHITE BAKER.

(1861-1864.)

DÉCOUVERTE DU LAC ALBERT NYANZA.

(Le Luta Nsigé de Speke.)

FIN DE LA TABLE.

11670 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

